

Desconocido

Sue Grafton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Sue Grafton

F comme fugitif



Pocket Fort curieusement, l'“Ocean Street Motel” à Flora Beach en Californie est situé dans Ocean Street, à un jet de pierre de la digue qui

Sue Grafton

“F” comme Fugitif

Titre original américain :
« F » is for Fugitive

Traduit de l'américain par Jean Esch

Publié par Henry Holt and Company, Inc.
pour l'édition américaine

© Sue Grafton, 1989
© Éditions de Villiers, 1989,
pour la traduction française.
ISBN 2-266-07381-8

CHAPITRE PREMIER

Fort curieusement, l'*Ocean Street Motel* à Floral Beach en Californie est situé dans Ocean Street, à un jet de pierre de la digue qui s'enfonce dans le Pacifique. La plage est une large bande beige creusée d'empreintes de pas qu'efface chaque jour la marée haute. On y accède par une volée de marches en ciment avec une rampe en fer. L'appontement en bois, qui s'avance dans l'océan, est ancré côté terre par le bureau de l'administration portuaire peint d'un bleu violent.

Dix-sept ans auparavant on avait découvert le corps de Jane Timberlake au pied de la digue, mais cet endroit n'était pas visible de là où je me trouvais. À l'époque, Bailey Fowler, son ancien petit ami, s'était déclaré coupable d'homicide involontaire. Mais aujourd'hui il revenait sur sa déclaration. Chaque mort violente représente le point culminant d'une histoire, à partir duquel plusieurs scénarios peuvent se dérouler. Mon travail consistait à écrire une fin appropriée au conte, et ce n'était pas évident après tout ce temps.

Floral Beach compte trop peu d'habitants pour que leur nombre figure sur aucun panneau. La ville s'étend sur six rues de long et trois de large, toutes ramassées au pied d'une colline escarpée recouverte en grande partie par les mauvaises herbes. On dénombre au moins dix commerces en bordure de l'océan : trois restaurants, une boutique de souvenirs, une salle de billard, une épicerie, une boutique de T-shirts qui loue également des planches de surf, un magasin de surgelés et une galerie d'art. Au coin de Palm Street une pizzeria et une laverie automatique se font face. Tout ferme à 5 heures, sauf les restaurants. La plupart des cottages sont des maisons en bois de plain-pied, peintes en vert pastel ou en blanc et construites dans les années 30 à en juger par leur aspect. Les propriétés minuscules sont clôturées, de nombreux bateaux à moteur mouillent sur le côté de la maison. Il y a également quelques résidences de forme cubique en stuc, qui portent des noms du style « Beau Rivage » ou « La Marée ». Cette ville ressemble à l'envers d'une autre ville, mais il s'en dégage quelque chose de vaguement familier, comme la station balnéaire miteuse où vous avez sans doute passé vos vacances, un été, quand vous étiez gosse.

Le motel où je logeais, peint en vert citron, se dressait sur deux étages avec sur le devant un bout de trottoir qui s'en venait mourir dans une pelouse râpée. On m'avait donné une chambre au premier étage avec un balcon qui me permettait d'admirer la raffinerie de pétrole sur ma gauche (entourée d'une clôture et de panneaux d'interdiction) et Port Harbor Road sur ma droite, à cinq cents mètres

de là. Un hôtel chic avec terrain de golf privé se dressait à flanc de colline, mais la clientèle qui le fréquentait ne descendrait ici pour rien au monde.

L'après-midi touchait à sa fin et le soleil de février déclinait avec une rapidité qui semblait défier les lois de la pesanteur. Le ressac grondait faiblement, les vagues glissaient vers la digue comme des seaux d'eau savonneuse jetés les uns après les autres sur le sable. Le vent s'était levé, sans bruit, probablement parce que les arbres sont rares à Floral Beach. Les mouettes s'étaient rassemblées pour dîner, installées sur le bord du trottoir afin de becqueter les déchets qui débordaient des poubelles. Nous étions mardi et il y avait peu de touristes, les quelques âmes aventureuses qui tout à l'heure se promenaient sur la plage avaient fui dès que la température avait chuté.

Je laissai la porte-fenêtre coulissante entrouverte et je retournai à la table où j'avais commencé à taper mon rapport préliminaire.

Je m'appelle Kinsey Millhone. Je suis détective privé, je possède une licence délivrée par l'État de Californie et j'opère habituellement à Santa Teresa, une ville située à une centaine de kilomètres au nord de Los Angeles. Floral Beach se trouve à une heure et demie de route plus loin sur la côte. J'ai trente-deux ans, mariée deux fois, sans enfants, sans attaches, et bien partie pour le demeurer, ce qui, compte tenu de mon caractère, est sans doute préférable. Pour le moment je n'avais même pas d'adresse légale. Je logeais chez mon propriétaire, Henry Pitts, en attendant qu'on refasse le garage qui me sert d'appartement. Mon séjour à l'*Ocean Street Motel* était pris en charge par le père de Bailey Fowler qui m'avait engagée la veille.

Je venais juste de réintégrer mon bureau, entièrement remis à neuf par la *California Fidelity*, la compagnie d'assurances qui m'offre l'hospitalité en échange de mes services. Les murs avaient été fraîchement repeints en blanc. L'épaisse moquette en laine bleu ardoise coûtait trente dollars le mètre (pose non comprise). Je le sais car j'ai jeté un œil sur la facture le jour où ils sont venus la poser. La grande classe, quoi, et je me sentais en forme, presque remise des blessures subies lors de ma dernière enquête. Comme je travaille à mon compte, je paie toujours mon assurance d'invalidité avant mon loyer.

De prime abord, Royce Fowler m'avait fait l'impression d'un homme solide qui aurait vieilli subitement. Je lui donnais dans les soixante-dix ans. Son impressionnant mètre quatre-vingt-dix s'était quelque peu tassé. À en juger par la façon dont flottaient ses vêtements, il avait dû perdre dans les quinze kilos. Il ressemblait à un fermier, un cow-boy ou un docker, bref un type habitué à se colleter avec les éléments. Ses cheveux blancs peignés en arrière, avec encore

quelques mèches rousses sur les tempes, se raréfiaient. Ses yeux étaient bleu acier, ses sourcils et ses cils clairsemés, sa peau claire marbrée de vaisseaux éclatés. Il marchait à l'aide d'une canne, mais ses grandes mains qu'il gardait croisées sur le pommeau ne tremblaient pas. La jeune femme qui l'avait aidé à prendre place dans le fauteuil était sans doute une infirmière ou une garde-malade. Sa faible vue ne lui permettait plus de se déplacer seul.

— Je suis Royce Fowler, déclara-t-il. (Sa voix était râpeuse et puissante.) Voici ma fille, Ann. Mon épouse aurait souhaité nous accompagner, mais elle a une santé précaire et je lui ai dit de rester à la maison. Nous habitons Floral Beach.

Je me présentai et leur serrai la main à tous les deux. Je ne décelai aucune ressemblance entre le père et la fille. Les traits du père étaient puissants : gros nez, pommettes hautes, menton volontaire. Sa fille avait des cheveux châtain foncé et les dents en avant, ce qui lui donnait un menton fuyant. Elle aurait dû être appareillée quand elle était enfant.

Je n'avais qu'un vague souvenir de Floral Beach : des résidences secondaires à l'abandon et de grandes rues désertes.

— Vous êtes venus pour la journée ?

— J'avais rendez-vous à la clinique, grogna-t-il. Ils ne peuvent rien pour moi, mais ça ne les empêche pas de me prendre mon fric. J'ai profité de ce que nous étions en ville pour venir vous voir.

Sa fille s'agita derrière lui, mais resta muette. Je lui donnai une quarantaine d'années et je me demandai si elle habitait toujours chez ses parents. Jusqu'à maintenant, elle avait évité de croiser mon regard.

Je ne suis pas très douée pour le papotage, aussi embrayai-je directement sur le terrain professionnel.

— Qu'attendez-vous de moi, monsieur Fowler ?

Son sourire était amer.

— Je constate que ce nom n'évoque pas d'échos en vous.

— Vaguement, répondis-je. Pouvez-vous m'éclairer ?

— Mon fils, Bailey, a été arrêté par erreur à Downey il y a trois semaines. Les flics ont rapidement compris qu'ils s'étaient trompés de client et ils l'ont libéré le jour même. Je suppose qu'ensuite ils ont changé d'avis, ils ont enquêté sur lui et, comme ses empreintes correspondaient, ils l'ont arrêté à nouveau avant-hier soir.

J'allais demander à quoi correspondaient ses empreintes quand la mémoire me revint tout à coup. J'avais lu un article dans le journal local.

— Ah oui, fis-je. Votre fils s'est échappé de San Luis il y a seize ans, c'est bien ça ?

— Exact. Je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles après son

évasion, je croyais qu'il était mort. Ce garçon a déjà failli me briser le cœur et j'imagine que ce n'est pas fini.

— Comment s'est-il fait pincer ?

— Les flics avaient un mandat d'arrêt concernant un type nommé Peter Lambert, et c'était justement le nom qu'il avait choisi. Ils l'ont arrêté, ont relevé ses empreintes et l'ont collé au trou avant de constater leur méprise. À mon avis, un inspecteur zélé a introduit les empreintes de Bailey dans un des ordinateurs sophistiqués qu'ils ont là-bas. C'est comme ça qu'ils sont tombés sur l'avis de recherche émis à l'époque de son évasion. Un sacré coup de veine.

— Manque de pot. Que va-t-il faire ?

— J'ai engagé un avocat. Maintenant que Bailey est revenu, je veux qu'il soit disculpé.

— Vous allez faire appel du jugement ?

Ann parut sur le point de répondre, mais le vieil homme lui coupa sèchement la parole.

— Bailey n'a jamais été jugé. Il a conclu un arrangement avec le District Attorney. Il a plaidé coupable d'homicide involontaire sur les conseils de son avocat commis d'office, ce fils de pute incapable.

Je me demandai pourquoi M. Fowler n'avait pas engagé un avocat à l'époque. Je me demandai également quelles preuves possédait l'accusation. Généralement, le District Attorney propose un arrangement uniquement lorsqu'il sait qu'il n'a pas grand-chose.

— Que vous a dit le nouvel avocat ?

— Il refuse de s'engager avant d'avoir vu le dossier, mais je tiens à m'assurer qu'il bénéficiera de toute l'aide possible. Nous n'avons pas de détective privé à Floral Beach, c'est pourquoi nous nous sommes adressés à vous. Nous avons besoin de quelqu'un qui fasse des recherches pour voir s'il reste quelque chose à découvrir. Plusieurs témoins sont morts et certains ont déménagé. Toute cette affaire est un sacré bordel et j'aimerais l'éclaircir.

— Quand aurez-vous besoin de mes services ?

Royce remua dans son fauteuil.

— Parlons argent tout d'abord.

— Pas de problème. (Je sortis un contrat standard que je lui tendis par-dessus le bureau.) Trente dollars l'heure plus les frais. J'aimerais une avance.

— Je m'en doutais, répondit-il d'un ton acerbe, mais sans toutefois paraître offusqué. Et qu'obtiendrai-je ?

— Je ne sais pas encore. Je ne fais pas de miracles. Je suppose que ça dépend de la bonne volonté du shérif du comté.

— À votre place, je ne compterais pas trop dessus. Les services du shérif n'aiment pas Bailey. Ils ne l'ont jamais beaucoup aimé à vrai dire et après son évasion il n'est pas remonté dans leur estime. Il les a

fait passer pour des imbéciles.

— Où est-il détenu ?

— À la prison du comté de Los Angeles. D'après ce que nous savons, il doit être transféré demain à San Luis.

— Vous lui avez parlé ?

— Un bref instant hier.

— Ça a dû vous faire un choc.

— J'avais l'impression d'entendre des voix. J'ai cru que j'avais eu une attaque.

Ann prit enfin la parole.

— Bailey a toujours dit à papa qu'il était innocent.

— Il l'est ! s'exclama Royce avec brusquerie. Je l'ai toujours dit. Jamais il n'aurait tué Jane.

— Je ne dis pas le contraire, papa. Je lui explique seulement.

Royce ne prit pas la peine de s'excuser, mais son ton se modifia.

— Je n'ai plus longtemps à vivre, reprit-il. Je veux régler cette affaire avant de disparaître. Découvrez qui a assassiné la fille et je vous verserai une prime.

— Ce n'est pas nécessaire, dis-je. Vous recevrez un rapport hebdomadaire et nous pourrions discuter aussi souvent que vous le désirez.

— Parfait. Je suis propriétaire d'un motel à Floral Beach. Vous pourrez y loger gratuitement le temps qu'il faudra. Vous prendrez vos repas avec nous. C'est Ann qui fait la cuisine.

Elle lui lança un regard.

— Elle n'a peut-être pas envie de prendre ses repas avec nous.

— Dans ce cas, elle n'a qu'à le dire. Personne ne la force à faire quoi que ce soit.

Ann rougit, mais ne répondit pas.

Jolie famille, songeai-je. J'étais impatiente de faire la connaissance des autres. D'ordinaire, je n'accepte pas une affaire aussi rapidement, mais cette situation m'intriguait et j'avais besoin de ce travail, pas pour l'argent, mais pour ma santé mentale.

— Quel est le programme ?

— Vous n'avez qu'à venir demain matin. L'avocat habite à San Luis. Il vous expliquera ce qu'il attend de vous.

Je remplis le contrat et regardai Royce Fowler le signer. J'y ajoutai ma signature, lui en donnai un exemplaire et je conservai l'autre pour mes archives. Le chèque qu'il sortit de son portefeuille était déjà libellé à mon nom pour un montant de deux mille dollars. Il faut reconnaître qu'il avait confiance. Je jetai un coup d'œil à la pendule au moment de leur départ. La transaction n'avait pas duré plus de vingt minutes.

Je fermai le bureau de bonne heure et laissai ma voiture au

garage pour un réglage. Je possède une vieille Volkswagen de quinze ans, un de ces adorables modèles beiges avec pare-chocs assortis. Elle est bruyante et rouillée, mais j'ai fini de la payer, elle roule bien et consomme peu. Je rentrai chez moi à pied depuis le garage par un bel après-midi de février ensoleillé et clair, avec une température atteignant les quinze degrés.

J'habite non loin de la plage dans une petite rue parallèle à Cabana Boulevard. Le garage qui me sert d'appartement, soufflé par une bombe durant les vacances de Noël, avait été redessiné. L'entrepreneur et Henry y avaient passé des semaines, mais ils ne m'avaient toujours pas montré les plans.

Je ne suis pas souvent chez moi alors je m'intéresse peu à l'aspect de mon appartement. Je crains surtout que Henry ne le fasse trop grand et trop luxueux, car je me sentirais obligée de le payer en conséquence. Actuellement, mon loyer n'est que de deux cents dollars par mois, chose à peine croyable par les temps qui courent. Je n'ai que faire d'un appartement trop extravagant pour mon portefeuille. Mais après tout, c'est sa maison et il est libre d'en faire ce qu'il veut.

CHAPITRE II

Je franchis la porte et contournai la nouvelle construction pour accéder au patio de Henry. Debout près de la clôture du fond, il bavardait avec notre voisin tout en lavant les dalles au jet ; il n'en oubliait pas un centimètre, mais ses yeux clignèrent en me voyant et un petit sourire barra son visage. Je ne le considère jamais comme un vieillard, même s'il a fêté son quatre-vingt-deuxième anniversaire la semaine dernière, le jour de la Saint-Valentin. Il est grand et mince, avec un visage étroit et des yeux bleus comme une flamme de gaz. Il possède une chevelure blanche, touffue, qu'il peigne sur le côté, de bonnes dents (toutes à lui) et il est bronzé d'un bout à l'autre de l'année. Sa grande intelligence est tempérée par sa gentillesse, et sa curiosité ne s'est pas altérée d'un iota avec l'âge. Avant la retraite, il était boulanger. Aujourd'hui encore il ne peut résister au plaisir de cuire des petits pains, des biscuits ou des gâteaux, qu'il échange auprès des commerçants du quartier contre des produits et des services. Son passe-temps favori consiste à concevoir des grilles de mots croisés pour ces magazines que l'on trouve aux caisses des supermarchés. Il collectionne également les bons de réduction, tirant fierté de tout cet argent économisé. À *Thanksgiving* [1], par exemple, il a réussi à acheter une dinde de onze kilos pour seulement sept dollars. Ensuite, évidemment, il a dû inviter quinze personnes pour l'aider à la manger. Si je devais lui trouver un défaut, je suppose que je citerais sa crédulité et une tendance à la passivité lorsqu'il devrait au contraire réagir et se battre. D'une certaine façon, je me considère comme son ange gardien. Cette idée l'amuserait sans doute, lui qui s' imagine certainement être mon protecteur.

Je n'étais pas encore habituée à vivre sous le même toit que lui. Ce n'était que temporaire, le temps que mon appartement soit terminé, dans un mois peut-être. Les dégâts superficiels subis par sa maison avaient été rapidement réparés, exception faite de la petite véranda devant. J'avais mon propre trousseau de clés, je pouvais entrer et sortir à ma guise, mais j'étouffais un peu. J'aime beaucoup Henry. Nul ne peut rivaliser de gentillesse avec lui. Seulement, je vis seule depuis plus de huit ans et je n'ai pas l'habitude d'avoir en permanence quelqu'un si près de moi. Je craignais qu'il attende de moi quelque chose que je ne pourrais jamais lui offrir. Pis encore, je me sentais coupable de ma gêne.

En entrant par la porte de derrière, je sentis l'odeur d'un plat en train de mijoter : des oignons, de l'ail, des tomates, sans doute du

poulet. Une miche de pain tout juste sortie du four reposait sur une plaque en métal. La table de la cuisine était dressée pour deux. Henry avait eu pendant quelque temps une petite amie, Lila, qui avait redécoré sa cuisine. À l'époque, elle espérait aussi réorganiser ses économies, vingt mille dollars qui, à son avis, auraient été plus à leur place sur son propre compte en banque. Ses plans avaient été contrecarrés, grâce à moi, et la seule chose qui restait d'elle désormais, c'étaient les rideaux de la cuisine en coton vert retenus par des nœuds verts ; Henry se servait des serviettes de table assorties comme de mouchoirs. Nous ne parlions jamais de Lila, mais je me demandais parfois s'il ne me reprochait pas secrètement mon intrusion dans son idylle. Quelquefois, ça vaut la peine de se faire avoir par amour. Au moins, vous savez que vous êtes vivant et capable d'éprouver des sentiments, même si vous ne récoltez finalement qu'une douleur dans la poitrine.

Je longeai le vestibule jusqu'à la petite chambre du fond. Le simple fait de franchir la porte m'avait rendue nerveuse et j'envisageai avec impatience mon séjour à Floral Beach. Dehors, j'entendis le grincement du robinet que l'on ferme et j'imaginai Henry enroulant soigneusement le tuyau d'arrosage. La porte grillagée claqua et, presque aussitôt, je perçus le craquement de son rocking-chair et le froissement du journal qu'il ouvrait à la rubrique des sports par laquelle il commençait toujours sa lecture.

Il y avait une petite pile de linge propre au pied du lit. J'allai jusqu'à la commode pour me regarder dans la glace. Il était rare que je me livre à ce genre d'examen, n'étant pas par nature si soucieuse de mon apparence physique, me préférant naturelle et en bonne forme, plutôt qu'avec un visage camouflé sous le maquillage.

J'aime regarder les gens dans les yeux et je ne pense pas vraiment à adorer ma beauté. Mais il faut bien dire que ce que je voyais à l'instant me plut assez : mes cheveux châtain foncé entourent joliment mon visage, et mes yeux noisette ont une couleur assez douce pour qu'on puisse avoir envie de les regarder... longuement. Mon nez est remarquablement droit, bien qu'ayant subi deux fractures, et mes dents sont blanches et bien alignées. Je ne saurais dire si je suis jolie ou non, mais je plais ; et je me plais, ce qui me paraît le plus important. Alors où était le problème ?

Je retournai dans la cuisine et m'arrêtai sur le seuil. Henry s'était servi un verre comme tous les soirs ; Black Jack on the rocks. Il me jeta un regard distrait, puis il marqua un temps d'arrêt et me regarda fixement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— On m'a confié un travail aujourd'hui à Floral Beach. Je serai certainement absente une dizaine de jours.

— Oh, ce n'est que ça ? Tant mieux. Un peu de changement vous fera du bien.

Il replongea dans son journal, feuilletant les pages d'informations locales.

Je restai là à contempler l'arrière de son crâne. Un tableau de Whistler me vint aussitôt à l'esprit. En un éclair, je compris la situation.

— Henry, vous me dorlotez.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Je ne sais pas. Le dîner sur la table, des choses comme ça.

— J'aime manger, figurez-vous. Il m'arrive même de manger deux ou trois fois par jour, répondit-il calmement.

Il trouva les mots croisés sous les bandes dessinées et se saisit d'un stylo à bille. Mais il n'accordait pas à cette grille l'attention qu'elle méritait.

— Vous aviez promis de ne pas vous occuper de moi si je venais m'installer ici.

— Je ne m'occupe pas de vous.

— Et le linge ? Vous avez plié mes affaires au pied de mon lit.

— Vous n'avez qu'à les jeter par terre si ça ne vous convient pas.

— Le problème n'est pas là, Henry. J'avais dit que je laverais moi-même mon linge et vous étiez d'accord.

Henry haussa les épaules.

— Bon, je suis un menteur. Et alors ? Que voulez-vous que je dise ?

— Cessez de me dorloter. Je n'ai pas besoin d'une mère.

— Vous avez besoin d'un ange gardien. Je vous le répète depuis des mois. Vous êtes absolument incapable de prendre soin de vous. Vous mangez des cochonneries. Vous vous faites rosser. Votre appartement vole en éclats. Je vous ai conseillé de prendre un chien, mais vous refusez de m'écouter. Alors maintenant vous m'avez et, si vous voulez mon avis, ça vous apprendra !

Quelle poisse. Je me sentais comme un de ces canetons inexplicablement adoptés par une mère chat. Mes parents avaient péri dans un accident de voiture quand j'avais cinq ans. Privée d'une véritable famille, j'avais appris à m'en passer. Et aujourd'hui, visiblement, les vieilles dépendances refaisaient surface. Je savais ce que ça signifiait. Cet homme avait quatre-vingt-deux ans. Qui sait combien d'années il lui restait à vivre. Juste le temps que je m'attache à lui.

— Je ne cherche pas un père. Je veux un ami.

— Je suis votre ami.

— Alors cessez ces enfantillages. Ça me tape sur le système.

Henry consulta sa montre avec un petit sourire.

— Vous avez juste le temps de faire votre jogging avant le dîner si vous arrêtez de jacasser.

Cette remarque me cloua le bec. J'espérais bien courir avant la tombée de la nuit. Il était presque 16 h 30 et un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine m'apprit qu'il ne me restait guère de temps. Je renonçai à mes griefs et j'allai enfiler mon jogging.

La plage avait un curieux aspect. Les nuées d'un orage fugitif avaient badigeonné l'horizon de couleur sépia. Les montagnes étaient d'un marron terne, le ciel comme une teinture d'iode à l'aspect toxique. Peut-être que Los Angeles était en train de se consumer, projetant dans les airs ce mirage de fumée cuivrée qui prenait à la lisière une teinte terre de Sienne. Je courus sur la piste cyclable qui longe la plage.

On apercevait les îles au large ; le chenal était parsemé de plates-formes pétrolières étincelantes de lumière. C'est triste à dire, mais c'est la vérité : les plates-formes pétrolières ont acquis une sorte de beauté irréelle, aussi naturelle à l'œil désormais que les satellites en orbite.

Le temps que je fasse demi-tour au bout de deux kilomètres, le crépuscule était tombé. Il commençait à faire froid et l'air sentait le sel, les vagues attaquaient la plage. Des bateaux étaient ancrés derrière les brisants, le port de plaisance du pauvre. Les voitures qui passaient sur la route me stimulaient. Je m'efforce de courir chaque jour, non pas par goût, mais parce que ça m'a sauvé la vie plus d'une fois. En plus du jogging, je fais de la musculation trois fois par semaine, mais j'ai dû arrêter temporairement à cause de mes blessures.

En rentrant à la maison, j'étais de meilleure humeur. Impossible de se sentir angoissé ou déprimé quand on est essoufflé. La sueur semble apporter de la gaieté dans son sillage. Nous avons dîné en bavardant amicalement, puis je suis allée dans ma chambre préparer un sac pour le voyage. Je n'avais pas encore commencé à réfléchir à l'affaire de Floral Beach, mais je pris le temps d'ouvrir un dossier sur lequel j'inscrivis le nom de Bailey Fowler. Je feuilletai les journaux empilés dans la buanderie et découpai l'article qui racontait en détail son arrestation.

D'après le journal, il était en liberté conditionnelle après une condamnation pour attaque à main armée quand son ancienne petite amie de dix-sept ans avait été retrouvée étranglée. Les habitants de la ville de villégiature déclaraient que Fowler, vingt-trois ans à l'époque, se droguait depuis des années, et d'après eux, il avait assassiné la fille en apprenant qu'elle avait eu une liaison avec un de ses amis. Grâce à l'arrangement passé avec le juge, il avait été condamné à une peine de six ans d'emprisonnement dans une prison d'État. Il avait purgé moins

d'un an au pénitencier de San Luis Obispo quand il avait manigancé son évasion. Il avait ensuite quitté la Californie sous l'identité de Peter Lambert. Après divers emplois de vendeur, il était parti travailler pour une fabrique de vêtements qui possédait des succursales en Arizona, dans le Colorado, au Nouveau-Mexique et en Californie. En 1979, la société l'avait nommé responsable des ventes pour la côte ouest. Il avait été muté à Los Angeles, où il vivait depuis. L'article indiquait que ses collègues avaient été stupéfaits d'apprendre qu'il avait eu des ennuis. Ils le décrivaient comme un homme travailleur, compétent, ouvert, sachant s'exprimer, qui allait à l'église et participait à la vie de la communauté.

La photo noir et blanc de Bailey Fowler montrait un homme d'une quarantaine d'années peut-être, à demi tourné vers l'objectif, le visage incrédule. Ses traits étaient puissants, une version raffinée de ceux de son père, avec le même menton volontaire. Une incrustation montrait le cliché anthropométrique pris dix-sept ans auparavant, quand on l'avait arrêté pour le meurtre de Jane Timberlake. Depuis, il s'était un peu dégarni et ses cheveux avaient foncé. C'était peut-être dû à l'âge ou à la mauvaise qualité de la photographie. Bailey avait été un beau gosse et il était encore pas mal.

Étrange, songeai-je, qu'un homme puisse se réinventer. Il y avait quelque chose de terriblement attirant dans le fait de rejeter un personnage pour en construire un second à sa place. On ne parlait pas de sa famille, et j'en conclus qu'il n'avait jamais été marié. À moins que son nouvel avocat ne fût un as du barreau, Bailey Fowler devrait effectuer le reliquat de sa première condamnation, augmentée d'une peine supplémentaire de seize mois à deux ans pour évasion. Il aurait dans les quarante-sept ans lors de sa libération et il n'était certainement pas décidé à abandonner toutes ces années sans se battre.

Le journal du jour contenait un second article, que je découpai également. Il comportait une photo de la fille assassinée provenant d'un annuaire de collège. Elle avait des cheveux raides, d'un noir brillant, séparés par une raie au milieu et qui s'incurvaient délicatement dans la nuque. Ses yeux étaient clairs, cernés de noir, la bouche large et sensuelle. On devinait un soupçon de sourire qui lui donnait l'air de savoir quelque chose que nous ignorions.

Je glissai les articles dans le dossier que je rangeai dans la poche extérieure de mon sac de toile. Je ferais un saut au bureau en chemin pour prendre ma machine à écrire portable.

CHAPITRE III

Je sentis l'océan Pacifique bien avant de l'apercevoir. Des mouettes hurlantes annonçaient son apparition, mais je fus néanmoins surprise par l'immensité de cette étendue bleue. Je tournai à gauche dans la rue principale de Floral Beach, laissant l'océan sur ma droite. Le motel se voyait de loin, c'était le seul bâtiment de deux étages dans Ocean Street. Je me garai sur une place de stationnement à durée limitée juste en face.

Le bureau de la réception bloquait l'accès à ce que je supposai être les appartements privés des Fowler. En franchissant le pas de la porte j'avais déclenché une sonnette.

— J'arrive ! cria quelqu'un.

On aurait dit la voix d'Ann.

J'avançai jusqu'au comptoir et jetai un coup d'œil sur ma droite. À travers une porte ouverte, j'aperçus un lit d'hôpital. J'entendis des murmures, mais pas une âme en vue. Je perçus le bruit étouffé d'une chasse d'eau, suivi du cliquetis bruyant des tuyauteries. L'air s'emplit bientôt du parfum artificiel et incroyablement sucré d'un désodorisant. Rien dans la nature ne dégage une telle odeur.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Comme il n'y avait pas de siège, je restai plantée là, promenant mon regard sur la pièce étroite. La moquette était couleur paille, les murs recouverts de lambris de pin nouveaux. Un tableau représentant des bouleaux en automne dotés de feuilles flamboyantes orange et jaunes était accroché au-dessus d'une table basse en érable sur laquelle un présentoir de brochures touristiques exaltait les mérites des curiosités et des commerces locaux. Je choisis un dépliant à la gloire de la source thermale que j'avais aperçue en venant. La publicité vantait les bains de boue, les jacuzzis, et les chambres à prix « raisonnables », sans plus de précision.

— Jane Timberlake y travaillait l'après-midi après le collège, déclara Ann dans mon dos.

Elle se tenait dans l'embrasure de la porte, vêtue d'un pantalon de marin et d'un chemisier blanc en soie. Elle paraissait plus détendue qu'en présence de son père. Elle avait changé de coiffure : ses cheveux tombaient en boucles souples sur ses épaules, détournant les regards de son menton légèrement fuyant.

Je reposai la brochure.

— Que faisait-elle ?

— Le service, à mi-temps. Elle travaillait aussi pour nous, deux ou

trois jours par semaine.

— Vous la connaissiez bien ? demandai-je.

— Assez. Bailey a commencé à sortir avec elle quand il avait vingt ans. Jane était en troisième au collège.

— Un peu jeune pour lui, non ?

Ann esquissa un sourire.

— Quatorze ans.

Une voix venant de l'autre pièce coupa court à nos considérations.

— Tu es avec quelqu'un, Ann ? Tu as dit que tu revenais immédiatement. Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous aimeriez sans doute faire la connaissance de maman, murmura Ann d'un ton qui engendrait le doute.

Elle souleva la partie articulée du comptoir.

— Comment va votre père ?

— Pas très bien. La journée d'hier l'a énormément éprouvé. Il s'est levé quelques instants ce matin, mais il se fatigue vite et je lui ai conseillé de retourner se coucher.

— Vous semblez très occupée.

Elle m'adressa un sourire attristé.

— J'ai dû demander un congé exceptionnel.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis conseillère d'orientation au collège. Dieu seul sait quand je pourrai reprendre mon travail.

Je la laissai me piloter jusqu'au salon où Mme Fowler était assise dans son lit d'hôpital. C'était une grosse femme aux cheveux gris ; ses yeux noirs paraissaient énormes derrière les verres épais de ses lunettes en plastique. Elle portait une chemise de nuit d'hôpital en coton blanc qui s'attachait dans le dos. L'encolure était toute simple, avec la mention SAN LUIS OBISPO COUNTY HOSPITAL à l'encre sur le côté. Je trouvai curieux qu'elle ait revêtu une telle tenue alors qu'elle aurait pu porter une liseuse, une chemise de nuit ou même une de ses robes. La mise en scène de la maladie, songai-je. Ses jambes reposaient sur les draps, pareilles à des cuissots de viande pas encore dégraissés. Ses pieds rondelets étaient nus et ses orteils marbrés de gris.

Je m'avançai vers le lit en lui tendant la main.

— Bonjour, comment allez-vous ? Je m'appelle Kinsey Millhone.

Nous échangeâmes une poignée de main, si on peut appeler ça ainsi. Ses doigts étaient froids et aussi caoutchouteux que des macaronis trop cuits.

— Votre mari m'a dit que vous étiez souffrante, poursuivis-je.

Elle plaqua son mouchoir sur sa bouche et éclata immédiatement en sanglots.

— Oh, Kenny, excusez-moi. Je ne peux pas me retenir. Je suis

bouleversée par la réapparition de Bailey. Nous le croyions mort et le voilà qui resurgit. Je suis souffrante depuis des années et cette histoire n'a fait qu'aggraver mon état.

— Je comprends votre chagrin. Mais moi, c'est Kinsey.

— Quoi ?

— Mon prénom, c'est Kinsey, le nom de jeune fille de ma mère. J'ai cru que vous aviez dit « Kenny » et je craignais que vous ayez mal entendu.

— Ô mon Dieu, je suis désolée ! Je suis presque sourde et je ne vois plus très bien. Ann, ma chérie, va chercher une chaise. Je me demande où est passée ton éducation.

— Non, ne vous dérangez pas, dis-je. Je viens de faire la route depuis Santa Teresa, et ça fait du bien de rester debout.

— Kinsey est le détective que papa a engagé hier.

— Je suis au courant, répondit Mme Fowler.

Elle se mit à triturer nerveusement le dessus-de-lit en coton, agacée visiblement par tout ce qui ne se rapportait pas à elle.

— J'espérais qu'Ann me débarbouillerait, mais il paraît qu'elle avait des courses à faire. Je déteste l'embêter sans, raison, hélas, il y a certaines choses que je ne peux pas faire à cause de mon arthrite. Regardez-moi. Plus bonne à rien ! Je m'appelle Ori, c'est le diminutif d'Oribelle. Vous devez trouver que je fais peur à voir.

— Pas du tout. Vous avez l'air très bien.

Je raconte tout le temps des mensonges. Un de plus ou un de moins...

— Je suis diabétique, déclara-t-elle, comme si je lui avais posé la question. Depuis toute petite ; j'endure un véritable calvaire. J'ai des démangeaisons et des engourdissements aux extrémités, des problèmes rénaux, des problèmes de pieds, et voilà que par-dessus le marché j'ai de l'arthrite.

Elle me tendit sa main en guise de preuve. Je m'attendais à voir des jointures aussi gonflées que celles d'un boxeur, mais elles m'avaient l'air normales.

— Je suis vraiment désolée. Ça doit être douloureux.

— J'ai décidé de ne jamais me plaindre, dit-elle. S'il y a une chose que je déteste, c'est bien les gens qui sont incapables d'accepter leur sort.

Ann intervint.

— Maman, tu as parlé d'un thé tout à l'heure. Vous en voulez une tasse, Kinsey ?

— Non merci, ça va pour l'instant.

— Moi non plus, ma chérie, dit Ori. L'envie m'est passée, mais tu n'as qu'à t'en faire si tu veux.

— Je vais mettre l'eau à chauffer.

Ann s'excusa et quitta la pièce. Je restai là, regrettant de ne pouvoir faire de même. Ce que j'apercevais de l'appartement ressemblait grosso modo au bureau : moquette couleur or et meubles de style baroque américain. Un portrait de Jésus était accroché au pied du lit. Il avait les paumes ouvertes, les yeux levés vers le ciel, meurtri sans aucun doute par les goûts d'Ori en matière de décoration. Elle surprit mon regard.

— C'est Bailey qui m'a offert ce tableau. Pour vous dire le genre de gosse que c'était.

— Très joli. (Je décidai d'en profiter pour la questionner). Comment s'est-il retrouvé mêlé à cette affaire de meurtre ?

— Ce n'est pas de sa faute. Il avait de mauvaises fréquentations. Il n'était pas très brillant au collège, et à la sortie il n'a pas pu trouver de travail. Il a fait la connaissance de Tap Granger. J'ai détesté ce vaurien à la minute où je l'ai vu. Ils traînaient ensemble jusqu'à des heures impossibles et ils faisaient des bêtises. C'est à cette époque que Royce a commencé à avoir des attaques.

— Bailey fréquentait déjà Jane Timberlake ?

— Je crois, oui. (Visiblement, elle ne se souvenait pas très bien des détails après si longtemps.) C'était une gentille petite, malgré ce que tout le monde racontait sur sa mère.

Le téléphone sonna et elle tendit le bras vers la table de chevet pour décrocher.

— Motel, dit-elle. Oui, c'est exact. Ce mois-ci ou le prochain ? Un instant, je vérifie.

Elle s'empara du livre des réservations, ôtant le crayon coincé entre les pages. Je la vis se reporter au mois de mars. Son ton lorsqu'elle parlait affaires était totalement neutre. Disparue cette trace d'infirmité qui caractérisait son élocution habituelle. Elle lécha la pointe du crayon et inscrivit quelque chose sur le registre tout en comparant les mérites respectifs des lits à une ou deux places.

J'en profitai pour partir à la recherche d'Ann. Au fond de la pièce, une porte ouvrait sur un vestibule. À droite, un escalier conduisait à l'étage supérieur. J'entendis le bruit de l'eau qui coule, suivi du léger choc de la bouilloire heurtant la cuisinière sur ma gauche. Difficile d'avoir une idée de la disposition générale des pièces et je supposai que l'appartement était constitué en réalité de plusieurs chambres dont on avait découpé les cloisons. Cela donnait une maison spacieuse, mais construite en carton-pâte avec l'apparence d'un labyrinthe. Je jetai un coup d'œil dans la pièce de l'autre côté du couloir : une salle à manger avec salle de bains attenante. On accédait à la cuisine en traversant ce qui avait dû être une alcôve pour suspendre les vêtements. Je m'arrêtai sur le pas de la porte. Ann posait des tasses et des soucoupes sur un grand plateau en aluminium.

— Vous voulez un coup de main ?

Elle secoua la tête.

— Faites le tour du propriétaire, si ça vous dit. Papa a construit cette maison lui-même à l'époque où maman et lui se sont mariés.

— C'est chouette.

— Non, plus maintenant, mais c'était parfait pour eux. Vous a-t-elle donné une clé ? Vous souhaitez peut-être monter vos bagages. Je crois qu'elle vous a mise dans la chambre 22, en haut. Vous aurez une vue sur l'océan et une petite kitchenette.

— Formidable, merci. Je monterai mes bagages tout à l'heure. J'ai l'intention d'avoir un entretien avec l'avocat cet après-midi.

— Je crois que papa vous a pris un rendez-vous à 13 h 45. Il voudra certainement vous accompagner s'il s'en sent capable. Il a tendance à vouloir tout diriger. J'espère que ça ne vous ennuie pas ?

— À vrai dire, si. Je préférerais y aller seule. J'ai besoin d'en savoir plus sur cette affaire, et votre père est à cran dès qu'on parle de Bailey.

— Oui. Bien sûr. Je comprends. J'essaierai de convaincre papa.

L'eau se mit à gargouiller au fond de la bouilloire. Ann piocha des sachets de thé dans une boîte en fer rouge et blanche posée sur le plan de travail. La cuisine elle aussi était démodée. Le linoléum était un damier décoloré de carrés beiges et verts, semblable à des champs de blé et de luzerne vus du ciel. La cuisinière à gaz était blanche avec des finitions chromées ; les brûleurs qui ne servaient pas étaient cachés par des plaques articulées. Le petit réfrigérateur voûté et jauni par l'âge devait renfermer un freezer de la taille d'une boîte à pain.

La bouilloire se mit à siffler. Ann éteignit le gaz et versa l'eau bouillante dans une théière blanche. Je la suivis jusqu'au salon où Ori tentait désespérément de sortir du lit. Elle avait déjà réussi à balancer ses pieds dans le vide ; sa chemise de nuit remontée laissait voir la peau blanche et fripée de ses cuisses.

— Maman, qu'est-ce que tu fabriques ?

— Il faut que je retourne aux toilettes ; comme tu tardais à revenir, je croyais que je ne pourrais pas attendre.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelée ? Tu sais que tu ne dois pas te lever seule. Vraiment !

Ann déposa le plateau sur une desserte en bois et s'avança vers le lit pour aider sa mère. Ori descendit pesamment, ses genoux épais tremblèrent sous son poids. Elles se dirigèrent d'une démarche pataude vers la pièce voisine.

— Et si j'allais chercher mes affaires dans la voiture pendant ce temps ?

— Bonne idée ! lança Ann. Nous n'en avons pas pour longtemps.

Le vent de l'océan était froid, mais le soleil brillait.

Je me protégeai les yeux pour contempler la ville où la circulation des piétons s'intensifiait à mesure qu'on approchait de midi. Deux jeunes mères traversèrent la rue d'un pas lent en poussant des landaus, suivies d'un chien qui caracolait en tenant un frisbee dans sa gueule. Ce n'était pas la saison touristique et, sur la plage, les installations de jeu étaient enfouies dans le sable. On n'entendait que le bruissement permanent du ressac et le ronflement lointain d'un petit avion dans le ciel.

Je récupérai mon sac et ma machine à écrire, et retournai à la réception en me cognant aux portes. Lorsque je revins dans le salon, Ann aidait Ori à se recoucher. Je m'immobilisai, attendant qu'elles remarquent ma présence.

— Je veux mon déjeuner, déclara Ori d'un ton plaintif.

— Tout de suite, maman. Mais d'abord, le test. On aurait dû le faire il y a plusieurs heures déjà.

— Je ne veux pas ! Je ne me sens pas bien.

Ann s'efforçait visiblement de garder son calme.

— Tu es très agitée, répondit-elle d'un ton égal. Le docteur Ortego veut que tu fasses très attention jusqu'à ta prochaine visite.

— Il ne m'a rien dit à moi.

— Tu n'as pas voulu lui parler.

— Je n'aime pas les Mexicains.

— Il n'est pas mexicain, il est espagnol.

— Toujours est-il que je ne comprends pas un mot de ce qu'il raconte. Pourquoi est-ce que je n'ai pas un vrai docteur qui parle anglais ?

Ann m'aperçut enfin.

— Je suis à vous tout de suite, Kinsey. Le temps de m'occuper de maman.

— Je peux monter mes bagages si vous m'indiquez ma chambre.

Il s'ensuivit un bref conflit territorial entre les deux femmes pour savoir quelle chambre on allait me donner. Pendant ce temps, Ann préparait du coton, de l'alcool et une sorte de bande test enveloppée dans une pochette en papier scellée. Témoin malgré moi, je la vis avec une certaine appréhension piquer le bout du doigt de sa mère à l'aide d'une lancette. Je crus que j'allais tourner de l'œil. Je me dirigeai vers la bibliothèque en faisant semblant de m'intéresser aux ouvrages sur les rayons. Beaucoup de lectures édifiantes. Je pris un volume au hasard et le feuilletai pour ne pas regarder ce qui se passait dans mon dos.

J'attendis un bon moment avant de replacer le livre et de me retourner comme si de rien n'était. Après avoir lu le résultat du test sur un appareil de mesure placé près du lit, Ann remplissait une

seringue d'un liquide clair et laiteux contenu dans un petit flacon, certainement de l'insuline. Je m'occupai en jouant avec un presse-papiers en verre, une Nativité dans un tourbillon de neige. Mon Dieu, je suis vraiment une poule mouillée dès que je vois une seringue.

D'après le bruissement derrière moi, j'en déduisis qu'elles avaient terminé. Ann cassa l'aiguille de la seringue jetable et la lança dans la poubelle. Elle débarrassa ensuite la table de chevet avant que nous retournions à la réception pour qu'elle me donne ma clé. Ori réclamait déjà quelque chose.

CHAPITRE IV

À 13 h 30, j'avais parcouru la vingtaine de kilomètres jusqu'à San Luis Obispo et je tournais dans le centre-ville, essayant de m'orienter et de me familiariser avec les lieux. Les immeubles commerciaux, tous impeccablement entretenus, ne dépassent pas trois étages. Il s'agit de toute évidence d'une ville-musée, avec des constructions de styles espagnol et victorien restaurées et adaptées à la vie moderne. Les devantures sont peintes dans d'élégantes couleurs sombres, avec des vélums tendus au-dessus des fenêtres. Les boutiques de vêtements et les restaurants branchés semblent se répartir équitablement les pas de porte. Des arbres bordent la plupart des avenues, des chapelets de petites lanternes vénitiennes sont entrelacés parmi les branches chargées de feuilles. •

Le nouvel avocat de Bailey Fowler était un certain Jack Clemson installé non loin du palais de justice. Je me glissai dans une place de stationnement et verrouillai ma voiture. Son cabinet était situé dans un petit cottage en bois marron avec un toit à pignons et une étroite véranda ceinte de treillis. D'après l'écriteau apposé sur la porte, Jack Clemson en était le seul occupant. Je gravis les marches de la véranda et pénétrai dans le vestibule transformé en salon d'accueil. Une comtoise contre le mur sur ma gauche apportait un élément de vie avec son balancier en cuivre qui oscillait mécaniquement. Il y avait bien un bureau en chêne, une machine à écrire, une chaise pivotante, une photocopieuse, mais pas de secrétaire en vue. L'écran de l'ordinateur était vide, le dessus du bureau parfaitement rangé, les dossiers de procédures et les classeurs marron à soufflets soigneusement empilés et ficelés. La porte de l'autre côté du vestibule était close. Un des voyants du téléphone était allumé et je sentais flotter une odeur de fumée de cigarette quelque part au fond. À part ça, la pièce semblait abandonnée.

Je m'assis sur un vieux banc d'église avec une rainure sous l'assise pour ranger les recueils de cantiques. Elle était pleine de bulletins de la *Columbia University Law School* que je parcourus d'un œil distrait. Soudain, j'entendis des bruits de pas et Clemson fit son apparition.

— Mademoiselle Millhone ? Jack Clemson. Ravi de faire votre connaissance. Vous me pardonnerez cet accueil. Ma secrétaire est malade et sa remplaçante est partie déjeuner. Venez.

Nous échangeâmes une poignée de main et je le suivis. Il avait peut-être cinquante-cinq ans, il faisait partie de ces hommes qu'on

devine corpulents dès leur naissance. Il était petit et trapu, avec des épaules larges, une calvitie galopante et des traits pouspous : des sourcils clairsemés, un nez peu marqué. Une paire de lunettes à monture d'écaille était repoussée sur son crâne hérissé de mèches rebelles. Son col de chemise était ouvert et sa cravate desserrée. Apparemment, il n'avait pas eu le temps de se raser et il se grattait le menton comme pour apprécier sa barbe du matin. Il portait un costume couleur tabac à la coupe impeccable, mais froissé aux fesses.

Son bureau occupait tout l'arrière de la maison, une porte-fenêtre donnait sur une terrasse. Les deux fauteuils en cuir vert foncé destinés aux clients étaient encombrés de piles de dossiers. Clemson saisit une brassée de livres et de classeurs qu'il déposa par terre, puis il me fit signe de prendre place tandis qu'il contournait son bureau. En passant, il aperçut son reflet dans la glace fixée au mur et sa main remonta instinctivement vers son menton assombri par le chaume. Il s'assit et sortit un rasoir électrique à piles du tiroir de son bureau. Il le mit en route et le fit glisser sur son visage d'une main experte, taillant une route bien dégagée sur sa lèvre supérieure. Le rasoir bourdonnait comme un avion lointain.

— J'ai une audience au palais dans trente minutes. Désolé, je ne peux pas vous accorder plus de temps cet après-midi.

— Ça ne fait rien, répondis-je. Quand doit arriver Bailey ?

— Il est certainement déjà là. Le shérif est parti le chercher ce matin. J'ai fait en sorte que vous puissiez le rencontrer à 15 h 15. C'est en dehors des heures de visite habituelles, mais Quintana a dit qu'il n'y avait pas de problème. C'est un peu *son* enquête. Il a été nommé meilleure jeune recrue de l'année à l'époque du meurtre.

— Quand a lieu la lecture de l'acte d'accusation ?

— À 8 h 30 demain matin. Si ça vous intéresse, vous n'avez qu'à passer ici avant, vous m'accompagnerez. Ça nous permettra d'échanger nos impressions.

— Volontiers.

Clemson le nota sur son éphéméride.

— Vous retournez à Océan Street cet après-midi ?

— Bien sûr.

Il rangea le rasoir électrique et referma le tiroir. Il prit ensuite des documents qu'il plia avant de les glisser dans une enveloppe sur laquelle il griffonna le nom de Royce.

— Dites à Royce qu'il ne manque plus que sa signature.

Je glissai l'enveloppe dans mon sac à main.

— Que savez-vous exactement de cette histoire ?

— Pas grand-chose.

Il alluma une cigarette et toussa dans son poing. Il secoua la tête, visiblement préoccupé par l'état de ses poumons.

— J'ai eu une longue discussion ce matin avec Clifford Letho, l'avocat commis d'office qui s'est occupé de l'affaire Fowler. Il est à la retraite maintenant. Un chouette type. Il s'est payé une vigne à une centaine de kilomètres d'ici ; il cultive du chardonnay et du pinot noir. Ça ne me déplairait pas de faire comme lui un de ces jours. Enfin, il a eu la gentillesse de fouiller dans ses vieux dossiers et de me sortir ses notes sur l'affaire.

— Pourquoi le District Attorney a-t-il proposé un arrangement ?

— Il n'y avait que des preuves par présomption. C'était George De Witt le D.A. à l'époque. Vous l'avez déjà rencontré ? Ça m'étonnerait. Vous êtes trop jeune. Il est juge à la Cour suprême maintenant. Je l'évite comme la peste.

— J'ai entendu parler de lui. Il a des ambitions politiques si je ne m'abuse ?

— Hélas ! On ne sait jamais de quel côté il va pencher dans une affaire. Non pas qu'il soit partial, il est inconséquent. C'est dommage. Il y a dix-sept ans, George était un type très tapageur, un arriviste. Il détestait négocier avec un accusé dans une affaire à grand retentissement, mais ce n'était pas un imbécile. D'après ce que je sais, le meurtre de Jane Timberlake ne se présentait pas trop mal en apparence, mais il manquait des preuves solides. Fowler avait depuis longtemps une réputation de vaurien.

— Attendez une minute, intervins-je. J'ai lu dans le journal qu'il avait été accusé d'attaque à main armée, mais personne ne m'a parlé de cette histoire non plus.

— OK, remontons un peu en arrière. C'était deux ou trois ans auparavant. J'ai les dates quelque part ici, mais c'est sans importance. L'essentiel, c'est que Fowler a sympathisé avec un type nommé Tap Granger à peu près à l'époque où il est sorti du collège. Bailey était un gosse mignon et assez intelligent, mais il n'a jamais rien pigé au film. Vous voyez le genre. Un de ces gamins qui semblent destinés à devenir acariâtres. À en croire Letho, Bailey et Tap consommaient pas mal de drogue. Comme ils devaient payer les dealers du coin, ils ont commencé à braquer des stations-service. Du travail d'amateur. Ils s'enfilaient des bas sur la tête pour ressembler aux gangsters de la grande époque. Les imbéciles. Évidemment, ils se sont fait prendre. L'avocat commis d'office qui s'est occupé de cette affaire était Rupert Russel et il a fait de son mieux pour les défendre.

— Pourquoi ne pas avoir fait appel à un avocat privé ? Bailey était indigent ?

— En quelque sorte. Il n'avait pas d'argent et son père refusait de déboursier un seul *cent* pour les frais légaux.

Clemson tira sur sa cigarette.

— Bailey avait déjà eu des ennuis quand il était mineur ?

— Non. Son casier était vierge. Il croyait sans doute s'en tirer avec une tape sur les doigts. Certes, il s'agissait d'une attaque à main armée, mais c'était Tap qui tenait l'arme ; je suppose que Bailey s'imaginait qu'il n'avait rien à craindre. Malheureusement pour lui, la loi ne voit pas les choses de la même manière. Quoi qu'il en soit, quand ils lui ont proposé un arrangement, il les a envoyés balader ; il a plaidé non coupable et il est passé en procès. Inutile de préciser que le jury l'a condamné et le juge a eu la main lourde. À l'époque, le vol était puni de un à dix ans de prison.

— On appliquait encore des peines de durée indéterminée ?

— Absolument. À l'époque, il y avait un Bureau des peines de prison qui se réunissait pour décider de la libération sur parole et de la date d'élargissement. On avait une commission des peines très libérale dans ce temps-là. L'astuce, c'est que les types écopaient de un à dix ans, mais ils sortaient au bout de deux. Bailey n'a purgé que dix-huit mois.

— Ici ?

— Non, non. À Chino, une prison trois étoiles. Il est sorti en août. Il est revenu à Floral Beach et s'est mis à la recherche d'un travail, sans beaucoup de succès. Rapidement, il a recommencé à se droguer, seulement c'était de la cocaïne cette fois, en plus de l'herbe.

— Où était Jane pendant ce temps ?

— Au collège Central Coast, en terminale. On vous a parlé de cette fille ?

— Pratiquement pas.

— C'était une enfant illégitime. Sa mère habite toujours à Floral Beach. Vous voudrez peut-être la rencontrer. Elle avait la réputation d'être la pute de la ville. Je veux parler de la mère. Jane était fille unique. Mignonne, mais j'imagine qu'elle avait un tas de problèmes. Comme si on n'en avait pas tous.

Il aspira une nouvelle bouffée de sa cigarette.

— Elle travaillait pour Royce Fowler, je crois.

— Exact. Quand Bailey est sorti de prison elle a recommencé à le fréquenter. D'après Letho, Bailey affirmait qu'ils étaient seulement de bons amis. Le District Attorney prétendait qu'ils étaient amants et que Bailey l'avait tuée dans une crise de jalousie en découvrant qu'elle avait couché avec Tap Granger. Fowler niait en bloc.

— Et Granger ? Il est toujours dans le coin ?

— Oui, il est gérant de la seule station-service de Floral Beach, c'est à peu près tout ce qu'il peut faire. Il n'est pas très intelligent, mais il a l'air assez sérieux. C'était un dur dans le temps, mais il s'est assagi.

Je pris quelques notes sur Tap Granger et Mme Timberlake.

— Je ne voulais pas vous interrompre. Vous alliez me parler des

rapports entre Bailey et la fille après sa sortie de prison.

— Bailey maintient que leur liaison était terminée. Ils continuaient à se voir, rien de plus. C'étaient tous les deux des parias, en vérité. Bailey parce qu'il avait fait de la prison, et la fille Timberlake parce que sa mère était une vraie salope. De plus, les Timberlake étaient pauvres. Elle n'avait aucune chance de décrocher le gros lot en restant à Floral Beach. Je ne sais pas si vous connaissez bien les villes comme Floral Beach. Il y a peut-être onze cents habitants, et la plupart d'entre eux vivent ici depuis la préhistoire. Enfin, Bailey affirme qu'elle avait une liaison avec un autre type dont elle refusait de parler. Il paraît qu'elle n'a jamais voulu lui avouer qui c'était... La nuit où elle a été assassinée, ils étaient partis faire une virée tous les deux. Ils ont fait cinq ou six bars à San Luis et deux autres à Pismo. Après minuit, ils sont rentrés et ils se sont arrêtés sur la plage. Bailey prétend qu'il était plus près de 22 heures, mais un témoin les a vus là-bas à minuit. En tout cas, la fille était bouleversée. Ils ont vidé une bouteille et fumé quelques joints. Ensuite, ils se sont disputés et Bailey affirme qu'il l'a plantée là. Il se souvient s'être réveillé dans sa chambre au matin malade comme un chien. Il y avait des gosses partout sur la plage, qui ramassaient les détritiques pour faire leur B.A. La fille était toujours près de l'escalier, inconsciente. C'est seulement en s'approchant que les mômes de l'équipe de nettoyage de la paroisse ont constaté qu'elle était morte, étranglée à l'aide d'une ceinture qui se trouvait appartenir à Bailey.

— Mais n'importe qui a pu la tuer.

— Tout à fait. Évidemment, Bailey était le principal suspect, et ils auraient pu le faire condamner, mais De Witt venait de récolter une série de succès et il ne voulait pas prendre de risques. Letho a vu là l'occasion de conclure un arrangement et comme Bailey avait déjà été échaudé, il a accepté le marché. Pour l'attaque à main armée, il était coupable ; il a été jugé et s'est retrouvé en taule. Cette fois, il clamait son innocence, mais les apparences étaient contre lui, alors quand ils lui ont proposé de plaider l'homicide involontaire, il a accepté, comme ça.

Clemson fit claquer ses doigts.

— Aurait-il pu échapper à une condamnation pour meurtre s'il était passé en jugement ?

— Qui sait ? Un procès c'est comme un coup de dés. Cette affaire a connu un grand retentissement. En ville, l'opinion publique était défavorable à Bailey. Sans oublier ses antécédents qui n'étaient pas vraiment des certificats de bonne conduite. Il a eu raison de choisir l'arrangement. Il y a vingt ans, il encourait la peine de mort.

— Je croyais qu'aucun arrangement n'était possible quand vous étiez accusé de meurtre.

— C'est exact... théoriquement, mais ça ne fonctionne pas ainsi. Le District Attorney a le pouvoir discrétionnaire d'instruire l'affaire. Voilà comment ça se passe : Letho va trouver De Witt et il lui dit : « Écoute, George, j'ai les preuves que mon type était défoncé au moment du drame. Les preuves viennent de tes services. » Il sort le rapport de police. « Regarde bien, quand les agents sont venus arrêter Bailey, ils affirment qu'il paraissait somnolent... » Bla, bla, bla... Clifford fait son numéro et il voit que George commence à transpirer. Celui-ci ne veut pas se présenter au procès avec une énorme faille dans son dossier. En tant que D. A. vous êtes censé gagner neuf fois sur dix, si ce n'est pas davantage.

— Donc Bailey a plaidé l'homicide involontaire et le juge lui a collé le maximum.

— Exactement. Vous avez tout compris, mais il ne s'agissait que d'une peine de six ans. Bonne affaire. Avec la préventive et la réduction de peine pour bonne conduite, il aurait pu sortir au bout de trois ans. Pendant tout ce temps, Fowler a cru qu'il s'était fait baiser, mais en réalité il ignore la chance qu'il a eue. Clifford Letho a fait du sacrement bon boulot pour lui. J'aurais agi de la même façon.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ?

Clemson haussa les épaules en écrasant sa cigarette.

— Ça dépend de ce que plaide Bailey pour son évasion. Qu'est-ce qu'il va dire ? « Non, je ne me suis pas évadé » ? Circonstances atténuantes ? Il peut toujours raconter qu'un gardien menaçait de le tuer, mais ça n'expliquerait pas où il était pendant tout ce temps. L'ironie, c'est qu'il aurait dû engager un as du barreau lors des premiers procès. À ce stade, ça ne lui servira pas à grand-chose. J'interviendrai en sa faveur, mais aucun juge sain d'esprit ne va remettre en liberté un type qui est en cavale depuis seize ans.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Clemson se leva et se mit à fouiller parmi les papiers empilés sur son bureau.

— J'ai demandé à ma secrétaire de rassembler tous les articles depuis l'époque du meurtre. Vous voudrez peut-être y jeter un œil. Letho a promis de m'envoyer tout ce qu'il possédait : les rapports de police, la liste des témoins... Interrogez Bailey et voyez s'il a quelque chose à ajouter. Vous connaissez la marche à suivre. Questionnez à nouveau tous les acteurs du drame et trouvez-moi un autre suspect. Nous pourrions peut-être réunir des preuves contre quelqu'un d'autre et disculper ainsi Bailey. Sinon, il devra se résoudre à passer pas mal d'années supplémentaires en taule, à moins que je puisse convaincre le juge que cela ne servirait à rien. Il s'est tenu à carreau pendant tout ce temps et, personnellement, je ne vois pas l'utilité de le remettre sous les verrous, mais comment savoir ? Tenez.

Il dénicha un dossier à soufflets qu'il me tendit. Je me levai et nous échangeâmes une poignée de main, parlant de choses et d'autres tandis que nous quitions son bureau. La secrétaire intérimaire était assise à son poste, essayant d'afficher un air compétent. Elle paraissait inexpérimentée et perdue, totalement hors de son élément dans le monde de l'habeas corpus, et de tous les autres corpus.

— Oh, j'ai failli oublier une chose, dit Clemson alors que nous atteignions la véranda. Si Jane était tellement bouleversée ce soir-là, c'est parce qu'elle était enceinte. De six semaines. Bailey jure qu'il n'était pas le père.

CHAPITRE V

J'avais environ une heure à tuer avant de me rendre à la prison. Je pris un plan de la ville et localisai le petit carré noir orné d'un drapeau symbolisant l'emplacement du collège Central Coast. San Luis Obispo n'est pas une grande ville, et l'école ne se trouvait qu'à six ou huit pâtés de maisons de là. Des lignes peintes dans les rues principales traçaient un circuit historique que j'envisageai de suivre éventuellement pendant la semaine. J'ai une passion pour l'histoire de la Californie et j'étais curieuse de voir la Mission et quelques-unes des vieilles demeures en adobe puisque je me trouvais là.

Je traversai le collège en voiture, essayant d'imaginer à quoi ressemblait cet endroit à l'époque où Jane Timberlake y était inscrite. Plusieurs bâtiments étaient visiblement récents : blocs sombres gris fumée enrobés de béton couleur crème avec de grands toits plats. Le gymnase et la cafétéria dataient d'une époque antérieure, architecture de style espagnol en stuc avec des toits de tuiles rouges. La route remontait et tournait vers la droite, où se dressaient des constructions modulaires qui avaient fait office autrefois de salles de classe et servaient désormais à différentes activités, parmi lesquelles les réunions de *Weight Watchers*. Des collines vertes ondulantes formaient un arrière-plan luxuriant, conférant à l'établissement une atmosphère de sérénité. Le meurtre d'une jeune fille de dix-sept ans avait dû créer un profond traumatisme chez des gosses habitués à cet environnement pastoral.

Si j'en crois mes souvenirs de collège, nous avions soif de sensations. Nos sentiments étaient exacerbés et chaque événement grossi à l'extrême. Mais alors que le fantasme de la mort assouvissait notre appétit de drame, la réalité se tenait généralement (et heureusement) à bonne distance. Nous étions ridiculement jeunes et bien portants, et nous ne nous attendions pas à subir les conséquences de nos imprudences. La notion de mort véritable, accidentelle ou volontaire, nous aurait plongés dans la plus grande confusion. Le meurtre aurait dépassé notre entendement. La mort de l'adolescente continuait certainement à perturber ceux qui avaient connu Jane Timberlake, altérerait leurs souvenirs de jeunesse. La réapparition brutale de Bailey Fowler dans la communauté allait raviver le malaise, la colère, la consternation.

Suivant une impulsion, je me garai et me mis à la recherche de la bibliothèque qui, comme je le découvris, ressemblait énormément à celle du collège de Santa Teresa. L'endroit était aéré et clair, les bruits

étouffés. Ça sentait le produit d'entretien, le papier et la colle.

Les tables de la bibliothèque étaient presque toutes libres, le bureau était tenu par une jeune fille frisée avec un rubis enfoncé dans l'aile du nez. Apparemment, elle avait été victime d'une crise d'automutilation ; ses oreilles étaient percées depuis le lobe jusqu'à l'hélix. En guise de boucles d'oreilles, elle arborait le genre d'objets que je range dans mon tiroir à fouillis ; trombones, vis, épingles de nourrice, lacets de chaussures, écrous à ailette. Elle était perchée sur un tabouret, un numéro de *Rolling Stone* ouvert sur les genoux. Mick Jagger figurait en couverture, on lui aurait donné la soixantaine bien sonnée.

— Salut.

Elle me regarda d'un air vide.

— Vous pourriez peut-être m'aider. J'ai été élève ici et je ne retrouve plus mon annuaire. Vous en avez des exemplaires ?

— Sous la fenêtre. Première et seconde étages.

Je choisis les annuaires de trois années différentes et allai m'installer à une table au bout d'une rangée de bibliothèques sur pieds. Une cloche retentit et le couloir commença à s'emplir du bruissement des élèves. Les claquements des portes des casiers étaient ponctués par les bavardages et les éclats de rire qui rebondissaient sur les murs comme une balle dans une salle de squash.

Je suivis l'image de Jane Timberlake, volume par volume, en remontant dans le temps. Durant ses années de collège, alors que toute la jeunesse californienne manifestait contre la guerre, fumait des joints et partait pour San Francisco, les filles de Central Coast érigeaient leurs cheveux en tours laquées, se mettaient du noir autour des yeux et du blanc brillant sur les lèvres. Les plus jeunes portaient des chemisiers blancs et des coiffures gonflantes lourdement laquées qui rebiquaient. Les garçons avaient des coupes en brosse et des appareils dentaires. Ils ne pouvaient imaginer que bientôt ils arboreraient des favoris, des barbes, des pantalons à pattes d'éléphant et des chemises psychédéliques. Jane donnait en permanence l'impression de ne pas être comme les autres. Sur les quelques photos de groupe où je réussis à l'identifier, elle ne souriait jamais et ne possédait pas cette innocence pleine d'entrain des autres filles. Jane avait les paupières tombantes, son regard était lointain et le petit sourire plaqué sur ses lèvres laissait deviner une tendance à la dérision. Selon la notice de l'index des classes terminales, elle n'appartenait à aucun comité ni aucun club. Elle ne s'était pas embarrassée d'honneurs scolaires ou de fonctions électives. Je parcourus une série de clichés naïfs pris à différents instants de la vie scolaire, mais pas une fois je ne la vis. Si Jane assistait aux matches de foot ou de basket, elle devait rôder hors du champ du photographe du collège. Toutes les photos de la fête de

fin d'année ne montraient que la reine, Barbie Knox, et sa cour bourdonnante de princesses aux lèvres blanches. Jane Timberlake était déjà morte à cette époque. Je notai rapidement les noms des garçons de sa classe qui apparaissaient le plus souvent. J'imaginai que si les filles habitaient toujours dans le coin, elles figureraient dans l'annuaire du téléphone sous leurs noms d'épouse.

Le proviseur à cette époque était un certain Dwight Shales, sa photo apparaissait dans un ovale au début de l'album. Le directeur et ses deux assistants étaient photographiés séparément, assis à leur bureau. Les professeurs avaient été photographiés devant différents arrière-plans de cartes géographiques, de matériel de dessin industriel, de manuels scolaires et de tableaux noirs sur lesquels on avait écrit en grosses lettres des citations édifiantes. Je notai le nom et la discipline de certains d'entre eux ; j'aurais peut-être envie de revenir ultérieurement pour en questionner un ou deux. Ann Fowler, toute jeune, faisait partie des quatre conseillers d'orientation qui figuraient sur une page à part au-dessus d'un petit texte de remerciement. « Les conseillers n'économisent pas leur temps, leurs idées et leurs encouragements pour nous aider à établir au mieux notre programme de l'année ou nous conseiller quand nous devons prendre des décisions concernant nos projets d'avenir. » Ann me semblait plus mignonne à cette époque, moins fatiguée, moins aigrie sans doute.

Je ramassai mes notes et replaçai les albums sur les étagères. Je descendis le couloir, passant devant l'infirmerie. Les bureaux de l'administration se trouvaient près de l'entrée principale. À en juger d'après la plaque fixée au mur à côté de la porte, Shales était toujours proviseur. Je demandai à sa secrétaire s'il m'était possible de lui parler et, après une brève attente, elle m'introduisit dans son bureau. Je vis ma carte de visite posée au centre de son sous-main.

C'était un homme d'environ cinquante-cinq ans, de taille moyenne, tiré à quatre épingles, avec un visage carré. Ses cheveux étaient passés prématurément du blond au blanc et ils avaient poussé depuis sa coupe en brosse des années 60. Ses manières étaient autoritaires, ses yeux noisette aussi vigilants que ceux d'un flic. Il avait la même façon d'évaluer son interlocuteur, comme s'il passait ses dossiers en revue pour retrouver mon casier judiciaire. Je sentis mes joues s'enflammer, me demandant s'il pouvait deviner d'un simple coup d'œil l'élève difficile que j'avais été au collège.

— J'ai été engagée par Royce Fowler qui habite Floral Beach pour enquêter sur la mort d'une de vos anciennes élèves, Jane Timberlake.

Je m'attendais à ce qu'il se souvienne d'elle sans qu'il me soit nécessaire d'en dire plus, mais il continua à m'observer avec une neutralité calculée. Il ne pouvait quand même pas savoir que j'avais fumé des joints à l'époque.

— Vous vous souvenez d'elle ?

— Évidemment. Je me demandais simplement si nous avions conservé son dossier.

— Je viens d'avoir une discussion avec l'avocat de Bailey. Si vous avez besoin d'une décharge...

Il repoussa cette suggestion d'un geste.

— Ce n'est pas nécessaire. Je connais Jack Clemson et je connais la famille. Il faudra arranger ça avec le directeur, mais à priori il ne devrait pas y avoir de problème... si nous trouvons le dossier. Ça remonte à plus de quinze ans.

— Dix-sept exactement. Vous souvenez-vous personnellement de cette jeune fille ?

— Laissez-moi tout d'abord arranger cette affaire de dossier, et je vous contacterai. Vous êtes du coin ?

— Non, de Santa Teresa, mais je loge à Floral Beach, au motel *Ocean Street*. Je peux vous donner le numéro...

— Je connais le numéro. Je vous appellerai dès que je saurai quelque chose. Ça risque de prendre quelques jours, mais nous verrons ce que nous pouvons faire. Je ne vous promets rien.

— Je comprends.

— Parfait. Nous vous aiderons si nous le pouvons.

Sa poignée de main était brève et sèche.

À 15 h 15 je pris la Highway 1, pour me rendre au bureau du shérif de San Luis Obispo County dans l'ensemble de bâtiments qui abrite également la prison. Le paysage alentour est vallonné, les collines ressemblent à des bosses de caoutchouc mousse recouvertes de velours vert bigarré. De l'autre côté de la route, en face du bureau du shérif, se trouve le pénitencier où était incarcéré Bailey avant son évasion. Je trouvai amusant que parmi toute cette littérature promotionnelle qui exaltait les qualités de San Luis Obispo, aucune allusion ne soit faite aux six mille prisonniers qui y habitaient.

Je me garai sur l'emplacement réservé aux visiteurs devant la prison. Le bâtiment était moderne, semblable par son architecture et les matériaux utilisés aux parties les plus récentes du collège que je venais de quitter. Je pénétrai dans le hall, je déclinai mon identité au policier enfermé dans son bureau en verre.

Je fus conduite vers une de ces petites cabines vitrées destinées aux entretiens avocat-client. Une pancarte sur le mur énumérait les règles pour les visiteurs, nous prévenant qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul visiteur enregistré par détenu. Nous devons surveiller les enfants, aucun comportement grossier et agressif envers le personnel ne saurait être toléré. Ces restrictions suggéraient des scènes de chaos et

d'hilarité auxquelles je regrettai de ne pas avoir assisté.

J'entendis le claquement étouffé des portes et Bailey Fowler fit son entrée, les yeux fixés sur le gardien qui ouvrait la cabine dans laquelle il s'assiérait durant notre entretien. Nous étions séparés par une vitre et notre conversation se déroulerait par l'intermédiaire de deux combinés de téléphone. Bailey me regarda avec indifférence et s'assit. Son attitude était soumise et, curieusement, je me sentis gênée à sa place. Il portait une ample chemise orange sur un pantalon en coton gris foncé. La photo du journal le montrait en costume-cravate. Il paraissait aussi hébété par sa tenue que par sa soudaine condition de détenu. Il était, en outre, terriblement séduisant : yeux bleus graves, pommettes saillantes, lèvres charnues, ses cheveux blond foncé avaient déjà besoin d'une coupe. Il avait la quarantaine fatiguée et j'imaginai que les circonstances l'avaient vieilli en l'espace d'une nuit. Il s'agitait sur sa chaise en bois, les mains nouées entre ses genoux, le visage vide de toute émotion.

Je décrochai le combiné, attendant qu'il fasse de même de son côté.

— Je suis Kinsey Millhone.

— Je vous connais ?

Nos voix résonnaient curieusement, trop métalliques et trop proches.

— Je suis le détective privé qu'a engagé votre père. Je viens de passer quelques instants avec votre avocat. Avez-vous eu l'occasion de lui parler ?

— Deux ou trois fois au téléphone. Il doit passer cet après-midi.

Sa voix était aussi morne que son regard.

— Je peux vous appeler Bailey ?

— Ouais, bien sûr.

— Écoutez, je sais que vous vivez un enfer, mais Clemson est un bon avocat. Il fera tout ce qui est possible pour vous sortir d'ici.

Le visage de Bailey s'assombrit.

— Il ferait mieux de se dépêcher.

— Vous avez de la famille à L.A. ? Une femme, des enfants ?

— Pourquoi ?

— Vous auriez pu me demander de contacter quelqu'un de votre part.

— Je n'ai pas de famille. Faites-moi simplement sortir d'ici, bordel !

— Calmez-vous, je sais que c'est dur.

Il leva et tourna la tête ; la colère illumina son regard avant de céder à nouveau la place au désespoir.

— Parlez-moi. Nous n'avons peut-être pas beaucoup de temps.

— De quoi ?

— De n'importe quoi. Quand êtes-vous arrivé ici ? Comment s'est passé le trajet ?

— Bien.

— La ville a-t-elle beaucoup changé ?

— Je n'ai pas envie d'échanger des banalités.

— Vous ne pouvez pas vous renfermer sur vous-même. Nous avons trop de travail.

Il resta silencieux pendant un moment. Je le voyais faire un terrible effort pour se montrer plus communicatif.

— Pendant des années je n'ai même pas voulu traverser en voiture cette partie de l'État de peur d'être arrêté.

La liaison faiblit, puis s'interrompt. Il m'adressa un regard halluciné, comme s'il avait une furieuse envie de parler mais qu'il n'en était plus capable. Nous n'étions pas simplement séparés par une paroi de verre.

— Vous n'êtes pas mort, vous savez.

— C'est vous qui le dites.

— Vous deviez vous douter que ça arriverait un jour.

Il pencha la tête sur le côté, tordant son cou dans tous les sens pour détendre ses muscles.

— Quand les flics m'ont arrêté la première fois, je croyais que c'était foutu. C'était bien ma veine qu'ils recherchent justement un nommé Peter Lambert. Mais quand ils m'ont relâché, je me suis dit que j'avais peut-être une chance.

— Je m'étonne que vous n'ayez pas fichu le camp.

— Je regrette maintenant, mais j'étais libre depuis si longtemps, je ne pouvais pas croire qu'ils me mettraient la main dessus. J'imaginai que tout le monde s'en foutait. De plus, j'avais un emploi, je ne pouvais pas tout plaquer.

— Vous étiez une sorte de représentant en confection, je crois ? Les journaux de L.A. y ont fait allusion.

— Je travaillais pour *Needham*. J'étais un de leurs meilleurs vendeurs, c'est comme ça que j'ai eu cette promotion l'année dernière. Responsable régional pour tout l'Ouest. J'aurais sans doute mieux fait de refuser le poste, mais je travaillais dur et j'en avais assez de toujours dire non. Certes, ça impliquait de venir vivre à Los Angeles, mais je ne voyais pas comment j'aurais pu me faire pincer après tout ce temps.

— Depuis quand travailliez-vous pour cette société ?

— Douze ans.

— Comment ont-ils réagi ? Vous pouvez compter sur leur aide ?

— Ils ont été super. Vraiment d'un grand soutien. Mon patron a dit qu'il viendrait témoigner de ma moralité, mais à quoi bon ? Je suis vraiment un pauvre type. Je me suis tenu à carreau pendant toutes ces

années. Le parfait citoyen modèle. Pas même un P.-V. de stationnement. Je payais mes impôts, j'allais à l'église.

— Parfait. Ça jouera en votre faveur. Ça peut faire la différence.

— Mais ça ne change pas les faits. Quand vous vous évadez de prison, vous ne vous en tirez pas avec une simple tape sur les doigts.

— Pourquoi ne pas laisser Clemson s'occuper de ça ?

— J'imagine que je n'ai pas le choix, soupira-t-il. Qu'êtes-vous censée faire ?

— Découvrir qui a tué Jane Timberlake afin de vous disculper.

— Aucune chance.

— Ça vaut le coup d'essayer. Vous savez qui aurait pu l'assassiner ?

— Non.

— Parlez-moi de Jane.

— C'était une chouette fille. Farouche, mais pas méchante. Déboussolée.

— Et enceinte.

— Ouais, mais l'enfant n'était pas de moi.

— Vous en êtes certain.

Je formulai cette phrase comme une affirmation, mais le point d'interrogation était là.

Bailey laissa pendre sa tête, le sang monta à son visage.

— Je buvais beaucoup à l'époque. Plus la came. J'avais des problèmes physiologiques, surtout après ma sortie de Chino. Mais ça n'avait aucune importance. Elle fréquentait un autre type.

— Vous étiez impuissant ?

— Disons « momentanément hors d'usage ».

— Vous continuez à vous droguer ?

— Non et je n'ai pas touché un verre depuis quinze ans. L'alcool rend bavard. Je ne pouvais prendre le risque de me trahir.

— Qui fréquentait-elle ? Vous avez une idée ?

Il secoua la tête.

— Le type était marié.

— Comment le savez-vous ?

— Elle me l'a dit.

— Et vous l'avez crue ?

— Je ne vois pas pourquoi elle aurait menti. C'était un type respectable et elle était mineure.

— Cette personne n'avait donc pas intérêt à ce que la vérité éclate.

— J'imagine. En tout cas, Jane ne voulait pas lui dire qu'elle était enceinte. Elle avait peur.

— Elle aurait pu se faire avorter.

— Sans doute... Mais elle venait d'apprendre la nouvelle le jour

même.

— Qui était son médecin ?

— Elle n'en avait pas encore. Le médecin de famille était le docteur Dunne, mais elle avait fait le test de grossesse dans une clinique de Lompoc pour que personne ne soit au courant.

— Ça m'a l'air plutôt parano comme attitude. Elle était connue à ce point ?

— Elle habitait à Floral Beach.

— Et Tap ? L'enfant aurait pu être de lui ?

— Aucune chance. Jane le considérait comme un pauvre type et lui non plus ne l'aimait pas beaucoup. D'ailleurs, il n'était pas marié et si l'enfant avait été de lui, ça n'aurait pas posé autant de problèmes.

— Quoi d'autre ? Vous avez dû réfléchir énormément à tout ça.

— Je ne sais pas. Jane était une enfant illégitime et elle essayait de découvrir l'identité de son père. Sa mère refusait de la lui révéler, mais l'argent arrivait chaque mois par la poste, et Jane supposait qu'il vivait quelque part dans le coin.

— Elle a vu les chèques ?

— Je ne crois pas qu'il envoyait des chèques, mais elle cherchait à retrouver sa trace malgré tout.

— Elle était née dans le comté de San Luis ?

Un cliquetis de clés nous fit tourner la tête. Le gardien entra.

— La visite est terminée. Désolé de vous interrompre. Si vous voulez revenir, maître Clemson n'a qu'à faire les démarches nécessaires.

Bailey se leva sans protester, je le vis se refermer. L'énergie engendrée par notre conversation s'était déjà consumée. Il reprit son regard morne qui lui donnait l'air d'un abruti.

— Je reviendrai après la lecture de l'acte d'accusation, dis-je.

Le regard d'adieu de Bailey tremblait de désespoir. Après son départ, je restai assise pour prendre quelques notes. J'espérais qu'il n'avait pas de tendances suicidaires.

CHAPITRE VI

Histoire de remplir un autre vide, je m'arrêtai à la station-service de Floral Beach et je demandai au pompiste de me faire le plein. Pendant que le gamin nettoyait le pare-brise, je pris mon portefeuille et j'allai dans le bureau où j'examinai le contenu du distributeur automatique : rien que des sucreries à un dollar vingt-cinq. Pas donné. Le bureau était désert, mais j'aperçus quelqu'un qui travaillait dans le garage. J'avançai jusqu'à la porte. Le type avait mis une Ford Fiesta sur le pont pour démonter les moyeux de la roue arrière droite.

— Je pourrais avoir de la monnaie pour le distributeur ?

— Pas de problème.

Le type reposa son chasse-moyeux et s'essuya les mains sur un chiffon glissé dans sa ceinture. Le nom « Tap » était brodé sur l'écusson au-dessus de la poche de sa combinaison. Je le suivis jusqu'au bureau. Il se déplaçait dans des effluves d'huile et dégageait une odeur entêtante de sueur et de vapeurs d'essence. Il était filiforme et petit avec de larges épaules et de petites fesses, le genre à dévoiler un somptueux tatouage en ôtant sa chemise. Ses cheveux noirs bouclés formaient une crête sur sa tête. Il semblait avoir dans les quarante ans, avec un visage de gamin ridé autour des yeux.

Je lui tendis deux dollars.

— Vous vous y connaissez en Volkswagen ?

Il croisa mon regard pour la première fois. Ses yeux marron paraissaient sans vie. Je supposai que seuls les problèmes mécaniques étaient susceptibles d'y allumer une lueur d'intérêt. Il jeta un coup d'œil en direction des pompes où le gamin finissait son travail.

— Vous avez un problème ?

— Oh, ce n'est peut-être pas grand-chose. Il se produit une sorte de sifflement aigu quand j'atteins le quatre-vingt-dix...

Il sourit.

— Vous montez à quatre-vingt-dix avec cette bagnole ?

Il ouvrit la caisse d'un coup de poing. Je souris moi aussi.

— Ça m'arrive.

— Essayez donc chez Gunter à San Luis. Il pourra sûrement vous arranger ça.

Il laissa tomber huit *quarters* dans ma paume.

— Merci.

Il retourna à son travail tandis que je mettais la monnaie dans ma poche. Au moins, maintenant je savais à quoi ressemblait Tap Granger. Après avoir réglé le plein, je rentrai directement au motel

situé non loin de là.

Finalement, je n'eus pas l'occasion de discuter avec Royce de tout l'après-midi. Il s'était retiré de bonne heure, chargeant Ann de me dire qu'il me verrait le lendemain matin. J'échangeai quelques mots avec Ori, au sujet de l'état de Bailey, et montai dans ma chambre. J'avais acheté, en traversant San Luis, une bouteille de vin blanc, que je fourrai dans le petit réfrigérateur de ma chambre. Je n'avais pas défait mes bagages et mon sac était encore rangé dans le placard. Quand je voyage, j'ai tendance à tout laisser dans la valise ; je sors ma brosse à dents, mon shampoing et des affaires propres au fur et à mesure de mes besoins. Comme ça, la chambre reste nue et anormalement nette, ce qui satisfait mon goût caché pour la vie monacale. La pièce était spacieuse, la chambre était séparée du salon-salle à manger-kitchenette par une cloison. Avec la salle de bains et le placard, c'était plus grand que mon ancien appartement.

Je fouillai dans les tiroirs de la cuisine jusqu'à ce que je mette enfin la main sur un tire-bouchon. Je me servis un verre de vin que j'emportai sur le balcon. La mer devenait d'un bleu lumineux alors que la lumière du ciel faiblissait, offrant un vif contraste avec la couleur lavande foncé de la côte. Le coucher de soleil était un light-show de reflets rose sombre et saumon qui fonçaient peu à peu, comme sous l'effet d'un variateur de lumière.

À 18 heures, on frappa à ma porte. Je tapais à la machine depuis vingt minutes, bien que les renseignements récoltés jusqu'à maintenant fussent encore maigres. Je refermai le pot de correcteur liquide et allai ouvrir.

Ann se tenait dans le couloir.

— Je voulais savoir à quelle heure vous souhaitiez dîner.

— Ça m'est égal. À quelle heure mangez-vous habituellement ?

— En fait, nous sommes libres. J'ai fait manger maman de bonne heure. Elle a des horaires de repas très stricts et papa ne mangera que bien plus tard, s'il mange. Je fais de la sole poêlée, ça se prépare à la dernière minute. J'espère que vous aimez le poisson.

— Parfait. Voulez-vous un verre de vin avant ?

Elle hésita.

— Avec plaisir. Comment va Bailey ?

— Il est malheureux, mais il ne peut pas faire grand-chose. Vous ne l'avez pas encore vu ?

— J'irai demain, si on me laisse entrer.

— Demandez à Clemson. Il pourra certainement arranger ça. La lecture de l'acte d'accusation a lieu à 8 h 30 demain.

— Alors je ne pourrai pas y assister. Maman a rendez-vous avec le docteur à 9 heures et je ne serai pas revenue à temps. Papa voudra y aller, s'il se sent bien. Pourra-t-il vous accompagner ?

— Bien sûr, aucun problème.

Je lui servis un verre et remplis le mien. Ann s'installa sur le canapé tandis que j'allais m'asseoir à la minuscule table de cuisine sur laquelle j'avais installé ma machine à écrire. Ann paraissait mal à l'aise, elle sirotait son vin avec une étrange grimace comme si on la forçait à avaler un verre d'huile de foie de morue.

— J'ai l'impression que vous ne raffolez pas du chardonnay, fis-je remarquer.

Elle m'adressa un sourire d'excuse.

— Je n'ai pas l'habitude de boire. Bailey est le seul de la famille à aimer l'alcool.

Je pensais être obligée de lui arracher des renseignements, mais à ma grande surprise, Ann me fournit spontanément un bref historique de la famille. Les Fowler, m'apprit-elle, n'avaient jamais beaucoup apprécié l'alcool. À l'en croire, c'était à cause du diabète de sa mère, mais pour moi, c'était parfaitement conforme à l'austère mentalité fondamentaliste qui régnait dans cet endroit.

Toujours d'après Ann, Royce était né et avait grandi dans le Tennessee et les sombres dispositions de son héritage écossais l'avaient rendu triste, taciturne et allergique aux excès. Il avait dix-neuf ans au plus fort de la grande Dépression de 1929 ; il avait migré vers l'ouest en empruntant une succession de wagons de marchandises. Un jour, il avait entendu dire qu'on trouvait du travail dans les gisements de pétrole de Californie, où les derricks jaillissaient comme une forêt métallique juste au sud de Los Angeles. Il avait rencontré Oribelle en chemin, lors d'un repas de charité dans une église baptiste de Fayetteville, Arkansas. Elle avait dix-huit ans. Aigrie par la maladie, résignée à une existence faite d'écritures saintes et d'asservissement à l'insuline, elle travaillait dans le magasin d'alimentation de son père, et la seule chose qu'elle attendait avec impatience, c'était le voyage annuel jusqu'à Fort Smith à l'occasion du marché aux mules.

Royce avait fait son apparition dans l'église ce mercredi soir-là après avoir sauté d'un train de marchandises à la recherche d'un repas chaud. Ann disait qu'Ori évoquait souvent la première fois où elle l'avait aperçu dans l'embrasure de la porte, un jeune garçon aux épaules larges avec des cheveux de la couleur du chanvre.

— J'ai du mal à les imaginer, l'un ou l'autre, victimes du coup de foudre, dis-je.

Elle sourit.

— Moi aussi. Il faudrait que je vous montre une photo. Elle était vraiment très belle. Évidemment, je ne suis née que six ans plus tard, en 1938, et Bailey est venu cinq ans après moi. Leur passion s'était éteinte à cette époque, mais ils sont toujours très attachés l'un à

l'autre. Le comble, c'est que l'on pensait tous qu'elle mourrait bien avant lui, et maintenant on dirait que c'est lui qui va partir le premier.

— De quoi souffre-t-il exactement ?

— Cancer du pancréas. Les médecins lui donnent six mois.

— Il le sait ?

— Oh oui ! C'est une des raisons pour lesquelles il est tellement excité par la réapparition de Bailey. Il dit qu'il lui a brisé le cœur, mais il n'en croit pas un mot.

— Et vous ? Que ressentez-vous ?

— Du soulagement, je suppose. Même si Bailey retourne en prison j'aurai quelqu'un pour m'aider pendant les prochains mois. La responsabilité est écrasante depuis qu'il a disparu.

— Comment votre mère supporte-t-elle tout ça ?

— Mal. Elle a toujours eu une santé fragile à cause de son diabète. Les émotions lui sont néfastes. Le stress. J'imagine que nous en souffrons tous d'une façon ou d'une autre, y compris moi. Depuis qu'on a découvert le mal incurable de papa, ma vie est un enfer.

— Vous m'avez dit que vous aviez dû demander un congé exceptionnel.

— Je n'avais pas le choix. Il faut quelqu'un ici vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Comme on ne peut pas s'offrir de garde-malade, c'est moi qui m'y colle.

— Dur.

— Je ne devrais pas me plaindre. Je suis sûre qu'il y a des gens plus malheureux.

Je changeai de sujet.

— Vous avez une théorie sur le meurtre de la fille Timberlake ?

Ann secoua la tête.

— Non, malheureusement. Elle était élève au collège, et c'était la copine de Bailey, c'est tout ce que je peux vous dire.

— Elle venait souvent ici ?

— Assez. Moins quand Bailey s'est retrouvé en prison.

— Et vous êtes convaincue qu'il n'est pas responsable de sa mort ?

— Je ne sais plus quoi penser. Je refuse de croire qu'il l'ait tuée. D'un autre côté, je ne supporte pas l'idée que l'assassin puisse continuer à vivre dans les environs.

— Il doit se sentir menacé maintenant que Bailey est de nouveau sous les verrous. Il a pu savourer son triomphe pendant toutes ces années. Mais maintenant que l'enquête est rouverte, qui sait où elle va nous mener ?

— Vous avez raison. Je n'aimerais pas être à votre place. (Elle se frotta les bras comme si elle avait froid, puis elle ricana d'un air gêné.) Je crois que je ferais mieux de redescendre pour voir si maman a

besoin de quelque chose. Elle somnolait quand je l'ai quittée mais elle dort par intermittence. Et dès qu'elle ouvre les yeux, il faut que je sois auprès d'elle.

— Le temps de me passer un coup d'eau sur le visage et je descends, dis-je en la raccompagnant à la porte. (En passant devant mon sac à main j'aperçus l'enveloppe que m'avait confiée Clemson.) Oh ! Clemson m'a demandé de donner ça à votre père.

Je sortis l'enveloppe du sac et la lui tendis. Elle la regarda avec indifférence.

— Merci pour le verre de vin. J'espère que je ne vous ai pas ennuyée avec l'histoire de ma famille.

— Absolument pas. Au fait, au sujet de la mère de Jane Timberlake. Aurai-je du mal à la retrouver ?

— Qui, Shana ? Essayez à la salle de billard. Elle y est presque tous les soirs. Tap Granger aussi.

Après le dîner, je montai rapidement dans ma chambre chercher une veste et je dévalai l'escalier de service. La nuit était fraîche et le vent soufflant du Pacifique était salé et humide. La tête rentrée dans les épaules, je parcourus les deux pâtés de maisons jusqu'à la salle de billard *Chez Pearl* comme en plein jour. La nuit, Floral Beach baigne dans la lueur orange des lampes qui bordent Océan Street. La lune n'était pas encore levée et l'océan était noir comme un gouffre. Le ressac roulait sur la plage en une frange d'or irrégulière qui captait la lumière des lampadaires. Le brouillard montait et l'air avait l'aspect dense et fauve du smog.

À proximité de la salle de billard, le calme était brisé par un rugissement rauque de musique country. La porte de *Chez Pearl* était ouverte et je sentais l'odeur de la fumée de cigarette à deux maisons de là. Je dénombrai cinq Harley-Davidson garées le long du trottoir, chromes étincelants et sièges en cuir, avec des pots d'échappement tordus. Les garçons de mon collège passaient leur temps à dessiner des engins comme ceux-là : hot-rods et voitures de course, chars, instruments de torture, pistolets, couteaux et autres machines de guerre. Il faudra vraiment qu'un jour j'essaie de découvrir ce que sont devenus mes anciens camarades.

Deux tables de billard occupaient toute la longueur de la salle avec suffisamment d'espace entre les deux pour permettre les positions les plus acrobatiques. Les tables étaient prises par des motards, des types costauds dans les quarante ans avec des barbes à la Fu Manchu et des cheveux longs réunis en queue-de-cheval. Le bar couvrait toute la longueur du mur de gauche, les petites amies des motards et un assortiment d'indigènes monopolisaient les tabourets. Les murs et le

plafond étaient recouverts d'un collage de publicités pour des marques de bière ou de cigarettes, d'autocollants, de bandes dessinées, de photos instantanées et de bons mots de comptoir. Une pancarte annonçait *Happy Hour* [2] de 6 à 7, mais la pendule au-dessous indiquait obstinément 17 heures. Des coupes de bowling, des chopes de bière et des présentoirs de chips étaient alignés sur l'étagère derrière le bar. Un gant de moto pendait curieusement du plafond et un miroir publicitaire pour la *Miller Lite* était orné d'une culotte de femme. Le niveau sonore était tel qu'un test auditif serait sans doute nécessaire en sortant.

Il restait un tabouret vide au bar, je m'y assis. Derrière le comptoir, se tenait une femme dans les soixante-cinq ans, peut-être la Pearl qui avait donné son nom à l'établissement. Petite, la taille épaisse avec des cheveux gris permanents coupés court dans la nuque, elle portait un pantalon écossais en polyester et un haut sans manches qui laissait voir des bras musclés à force de soulever les caisses de bière. Il lui arrivait peut-être de jeter un motard dehors en l'attrapant par le fond de sa culotte.

Je commandai une bière à la pression. Puisque le vacarme interdisait toute conversation, j'eus le loisir d'examiner les lieux. Je pivotai sur le tabouret de façon à m'adosser au bar, observant les joueurs de billard et jetant de temps à autre un regard discret aux clients qui m'encadraient. Je ne savais comment me présenter. Pour l'instant, il me semblait préférable de taire ma profession et la raison de ma présence à Floral Beach. Les journaux locaux avaient rapporté en première page l'arrestation de Bailey, et la meilleure façon de récolter des commentaires sur ce sujet était de ne pas me montrer trop curieuse.

Sur ma gauche, près du juke-box, deux femmes se mirent à danser. Les copines des motards firent quelques réflexions grossières, mais hormis cela, personne ne sembla y prêter attention. La plus âgée des danseuses, une femme d'une cinquantaine d'années, affichait un sourire triste. Je supposai qu'il s'agissait de Shana Timberlake, en partie parce qu'aucune femme dans le bar ne semblait assez âgée pour avoir eu une fille adolescente dix-sept ans plus tôt. À 10 heures, les motards levèrent le camp. Leurs engins s'éloignèrent en trombe dans la rue, dans un bruit de tonnerre décroissant. Le juke-box était entre deux sélections, et pendant un instant, un silence miraculeux s'abattit sur le bar. « Ouf, mon Dieu ! » s'exclama quelqu'un et tout le monde s'esclaffa. Nous étions encore une dizaine ; la tension retomba et l'atmosphère devint plus familiale.

L'homme assis sur le tabouret à ma droite avait la soixantaine. Il était grand avec un ventre de buveur de bière qui débordait de son pantalon. Son visage épais était relié à son cou par une succession de

doubles mentons. Il avait même un bourrelet de graisse dans la nuque où des poils gris frisés dépassaient de son col de chemise. Je l'avais vu me jeter un regard de curiosité. Tous les autres clients semblaient se connaître à en juger par les plaisanteries qui concernaient la politique locale, de vieux différends sportifs et la cuite prise la veille par un certain Ace. Le timide Ace, grand, mince, pantalon et blouson en jean, casquette de base-ball, se faisait mettre en boîte à cause de cette vieille Betty qu'il avait apparemment ramenée chez lui. Ace semblait se délecter de cette accusation d'adultère et comme Betty n'était pas là pour corriger cette impression, tout le monde en concluait qu'il se l'était faite.

— Betty est son ancienne femme, me glissa mon voisin avec un clin d'œil destiné à me faire participer à l'hilarité générale. Elle l'a déjà viré quatre fois, mais elle finit toujours par le reprendre. Hé, Daisy, file-nous donc des cacahuètes.

— Je croyais qu'elle s'appelait Pearl, dis-je pour alimenter la conversation.

— C'est moi Curtis Pearl, dit-il. Pearl pour les amis.

Daisy sortit une coupelle de dessous le comptoir. Les cacahuètes n'étaient pas décortiquées ; les détritrus sur le sol indiquaient ce qu'on était censé faire. Mais je fus surprise de voir Pearl gober une cacahuète avec la cosse.

Le juke-box revint à la vie, cette fois c'était une sorte de crooner, mélange de Frank Sinatra et de Della Reese. Les deux femmes à l'extrémité du bar se remirent à danser. Brunes et minces toutes les deux, l'une plus grande que l'autre. Pearl leur jeta un coup d'œil avant de se retourner vers moi.

— Ça vous choque ? demanda-t-il.

— Non, pourquoi ?

— C'est pas ce qu'on pourrait croire. La grande aime danser quand elle a le bourdon.

— Pourquoi est-elle triste ?

— Ils viennent d'arrêter le type qui a tué sa gamine il y a plusieurs années.

CHAPITRE VII

Je l'observai un instant. Elle avait les yeux fermés, la tête penchée sur le côté. Son visage était cordiforme, quelques mèches de ses cheveux retenus par une pince balayaient son épaule au rythme de la ballade. La lumière du juke-box éclairait sa joue d'une ombre dorée. La femme avec qui elle dansait me tournait le dos.

Pearl me résumait la tragédie du ton exercé que confère l'habitude. Rien que je ne sache déjà, mais j'étais soulagée qu'il ait abordé le sujet de lui-même sans qu'il me soit nécessaire d'insister. Il s'échauffait, jouissant de son rôle de conteur.

— Vous logez à l'*Ocean Street* ? Je vous demande ça parce que ce motel appartient au père du type.

— Ah bon ?

— Ouais. On a découvert le corps de la fille sur la plage juste en face.

Les habitants de Floral Beach racontaient cette histoire depuis des années. Comme un acteur professionnel Pearl possédait parfaitement le sens du rythme, sachant à quel moment s'interrompre, connaissant les réactions de son auditoire.

Je devais faire attention à ce que je disais, car je ne voulais pas laisser deviner que j'étais au courant de l'histoire. Je ne mens jamais quand je risque de me faire prendre. Les gens sont très susceptibles pour ce genre de chose.

— À vrai dire, je connais Royce.

— Ah, donc vous savez tout.

— Presque. Vous pensez vraiment que c'est Bailey qui l'a tuée ? Royce dit que non.

— Difficile à dire. Évidemment, lui, il refuse de l'admettre. Personne ne veut croire que son gosse est un assassin.

— Exact.

— Vous avez des gosses ? C'est mon fils qui les a aperçus tous les deux ce soir-là. Ils sont sortis de la bagnole avec une bouteille et une couverture, et ils sont descendus sur la plage. Paraît que Bailey avait l'air soûl comme un Polonais et la fille n'était pas mieux. Ils avaient sûrement l'intention de faire des cochonneries, si vous voyez ce que je veux dire. Peut-être qu'elle lui a balancé qu'elle attendait un moutard.

— Tiens, salut ! Comment marche la caisse à savon ?

Je me retournai pour découvrir Tap derrière moi, un sourire espiègle sur le visage.

Pearl ne semblait pas très heureux de le voir, mais il marmonna

quelques paroles polies.

— Qu'est-ce qui t'amène, Tap ? Je croyais que ta bourgeoise t'interdisait de mettre les pieds ici.

— Elle s'en fout. À qui avons-nous l'honneur ?

— Je m'appelle Kinsey. Comment allez-vous ?

— Vous vous connaissez tous les deux ? s'étonna Pearl.

— Elle voulait que je jette un œil sur sa bagnole cet après-midi. Il paraît qu'il y a un sifflement dès qu'elle monte à quatre-vingt-dix. Ah, la mécanique allemande !

De près, je sentais l'odeur de gomina dans ses cheveux. Pearl le foudroya du regard.

— Tu as quelque chose contre les Allemands ?

— Qui, moi ?

— Mes parents sont allemands, alors je te conseille de faire attention.

— Oh, moi je m'en fous. Leur truc aux nazis, c'était pas une si mauvaise idée après tout. Hé, Daisy ! Apporte-moi une bière. Et un paquet de chips. Un gros. Je parie que cette fille meurt de faim. Moi, c'est Tap.

Il se hissa sur le tabouret à ma gauche. C'était le genre de type qui réserve ses poignées de main aux autres mecs. Une femme, s'il la connaissait un peu, avait plus de chance de récolter une main aux fesses. Manque de pot, j'étais une étrangère.

— Tap, ça vient de quoi ? demandai-je.

— C'est le diminutif de tapioca, répondit Pearl. Il a la tête pleine de semoule.

Tap s'esclaffa, mais cette plaisanterie ne semblait pas l'amuser. Daisy apporta la bière et les chips, si bien que je ne sus pas à quoi correspondait le diminutif de Tap.

— On parlait justement de ton vieux copain, Bailey, dit Pearl. Elle est descendue à l'*Ocean Street* et Royce lui a bourré le crâne.

— Ah, Bailey, c'est un sacré mec, répondit Tap. Intelligent. Il avait toujours un tas de projets. Il arrivait à vous convaincre de faire n'importe quoi. On s'est bien marrés ensemble, vous pouvez me croire.

— J'en doute pas, répondit Pearl.

Il était assis à ma droite, Tap à ma gauche. Ils bavardaient par-dessus ma tête et j'avais l'impression d'assister à un match de tennis.

— Il a gagné plus de fric que tu en as jamais vu de ta vie.

— Tap et lui ont travaillé un peu ensemble dans le temps, me glissa Pearl sur le ton de la confidence.

— Ah bon ? Quel genre de travail ?

— Laisse tomber, Pearl. Mademoiselle n'a pas envie d'écouter ces histoires.

— Quand on partage les chips d'un homme, on aime savoir à qui

on a affaire, dis-je.

Tap commençait à devenir nerveux.

— Je me suis acheté une conduite, c'est la seule chose qui compte. J'ai une gentille épouse, des enfants et je me tiens peinarde.

Je me penchai vers Pearl, l'air faussement inquiet.

— Qu'est-ce qu'il a fait, Pearl ? Suis-je en sûreté avec cet homme ?

Pearl jubilait. Il cherchait un moyen de prolonger la mise en boîte.

— À votre place, je ferais attention à mon portefeuille. Bailey et lui avaient l'habitude de se mettre des culottes de femme sur la tête pour braquer des stations-service avec leurs pistolets en plastique.

— Pearl ! Tu sais bien que c'est faux, bordel !

Visiblement, Tap n'aimait pas qu'on le plaisante sur ce sujet. Pearl retira son accusation avec toute la contrition d'un avocat de la partie civile qui sait que le jury a bien reçu le message.

— Oh, je suis désolé. Tu as raison, Tap. Il n'y avait qu'un seul pistolet. (Pearl se tourna vers moi.) C'est Tap qui le tenait.

— J'étais pas d'accord au départ, et ce putain de flingue n'était même pas chargé.

— C'est Bailey qui a eu l'idée du pistolet. Tap, lui, a eu l'idée des culottes.

Tap essaya de contre-attaquer.

— Ce type est incapable de faire la différence entre une culotte et un collant. C'est ça son problème. On avait des bas sur la tête.

— Ouais, du coup ils sont devenus toqués des bas tous les deux, rétorqua Pearl. Ils ont claqué tout leur butin dans les supermarchés pour en acheter d'autres.

— Ne l'écoutez pas. Il est jaloux, voilà tout. En fait, c'étaient les collants de sa femme. Elle a toujours les jambes en l'air.

Tap ricana de sa plaisanterie. Pearl ne sembla pas s'en offusquer.

Je m'autorisai à rire, plus par gêne que par amusement. C'était étrange de se sentir prise entre ces deux énergies masculines. On aurait dit deux chiens qui s'aboyaient dessus de chaque côté d'une clôture.

L'attention de Pearl fut attirée par un mouvement d'agitation au fond du bar. Daisy qui se tenait près de nous sembla comprendre ce qui se passait.

— Le juke-box est encore détraqué. Il n'arrête pas de manger les pièces. Darryl affirme qu'il a perdu un dollar vingt-cinq.

— Rembourse-le, je vais y jeter un œil.

Pearl descendit en douceur du tabouret pour se diriger vers le juke-box. Shana Timberlake continuait à danser, seule maintenant, sur une musique que nul à part elle n'entendait. Il y avait une part

d'exhibitionnisme dans son chagrin, et les types qui jouaient au billard la mataient ouvertement, pesant leurs chances de profiter de son état d'esprit. J'ai connu des femmes dans son genre, qui prenaient prétexte de leurs ennuis pour se faire baiser, comme si le sexe était un baume aux propriétés cicatrisantes.

Après le départ de Pearl, la tension qui régnait dans l'air diminua de moitié et je sentis Tap se détendre.

— Hé, Daisy. Apporte-moi une autre bière, ma poulette. Je vous présente Daisy la Folle. Elle travaille pour Pearl depuis la nuit des temps.

Daisy me regarda.

— Et pour vous ? La même chose ?

— Vas-y, sers-en deux, répondit Tap. C'est moi qui offre.

J'esquissai un sourire.

— Merci. C'est sympa.

— Je ne veux pas que vous pensiez que vous êtes assise à côté d'un voyou.

— Pearl aime bien vous mettre en boîte, hein ?

— Vous l'avez dit. C'est pas méchant, mais ça m'énerve. Si c'était pas le seul bar du coin, je lui dirais d'aller... enfin, vous comprenez.

— Tout le monde peut commettre des erreurs dans sa vie, dis-je. Moi aussi, j'ai fait les quatre cents coups quand j'étais jeune. J'ai eu la chance de ne pas me faire prendre. Bien que braquer des stations-service ce ne soient pas vraiment des fredaines.

— Et encore, vous ne savez pas tout. C'est simplement le truc pour lequel ils nous ont épinglés.

On devinait une note de vantardise dans sa voix. J'avais déjà entendu ça, généralement chez des hommes qui se complaisent dans les souvenirs de leurs anciens exploits sportifs. Je ne considérais généralement pas le crime comme expérience ultime, contrairement à Tap.

— Si on devait nous arrêter pour tout ce qu'on a fait, on serait tous en prison, dis-je.

— Hé, vous me plaisez ! J'aime bien votre façon d'être.

Daisy nous apporta nos bières ; Tap sortit un billet de dix dollars.

— Fais-moi une ardoise.

Elle ramassa le billet et retourna vers la caisse où je la vis inscrire quelque chose sur un carnet. Pendant ce temps, Tap m'observait, essayant de deviner d'où je venais.

— Je parie que vous n'avez jamais braqué quelqu'un.

— Moi non, mais mon père oui, répondis-je. Il a fait de la prison lui aussi.

Je jubilais. Les mensonges jaillissaient de ma bouche sans aucune hésitation.

— Vous me faites marcher. Votre père a été en taule ? Allez ! Où ça ?

— À Lompoc.

— C'est une prison fédérale. Qu'est-ce qu'il avait fait ? Un hold-up dans une banque ?

Je pointai mon doigt sur lui, à la manière d'un pistolet.

— Vache !

Il était tout excité, comme s'il venait de découvrir que mon père avait été président.

— Comment il s'est fait prendre ?

Je haussai les épaules.

— Il avait déjà été arrêté pour une histoire de chèques en bois ; ils ont relevé ses empreintes sur le mot qu'il avait tendu au caissier. Il n'a même pas eu le temps de dépenser le fric.

— Vous n'avez jamais été en prison, vous ?

— Non. Je suis plutôt du genre à respecter la loi.

— Tant mieux. Continuez. Vous êtes trop chouette pour vous retrouver avec la racaille des prisons. Les femmes sont les pires. On m'a raconté des histoires qui vous font dresser les poils des bras ; et pas seulement ceux des bras.

— J'imagine. (Je changeai de sujet pour ne plus être obligée de continuer à mentir.) Vous avez combien d'enfants ?

— Tenez, je vais vous montrer. (Il sortit son portefeuille de sa poche arrière et l'ouvrit sur une photo glissée dans l'emplacement destiné habituellement au permis de conduire.) C'est Joleen.

La femme qui faisait face à l'objectif paraissait jeune et quelque peu ébahie. Quatre enfants l'entouraient, propres comme des sous neufs et souriants. L'aîné était un garçon d'une dizaine d'années, les dents en avant, les cheveux encore humides là où sa mère les avait coiffés en arrière comme papa. Venaient ensuite deux filles, de six et huit ans. Un bébé grassouillet était perché sur les genoux de sa mère. La photo avait été prise dans un studio, tous les cinq posaient au milieu d'une fausse scène de pique-nique avec une nappe à carreaux rouges et blancs et des branches d'arbre artificielles au-dessus de leur tête. Le bébé tenait une pomme en plastique dans son poing potelé.

— Ils sont adorables, commentai-je en espérant qu'il ne remarquerait pas mon étonnement.

— Ce sont des coquins, dit-il avec tendresse. C'était l'année dernière. Ma femme est encore enceinte. Elle aimerait bien pouvoir s'arrêter de travailler.

— Que fait-elle ?

— Elle est aide soignante à l'hôpital public dans le service d'orthopédie, l'équipe de nuit. Elle travaille de 11 heures à 7 heures. Quand elle rentre, je pars, je dépose les mômes à l'école et je retourne

à la station-service. On a une nourrice pour le plus petit. Je ne sais pas comment on va s'arranger quand le prochain sera là.

— Vous trouverez bien un moyen.

— Certainement.

Il fit claquer son portefeuille et le remit dans sa poche.

Je lui offris une bière et il me rendit la politesse. J'avais honte de sôûler ce pauvre gars, mais j'avais encore une ou deux questions à lui poser et je voulais qu'il se débarrasse de ses inhibitions. Pendant ce temps, la clientèle du bar diminuait. Je constatai avec regret que Shana Timberlake était partie. Le juke-box avait été réparé et la musique était suffisamment forte pour garantir l'intimité sans nous obliger à hurler. J'étais détendue, mais pas aussi éméchée que je le laissais croire à Tap. Je lui donnai un coup de coude.

— Dites-moi, dis-je d'un ton abruti par l'alcool. Il y a quelque chose qui me turlupine.

— Quoi ?

— Combien avez-vous ramassé avec Bailey ? C'est juste une question comme ça, vous n'êtes pas obligé de répondre.

— On a restitué au juge environ deux mille dollars.

— Deux mille ? Je ne vous crois pas. Vous avez ramassé plus que ça.

Tap rougit de plaisir.

— Vous croyez ?

— Même en braquant des stations-service, je parie que vous avez récolté plus.

— C'est tout ce que j'ai vu.

— C'est ce pour quoi ils vous ont arrêtés, rectifiai-je.

— C'est tout ce que je me suis mis dans la poche. Et ça, c'est la vérité.

— Mais le reste ? En tout ça faisait combien ?

Tap réfléchit, levant le menton, tirant sur ses lèvres dans une parodie de profonde réflexion.

— Approximativement, je dirais... quarante-deux mille six cent six dollars.

— Oui avait cette somme ? Bailey ?

— Oh, tout a disparu ! Lui non plus n'en a jamais eu un *cent* à ma connaissance.

— D'où venait cet argent ?

— Des petits boulots qu'on avait faits ici et là et que les flics n'ont jamais découverts.

Je ris de bon cœur.

— Hé, vieux brigand ! (Je lui balançai un autre coup de coude.) Où est l'argent ?

— Aucune idée.

Je m'esclaffai à nouveau et Tap se tordit de rire à son tour. C'était comme si ni lui ni moi n'avions jamais rien entendu d'aussi drôle. Au bout d'un moment, le rire se tarit et Tap secoua la tête.

— Aaah, c'est bon, dit-il. Ça fait une paye que j'ai pas ri comme ça.

— Vous croyez que Bailey a tué cette fille ?

— Sais pas, mais je vais vous dire une chose. Quand on s'est retrouvés en taule, on a confié le fric à Jane Timberlake. Plus tard, Bailey est libéré et ensuite, j'apprends qu'elle est morte et lui affirme qu'il sait pas où est le pognon.

— Pourquoi vous ne l'avez pas récupéré tous les deux à votre sortie de prison ?

— Impossible. Les flics nous avaient à l'œil, ils attendaient de voir ce qu'on allait faire. Putain. Tout le monde est persuadé qu'il l'a tuée. Moi, j'en sais rien. Ça lui ressemble pas. Mais peut-être qu'elle a claqué tout le fric et qu'il l'a étranglée dans un accès de colère.

— Non, je ne crois pas. Pearl m'a dit qu'elle était enceinte.

— Exact, mais Bailey ne l'aurait pas tuée pour ça. À quoi bon ? Il y avait que le fric qui nous intéressait ; normal, non ? On a tiré notre temps. On a payé. On est sortis de taule mais on était trop malins pour balancer notre pognon par les fenêtres. On a joué serré. Après la mort de Jane, Bailey m'a dit qu'il ne connaissait pas l'endroit où était caché le magot. Il voulait pas le savoir au cas où on le soumettrait au détecteur de mensonges. Tout notre fric a disparu pour de bon maintenant. Ou peut-être qu'il est toujours caché. Dieu seul sait où.

— Peut-être que c'est Bailey qui l'a. Peut-être que ça lui a permis de vivre pendant sa cavale.

— J'en sais rien. Ça m'étonnerait, mais j'aimerais bien avoir une petite conversation avec lui.

— Que pensez-vous ? Sincèrement.

— Vous voulez la vérité ? dit-il en me regardant dans les yeux. (Il se rapprocha et me fit un clin d'œil.) Il faut que j'aille faire pipi. Ne partez pas.

Tap descendit du tabouret. Il se retourna et pointa son doigt sur moi comme un pistolet. Je ripostai aussitôt par un coup d'index. Il se dirigea vers les toilettes avec la nonchalance d'un homme ivre.

J'attendis un quart d'heure, jetant de temps en temps un coup d'œil vers la porte des toilettes. La fille qui tout à l'heure dansait avec Shana Timberlake jouait maintenant au billard avec un gosse d'environ dix-huit ans. Il était presque minuit et Daisy commença à nettoyer le comptoir avec un torchon.

— Où est passé Tap ? demandai-je lorsqu'elle arriva à ma hauteur.

— Il a reçu un coup de fil et il est parti.

— À l'instant ?

— Il y a quelques minutes. Il me doit encore trois dollars sur sa note.

— Je vais régler.

Je déposai cinq dollars sur le comptoir en lui faisant signe de garder la monnaie. Daisy m'observait d'un air mauvais.

— Vous savez, Tap a peut-être eu des ennuis il y a quelques années, mais maintenant c'est un bon père de famille. Il a une gentille épouse et de beaux enfants.

— Pourquoi me dites-vous ça ? Je ne lui cherche pas des poux dans la tête.

— Pourquoi toutes ces questions sur le fils Fowler ? Vous l'avez interrogé toute la soirée.

— J'ai discuté avec Royce. Je m'intéresse à cette histoire avec son fils. C'est tout.

— En quoi ça vous intéresse ?

— C'est juste pour bavarder, quoi. Il ne se passe rien par ici.

Daisy sembla s'amadouer, rassurée apparemment sur la bienveillance de mes intentions.

— Vous êtes en vacances ici ?

— Non, pour affaires.

Je croyais qu'elle allait insister, mais elle laissa tomber.

— On va bientôt fermer, dit-elle. Vous pouvez rester le temps que je ferme derrière, mais Pearl n'aime pas que quelqu'un traîne dans le coin quand je fais la caisse.

Je découvris alors que j'étais la dernière cliente dans le bar.

— Je ferais mieux de vous laisser finir. De toute façon, j'ai assez bu.

Le brouillard avait enveloppé la route, masquant la plage dans une étamine de brume jaune. Au loin, une corne de brume répétait ses appels de mise en garde. Aucune voiture ne passait, pas le moindre piéton en vue. Derrière moi, Daisy tira le verrou et éteignit les lumières extérieures, me laissant seule dans la nuit. Je regagnai ma chambre en me demandant pourquoi Tap était parti si rapidement.

CHAPITRE VIII

La lecture de l'acte d'accusation de Bailey devait avoir lieu dans la salle B du tribunal municipal, au niveau inférieur du palais de justice du comté de San Luis Obispo dans Monterey Street. Royce m'accompagna. Il ne paraissait pas en état de faire le trajet jusqu'en ville, mais il ne voulait en faire qu'à sa tête. Comme Ann devait conduire sa mère chez le médecin et ne pouvait donc nous accompagner, il fallut restreindre au maximum les efforts qu'il devait faire. Je le déposai devant le bâtiment et le regardai gravir péniblement le grand escalier. Nous étions convenus de nous retrouver à la cafétéria du hall. Je l'avais rapidement mis au courant de la progression de l'enquête en venant et il paraissait satisfait de mon travail. Maintenant, j'attendais l'occasion d'activer un peu Jack Clemson.

J'abandonnai ma voiture sur un petit parking privé derrière le bureau de l'avocat. Clemson et moi nous rendîmes au palais de justice à pied, profitant de cette petite promenade pour évoquer l'état d'esprit de Bailey qu'il trouvait inquiétant. En ma présence, Bailey avait semblé osciller entre la torpeur et le désespoir. Quand Clemson était venu le voir plus tard dans l'après-midi, son humeur s'était considérablement assombrie. Il était persuadé qu'il atterrirait au pénitencier et tout aussi convaincu de ne pouvoir survivre à une nouvelle incarcération.

— Ce type est un vrai paquet de nerfs, se lamenta Jack. Impossible de le raisonner.

— Quelles sont ses chances, véritablement ?

— Je fais tout mon possible. La caution a été fixée à un demi-million de dollars, c'est ridicule. Ce n'est quand même pas Jack l'Éventreur. Je vais proposer une réduction. Et peut-être réussirai-je à convaincre l'avocat de la partie civile de le laisser plaider l'évasion en échange du minimum. Évidemment, les peines seront cumulées, mais pas moyen de faire autrement.

— Et si j'apporte la preuve que c'est quelqu'un d'autre qui a assassiné Jane Timberlake ?

— Dans ce cas, je demanderai la modification de la première accusation ou peut-être que je déposerai un *coram nobis*.

— N'y comptez pas trop, mais je ferai tout mon possible.

Clemson m'adressa un sourire en croisant les doigts. En arrivant au tribunal, il m'abandonna dans le hall pour rejoindre l'avocat de la partie civile et le juge. La cafétéria était un vaste espace aménagé dans

le hall, bourré de monde, des journalistes en grande majorité. Royce était assis à une petite table près de l'escalier, les mains croisées sur le pommeau de sa canne. Il paraissait fatigué. Ses cheveux avaient cet aspect emmêlé et légèrement moite des gens malades. Il avait commandé un café, mais il n'y avait pas touché. Je m'assis face à lui. La serveuse s'approcha avec du café frais, mais je la remerciai d'un signe de tête. L'angoisse de Royce irradiait. C'était visiblement un homme fier, habitué à plier le monde à sa volonté. La lecture de l'acte d'accusation de Bailey offrait déjà tous les aspects d'un spectacle. Les journaux locaux titraient sur sa capture depuis plusieurs jours et la radio évoquait l'ouverture du procès à chaque nouveau flash d'informations.

Une équipe de télé avec une caméra vidéo portable passa juste à notre droite pour descendre les escaliers sans même s'apercevoir que le père de Bailey Fowler était assis à portée d'objectif. Il les regarda d'un œil torve ; le sourire qui suivit fut bref et amer.

— On ferait mieux de descendre, suggérai-je.

Il nous fallut du temps pour arriver au bas de l'escalier. Je résistai à l'envie de l'aider de peur de le vexer. Je devinais une sorte d'autodérision dans son stoïcisme. Il se réjouissait amèrement d'avoir eu le dessus, d'avoir obligé son corps à lui obéir au mépris du prix à payer.

Le couloir était rempli de spectateurs, dont certains semblaient reconnaître Royce sur notre passage. La foule s'écarta en silence, les regards se détournèrent à notre entrée dans le tribunal. Au troisième rang, les gens se serrèrent pour nous faire de la place. Il flottait le même murmure étouffé que dans une église avant le service. L'auditoire avait revêtu ses habits du dimanche et l'air était lourd d'effluves antagonistes. Personne n'adressa la parole à Royce, mais j'avais conscience des chuchotements et des coups de coude autour de nous. S'il se sentait humilié, il n'en laissa rien paraître. Il avait été autrefois un membre respecté de la communauté, mais la triste réputation de Bailey l'avait souillé. Voir son fils accusé de meurtre, c'est comme être accusé soi-même. Si injuste que cela puisse être, on devine toujours cette question : qu'ont donc fait ces gens pour transformer cet enfant innocent en meurtrier ?

J'avais consulté la liste des affaires dans le couloir du rez-de-chaussée. Il y avait dix autres lectures d'acte d'accusation ce matin-là en plus de celle de Bailey. La porte du cabinet du juge était fermée. La greffière, une mince et ravissante jeune femme en tailleur bleu marine, était assise à une table en dessous et à droite du juge tandis que la sténographe était placée à sa gauche. Je dénombrai une douzaine d'avocats, vêtus pour la plupart de costumes sombres de coupe classique, chemises blanches, cravates discrètes et chaussures

noires. Il n'y avait qu'une seule femme parmi eux.

En attendant le début de la séance, je passai l'assistance en revue. Shana Timberlake était assise dans la travée voisine, un rang derrière nous. Sous la lumière crue, les cernes autour de ses yeux trahissaient la lassitude et trop de nuits passées en mauvaise compagnie. Elle avait une forte carrure, une poitrine lourde et la taille fine. Elle portait un jean et une chemise en flanelle. En tant que mère de la victime, elle était libre de s'habiller comme elle le désirait. Ses cheveux presque noirs, avec ici et là quelques mèches argentées, étaient tirés en arrière et maintenus sur le dessus du crâne par une barrette. Elle posa sur moi son regard noir brûlant et je détournai la tête. Elle savait que j'accompagnais Royce. Quand je regardai à nouveau dans sa direction, je vis son regard s'attarder sur lui comme pour évaluer son état de santé.

Une femme qui descendait l'allée attira mon attention. Elle avait une trentaine d'années, le teint cireux, elle était maigre, vêtue d'une jupe en tricot couleur abricot avec une grosse tache au niveau de l'ourlet. Elle portait un pull blanc et des sandales blanches avec des socquettes en coton. Ses cheveux blond filasse étaient retenus par un large bandeau défraîchi. L'homme qui l'accompagnait devait être son mari. Trente-cinq ans environ, des cheveux blonds frisés et le genre de beauté boudeuse que j'ai toujours détestée. Pearl était avec eux et je me demandai si c'était le fils dont il m'avait parlé, celui qui avait vu Bailey avec Jane Timberlake le soir de sa mort.

Soudain, les murmures s'intensifièrent au fond de la salle et je me retournai. L'attention de l'assistance convergea vers l'allée comme dans une cérémonie nuptiale quand la mariée fait son apparition pour marcher jusqu'à l'autel. On venait de faire entrer les prisonniers et ce spectacle avait quelque chose de dérangeant : neuf hommes, les menottes aux poignets, enchaînés les uns aux autres qui avançaient en traînant les pieds à cause des chaînes. Ils portaient l'uniforme de la prison : des chemises amples en coton orange, gris clair ou noires, et des pantalons en coton bleu ciel ou gris avec le mot PRISON écrit au feutre sur la fesse et des sandales en plastique. Ils étaient jeunes pour la plupart, cinq Latinos et trois Noirs. Bailey était le seul Blanc. Il paraissait très intimidé, les joues rouges, les yeux baissés, la star discrète de cette troupe de malfaiteurs. Ses camarades de détention semblaient considérer la chose comme entendue, ils adressaient de petits signes de tête à leurs amis et parents. La majorité du public était venue pour voir Bailey Fowler, mais nul ne semblait lui reprocher sa popularité. Un policier en uniforme escorta les hommes jusqu'au box des accusés. On leur ôta leurs chaînes, au cas où l'un devrait s'avancer à la barre, et les prisonniers s'installèrent, comme nous tous, pour assister au spectacle.

L'huissier fit son numéro habituel pour annoncer l'entrée du juge et nous nous levâmes comme des enfants obéissants tandis qu'il prenait place. Le juge McMahon, la quarantaine, débordait d'énergie. L'air athlétique et le cheveu blond, c'était le portrait type de l'homme qui jouait au handball et au squash et qui risquait de mourir d'une crise cardiaque en dépit de ses excellents antécédents de santé. L'affaire Fowler devait passer en avant-dernier et nous eûmes droit à une série de petits incidents de procédure. Il fallut aller chercher un interprète quelque part dans le bâtiment pour communiquer avec deux des accusés qui ne parlaient pas un mot d'anglais. Des documents avaient été mal classés, deux affaires furent donc renvoyées à une date ultérieure. D'autres documents avaient été expédiés mais leur destinataire ne les avait pas reçus, et cela agaça le juge car l'avocat n'avait pas de photocopies et la partie adverse n'était pas prête.

Au bout d'un moment, un des policiers sortit un trousseau de clés pour ôter les menottes d'un accusé afin qu'il s'entretienne avec son avocat au fond de la salle. Pendant ce temps, un autre accusé entraîna le juge dans une discussion interminable, insistant pour assurer lui-même sa défense. Le juge McMahon s'opposait fermement à cette idée et il passa dix minutes à admonester, conseiller et réprimander. L'accusé refusait d'en démordre. Le juge fut finalement contraint de céder aux exigences du type, car c'était son droit, mais cette affaire ne fit qu'accroître sa mauvaise humeur. Autour de nous, les spectateurs commençaient à s'impatienter et à s'agiter, on entendait des conversations et des éclats de rire. Ils étaient venus pour le grand numéro et voilà qu'on leur infligeait cette série d'agressions et de vols de seconde zone. Je m'attendais presque à les voir taper dans leurs mains comme le public qui attend le début d'un concert.

Jack Clemson, appuyé contre le mur, discutait à voix basse avec son voisin avocat. Lorsque vint le moment de passer à l'affaire Fowler, il prit congé de son interlocuteur et traversa la salle. Il s'adressa au policier qui débarrassa Bailey de ses menottes. Au même moment, un cri retentit au fond de la salle. Le juge leva brusquement la tête et tout le monde se retourna simultanément. Un homme au visage dissimulé par un passe-montagne rouge se tenait dans l'embrasure de la porte, brandissant un fusil à canon scié. Un frisson électrique parcourut toute la salle.

— Que personne ne bouge ! hurla-t-il.

Il ouvrit le feu pour donner plus de poids à ses paroles. La détonation fut assourdissante, un des spots fixés au plafond se détacha et s'écrasa sur le sol. Des éclats de verre tombèrent comme une averse, les gens se jetèrent à l'abri en hurlant. Un bébé se mit à pousser des cris stridents. Tout le monde s'était couché à terre, y compris moi. Seul le père de Bailey demeurait assis, droit, paralysé par la surprise.

Je l'agrippai par sa chemise et l'attirai sur le sol avec moi, le protégeant de mon corps. Il se débattit pour essayer de se relever, mais dans son état je n'eus aucun mal à le maîtriser. Je regardai par-dessus mon épaule, juste à temps pour voir un des policiers remonter la travée en rampant, masqué par les bancs.

J'avais entraperçu le tireur et j'aurais juré que c'était Tap. Ses mains tremblaient, tout son corps était tendu par la peur. La seule et vraie menace provenait du fusil avec sa grêle de plombs mortelle, la destruction aveugle si jamais son doigt glissait sur la détente. Le moindre mouvement brusque pouvait déclencher le massacre. Les deux femmes allongées près de Royce marmonnaient des paroles hystériques en s'étreignant comme des amoureux.

— Grouille-toi, Bailey ! Tire-toi ! hurla l'homme au fusil.

La peur brisa sa voix et je fus parcourue d'un frisson en jetant un coup d'œil par-dessus le banc. Ça ne pouvait être que Tap.

Bailey était cloué sur place. Il assistait à cette scène d'un air hébété. Et soudain, il réagit. Il sauta par-dessus la balustrade en bois et courut dans l'allée vers la porte tandis que Tap ouvrait le feu. Le portrait du gouverneur se décrocha du mur, les plombs pulvérisèrent le cadre en bois et le verre. Une nouvelle vague de cris et de gémissements monta de la foule. Bailey avait disparu. Tap cassa le fusil et rechargea tout en sortant à reculons de la salle. J'entendis des bruits de pas précipités. Une porte extérieure claqua. Il y eut des cris et des détonations.

Dans la salle d'audience, c'était le chaos. La greffière et la sténographe semblaient s'être volatilisées et je supposai que le juge était sorti discrètement à quatre pattes. Une fois la menace immédiate écartée, les gens se précipitèrent vers l'avant, se cognant dans les bancs, se bousculant pour se mettre à l'abri dans le cabinet du juge. Pearl poussa son fils et sa belle-fille vers la sortie de secours, déclenchant un signal d'alarme strident.

D'autres cris montèrent du couloir où quelqu'un hurlait des paroles incompréhensibles. Je me dirigeai dans cette direction, pliée en deux. Si jamais la fusillade reprenait, je ne tenais pas à récolter une balle perdue. Je passai devant une femme qui saignait abondamment à cause des éclats de verre plantés dans son visage. Quelqu'un s'occupait déjà de ses blessures, tandis que, près d'elle, deux petits enfants pleuraient, blottis l'un contre l'autre. J'atteignis la porte du fond. Shana Timberlake était adossée au mur sur ma gauche, le teint livide, les cernes aussi marqués que par du maquillage de scène.

Dehors, les sirènes des voitures de police s'élevaient dans l'air du matin.

À travers les grandes parois vitrées du couloir, je voyais les policiers en uniforme dévaler les escaliers. Des femmes continuaient à

hurler comme si la fusillade avait libéré des années d'angoisse retenue. La cohue des gens hystériques dans le hall se précipita vers l'avant et se dispersa brusquement.

Tap Granger gisait sur le dos, les bras en croix comme s'il prenait un bain de soleil. Le passe-montagne rouge, relevé sur son front, pendait mollement comme une crête de coq. Il portait une chemise à manches courtes soigneusement repassée par sa femme. Ses bras étaient décharnés. Il n'y avait plus trace de vie en lui. Bailey avait disparu.

Je retournai dans la salle d'audience, consciente pour la première fois de marcher sur des morceaux de verre et du plâtre. Royce Fowler titubait parmi les rangées de bancs vides. Sa bouche tremblait.

— Dites-moi que vous n'avez rien à voir là-dedans, dis-je.

— Où est Bailey ? Où est mon fils ? Ils vont l'abattre comme un chien.

— Non. Il n'est pas armé. Ils le trouveront. J'en déduis que vous n'étiez pas au courant de ce qui allait se passer.

— Qui était l'homme masqué ?

— Tap Granger. Il est mort.

Royce se laissa tomber sur le banc et enfouit son visage dans ses mains. Les débris craquaient sous nos pieds. En baissant les yeux je découvris que le plancher était jonché d'éclats blancs.

Intriguée, je me baissai pour en ramasser une poignée.

— Qu'est-ce que c'est ? murmurai-je.

J'eus la réponse au même moment, mais ça n'avait aucun sens. Les cartouches de Tap étaient chargées de gros sel.

CHAPITRE IX

Le temps que nous revenions au motel, Royce était proche de l'évanouissement et je dus l'aider à se mettre au lit. Ann et Ori avaient appris la nouvelle à la radio dans le cabinet du docteur et s'étaient dépêchées de rentrer ; elles arrivèrent peu de temps après nous. Bailey Fowler était présenté par les journalistes comme « un tueur en liberté, certainement armé et dangereux ». Les rues de Floral Beach étaient déjà désertes comme après une catastrophe naturelle. J'entendais presque les portes claquer dans tout le quartier, les enfants qu'on entraînait à l'abri, les vieilles qui guettaient derrière leurs rideaux. Comment pouvaient-ils supposer que Bailey serait assez inconscient pour retourner dans la maison de ses parents ? Le bureau du shérif dut néanmoins envisager cette possibilité car un policier en uniforme beige s'arrêta au motel pour discuter longuement avec Ann, la main sur la crosse de son pistolet, regardant sans cesse autour de lui, à la recherche (certainement) d'un indice prouvant que le fugitif avait trouvé asile en ces lieux.

Dès que la voiture de patrouille se fut éloignée, des amis commencèrent à arriver avec des airs solennels et des petits plats. J'avais aperçu certains d'entre eux au tribunal et je n'aurais su dire si leur venue était motivée par la compassion ou une envie irrésistible de participer à la suite du drame. On me présenta à deux voisines, Mme Emma et Mme Maude, deux vieilles sœurs qui avaient connu Bailey enfant. Robert Haws, le pasteur de l'Église baptiste, vint avec son épouse, June. Puis arriva une autre femme qui se présenta comme étant Mlle Burke, la propriétaire de la laverie automatique située deux pâtés de maisons plus loin. Elle passait juste une minute, dit-elle, pour voir si elle pouvait faire quelque chose. J'espérais qu'elle offrirait des réductions sur les lavages, mais visiblement cette idée ne l'effleura même pas. À en juger par son expression, Mme Maude n'appréciait guère le *cheesecake* surgelé acheté au magasin et offert si joyeusement par la dame de la laverie automatique. Mme Maude et Mme Emma échangèrent un regard qui sous-entendait que Mlle Burke faisait une fois de plus étalage de son manque de zèle culinaire. Le téléphone ne cessait de sonner. Mme Emma s'institua standardiste, notant les noms et les numéros de ceux qui appelaient au cas où Ori souhaiterait les rappeler.

Royce refusait de voir qui que ce soit, mais Ori assurait le spectacle depuis son lit, racontant à qui voulait l'entendre dans quelles circonstances elle avait appris la nouvelle, ce qu'elle avait pensé

immédiatement, et comment elle s'était mise à gémir de chagrin jusqu'à ce que le docteur lui administre un sédatif. La mort de Tap Granger ou le sort de son fils n'étaient que des épiphénomènes dans le *Ori Fowler Show* dont elle était la vedette. Avant que je puisse quitter la pièce, le pasteur nous demanda de nous joindre à lui pour une prière. Je dois l'avouer, je n'avais jamais véritablement appris à prier. D'après ce que je sais, il faut joindre les mains et baisser la tête d'un air recueilli, sans jeter des regards à ses voisins. Je n'ai rien contre les pratiques religieuses. Seulement, je n'aime pas que quelqu'un m'impose ses croyances. Quand les Témoins de Jéhovah viennent frapper à ma porte, je commence toujours par leur demander leur adresse en leur assurant que j'irai les voir dans la semaine pour les bassiner à mon tour avec mes idées.

Pendant que le pasteur intercédait auprès de Dieu en faveur de Bailey Fowler, je m'absentais mentalement, profitant de cet instant pour observer sa femme. June Haws avait la cinquantaine, elle ne mesurait pas plus d'un mètre cinquante et, comme toutes les femmes qui atteignaient son poids, elle se destinait à une vie sédentaire. Nue, elle était certainement blanche comme un cadavre et pleine de bourrelets. Elle portait des gants en coton blanc et une espèce de pommade orange débordait autour du poignet. Ses bras et ses jambes ressemblaient à ceux qui illustrent dans les revues médicales les cas particulièrement intéressants d'impétigo ou d'eczéma.

Quand l'interminable prière du révérend Haws s'acheva enfin, Ann s'excusa et se rendit à la cuisine. Il était clair que son air soumis n'était qu'un subterfuge pour s'échapper à la première occasion. Je la suivis et, sous le prétexte de me rendre utile, je sortis des tasses et des soucoupes et disposai des biscuits dans des assiettes avec de petits napperons en papier, pendant qu'Ann déménageait la grosse fontaine à café en acier inoxydable qui trônait habituellement dans le bureau. Sur le plan de travail de la cuisine se trouvaient une cassolette de thon avec des chips écrasées sur le dessus, un pâté à la viande et deux moules remplis de *jelly* (l'une à la cerise avec un cocktail de fruits, l'autre au citron vert avec des carottes râpées) qu'Ann me demanda de mettre au freezer. Il ne s'était écoulé qu'une heure et demie depuis que Bailey s'était échappé du tribunal au milieu d'une fusillade. Je ne pensais pas que la gélatine prenait aussi rapidement, mais ces braves dames patronnesses connaissaient certainement des astuces pour préparer des salades et des desserts en un temps record en prévision de telles occasions. J'imaginai qu'un chapitre de leur livre de recettes paroissial était consacré aux « Snacks rapides en cas de mort subite », à base d'ingrédients stockés dans le garde-manger.

— Que puis-je faire pour vous aider ? demanda June Haws depuis la porte de la cuisine.

Avec ses gants blancs, elle ressemblait à un porteur de cercueil, certainement celui de la personne morte récemment de la même maladie de peau. Je tirai l'assiette de biscuits hors de sa portée et avançai une chaise pour qu'elle puisse s'asseoir.

— Oh, non, ce n'est pas la peine, dit-elle. Je ne m'assois jamais. Laissez-moi donc m'en occuper, ma petite Ann, et reposez-vous.

— Nous nous débrouillons très bien, répondit Ann. Mais si vous pouviez empêcher maman de trop penser à Bailey, ce serait parfait.

— Haws est en train de lui lire des passages de la Bible. Cette femme a vraiment eu son lot de malheurs. De quoi vous briser le cœur. Comment va votre papa ?

— Il a reçu un choc, évidemment.

— Oui, évidemment. Le pauvre homme ! (Elle se tourna vers moi.) Je suis June Haws. Je crois que nous n'avons pas été présentées.

— Je suis désolée, June, intervint Ann. Voici Kinsey Millhone. C'est le détective privé que papa a engagé pour nous aider.

— Détective privé ? répéta-t-elle, ébahie. Je croyais que ça n'existait qu'à la télévision.

— Je crains que notre travail ne soit pas aussi palpitant.

— J'espère que non. Toutes ces fusillades et ces poursuites en voiture. De quoi vous glacer le sang ! Ce n'est pas un métier pour une fille convenable comme vous.

— Je ne suis pas très convenable, répondis-je modestement.

Elle pouffa, croyant qu'il s'agissait d'une plaisanterie. J'abrégeai la conversation en saisissant une assiette de biscuits.

— Je vais apporter ça là-bas, murmurai-je en sortant de la cuisine.

Une fois dans le couloir, je ralentis le pas, prise entre la lecture de la Bible dans une pièce et le chapelet de platitudes dans l'autre. J'hésitai sur le pas de la porte. Le directeur du collège, Dwight Shales, était arrivé pendant mon absence, mais il était en pleine conversation avec Mme Emma et sembla ne pas remarquer ma présence. J'entrai dans le salon et tendis l'assiette de biscuits à Mme Maude, puis je m'excusai et me dirigeai vers le bureau. Le révérend Haws psalmodiait un terrifiant passage de l'Ancien Testament, plein de villes assiégées, de peste, de sauterelles voraces et de souffrance. Ori devait trouver son sort bien doux par comparaison, c'était certainement le but recherché.

Je montai dans ma chambre. Il était presque midi et je supposais que tout ce gentil monde allait rester déjeuner. Avec un peu de chance, je pourrais m'éclipser par l'escalier de service et atteindre ma voiture avant qu'on ne remarque mon absence. Je passai rapidement un coup de peigne dans mes cheveux. J'avais ma veste sur le bras et la main sur la poignée de la porte quand quelqu'un frappa. La vision

fugitive de Dwight Shales me traversa l'esprit. Peut-être avait-il reçu l'autorisation de me parler. J'ouvris la porte.

Le révérend Haws se tenait dans le couloir.

— J'espère que je ne vous dérange pas. Ann m'a dit que je vous trouverais certainement ici. Je n'ai pas eu l'occasion de me présenter. Je suis Robert Haws de l'Église baptiste de Floral Beach.

— Bonjour, comment allez-vous ?

— Très bien, merci. Mon épouse, June, m'a dit qu'elle avait eu avec vous une conversation délicieuse. Elle a proposé que vous vous joigniez à nous pour une étude de la Bible à l'église ce soir.

— C'est très gentil. À vrai dire, je ne sais pas où je serai ce soir, mais votre invitation me va droit au cœur.

Ça m'ennuie de l'avouer, mais je singeais le ton chaleureux et bon enfant qu'ils utilisaient entre eux.

Comme sa femme, le révérend Haws semblait avoir la cinquantaine, mais il vieillissait mieux qu'elle. Le visage rond, il était assez séduisant dans le genre BCBG : lunettes à monture d'acier, cheveux blonds striés de quelques mèches argentées (avec une légère touche de gel coiffant). Il portait un costume à carreaux discret et une chemise noire avec un col clérical, ce qui pouvait passer pour de l'affectation chez un protestant. Il possédait le charme décontracté d'une personne habituée à recevoir des compliments pieux.

Nous échangeâmes une poignée de main. Il garda la mienne et lui donna une petite tape en me regardant droit dans les yeux avec une bonté toute chrétienne.

— J'ai cru comprendre que vous étiez de Santa Teresa. Je me demande si vous connaissez Millard Alston de l'Église baptiste de Colgate. Nous étions séminaristes ensemble. Je préfère ne pas vous dire à quand ça remonte.

Je libérai ma main de son étau moite avec un sourire poli.

— Ce nom ne me dit rien. Mais je n'ai pas souvent l'occasion d'aller dans cette direction.

— Quelle est votre congrégation ? J'espère que vous n'allez pas me répondre que vous faites partie de ces vilains méthodistes, dit-il avec un petit rire, pour bien montrer qu'il avait un grand sens de l'humour.

— Absolument pas.

Il regarda dans la chambre par-dessus mon épaule.

— Votre mari voyage avec vous ?

— Euh... non. (Je consultai ma montre.) Oh, merde, je suis en retard.

Le « merde » me resta en travers de la gorge, mais il sembla ne pas s'en formaliser.

Il glissa ses mains dans ses poches de pantalon pour se rajuster

discrètement.

— Je suis désolé de vous voir partir si rapidement. Si vous êtes encore à Floral Beach, venez dimanche, vous, pourrez assister au service de 11 heures et partager ensuite notre déjeuner. June ne fait plus la cuisine à cause de son état, mais nous serons ravis de vous inviter au restaurant.

— Oh, ce serait avec plaisir, mais je ne sais pas si je serai là ce week-end. Une autre fois, peut-être.

— Hé, on peut dire que vous êtes une jeune femme difficile à coincer.

On devinait en lui une certaine irritation et j'en conclus qu'il n'était pas habitué à ce qu'on repousse ses avances mielleuses.

— En effet, répondis-je.

J'enfilai ma veste en sortant dans le couloir. Le révérend Haws s'écarta, mais il était encore trop près à mon goût. Je refermai la porte derrière moi en m'assurant qu'elle était verrouillée. Je me dirigeai vers l'escalier et il m'emboîta le pas.

— Désolée d'être si pressée, mais j'ai un rendez-vous.

— Dans ce cas, je ne vous retiens pas.

Tandis que je m'éloignais, il demeura en haut de l'escalier, m'observant d'un œil glacial qui contrastait avec son apparente bienveillance. Je mis ma voiture en route et attendis de le voir retourner auprès des Fowler. Je n'aimais pas le savoir rôder autour de ma chambre en mon absence.

Je parcourus le kilomètre de route à deux voies qui reliait Floral Beach à l'autoroute. Après un kilomètre et demi en direction du nord, j'atteignis l'entrée de la source d'eau chaude minérale et je me garai sur le parking. La brochure que j'avais parcourue au motel indiquait que la source de soufre avait été découverte à la fin des années 1800 par deux hommes qui cherchaient du pétrole. À la place des derricks prévus, on avait donc construit une station thermale. Une équipe de médecins et d'infirmières s'occupaient des personnes souffrantes, proposant des cures qui comprenaient des bains de boue, de la phytothérapie, des traitements hydroélectriques et autres panacées. L'établissement avait prospéré quelque temps avant de tomber en désuétude. Il avait connu un regain d'intérêt au début des années 70 quand les cures thermales étaient revenues à la mode. Aujourd'hui, en plus de la cinquantaine de jacuzzis qui parsemaient le flanc de la colline à l'ombre des chênes et des eucalyptus, on trouvait des courts de tennis, une piscine chauffée et des cours d'aérobic, ainsi qu'un programme de soins du visage, de massages, des séances de yoga et des conseils diététiques.

L'hôtel était un bâtiment de deux étages, curieux témoin de l'architecture des années 30, art déco de type espagnol avec des

tourelles, des angles aux arrondis sensuels et des murs de verre. J'accédai à la réception par un passage couvert, l'air y était frais, le soleil ne devait jamais pénétrer jusque-là. Des crevasses serpentaient de la base des murs jusqu'aux toits de tuiles en terre cuite qui avaient pris au fil des ans la couleur de la cannelle. Le parfum sulfureux des sources minérales se mélangeait à l'odeur des feuilles mouillées. On devinait des fuites subtiles, quelque chose qui s'infiltrait dans le sol et je me demandais si plus tard on exhumerait des barils de déchets toxiques de cet endroit.

Je fis un rapide détour, escaladant une volée de marches qui gravissaient la colline derrière l'hôtel. Des belvédères se dressaient à intervalles réguliers, chacun protégeant un jacuzzi encastré dans une estrade. Des clôtures en bois patinées étaient plantées aux endroits stratégiques pour protéger les baigneurs des regards. Chaque alcôve avait un nom, sans doute afin de clarifier le planning des réservations. Je passai ainsi devant « Sérénité », « Crépuscule » et « Paix » avec la désagréable impression de me retrouver dans une maison funéraire. Deux des jacuzzis étaient vides, jonchés de feuilles mortes. Un autre était recouvert d'une feuille de plastique opaque, comme une peau à la surface de l'eau. Je redescendis par l'escalier, ravie de ne pas être intéressée par l'achat d'un jacuzzi.

Arrivée devant le bâtiment principal, je franchis les portes vitrées pour pénétrer dans le hall. L'endroit semblait plus accueillant, mais il s'en dégageait quand même cette impression d'auberge de jeunesse en panne de crédits. Le sol était une mosaïque de dalles noires et blanches et la puissante odeur de détergent indiquait qu'on venait de passer un coup de serpillière. J'entendais au loin les échos d'une piscine intérieure dans laquelle une femme avec un accent allemand lançait des ordres d'une voix autoritaire :

— Tendez ! Relâchez !

Ses aboiements étaient entrecoupés de « flocc » qui me faisaient penser à l'accouplement balourd de l'hippopotame.

— Puis-je vous aider ?

La réceptionniste venait de surgir d'un petit bureau dans mon dos. Elle était grande et fortement charpentée, une de ces femmes qui s'habillent certainement au rayon « grandes tailles ». Elle était proche de la cinquantaine, avec des cheveux blonds presque blancs, des cils blancs et une peau pâle et sans tache. Elle avait des pieds et des mains gigantesques et ses chaussures étaient du style chaussures à lacets de gardienne de prison.

Je lui tendis ma carte tout en me présentant.

— Je cherche quelqu'un qui se souviendrait de Jane Timberlake.

Elle continua à m'observer fixement d'un air vide.

— Dans ce cas, il faudra vous adresser à mon mari, le docteur

Dunne. Hélas, il est absent.

— Savez-vous quand il doit revenir ?

— Pas exactement. Si vous me laissez un numéro de téléphone, je lui demanderai de vous contacter dès son retour.

Nos yeux se croisèrent. Les siens étaient d'un gris pierreux comme un ciel d'hiver avant la neige.

— Et vous ? demandai-je. Vous connaissiez cette fille ?

Il y eut un silence.

— Je savais qui c'était.

— Je crois qu'elle travaillait ici à l'époque où elle est morte.

— Il est préférable de ne pas parler de ça... (elle jeta un coup d'œil à ma carte)... mademoiselle Millhone.

— Ça pose un problème ?

— Dites-moi où vous joindre, mon mari vous contactera.

— Chambre 22 au motel *Ocean Street* dans...

— Je sais où c'est. Je suis sûre que le docteur vous appellera s'il a le temps.

— Parfait. Comme ça vous ne serez pas embêtés par des assignations à comparaître. (Je bluffais, évidemment, et elle aurait pu s'en douter, mais je vis avec plaisir ses joues se colorer légèrement.) Je reviendrai vous voir s'il oublie de m'appeler.

Ce n'est qu'en regagnant ma voiture que je me souvins que les propriétaires mentionnés dans la brochure, le docteur Joseph Dunne et son épouse, avaient acheté l'hôtel l'année où Jane Timberlake était morte.

CHAPITRE X

Il était 12 h 35 quand je m'engageai dans la rue principale de Floral Beach et m'arrêtai devant *Chez Pearl*. En semaine, le bar ouvrait de 11 heures du matin à 2 heures du matin. La porte était ouverte. L'air de la veille s'évacuait en un vent paresseux chargé de relents de bière et de fumée de cigarette. L'intérieur sentait le renfermé. J'aperçus Daisy à la porte du fond en train de tirer un énorme sac-poubelle. Elle m'adressa un regard évasif, mais je sentis qu'elle était d'humeur maussade. Je m'assis au bar sur un tabouret. J'étais la seule cliente à cette heure. Vide, cet endroit semblait encore plus sinistre. On avait balayé le sol et le tas de cosses de cacahuètes et de mégots de cigarettes attendait près du balai d'être poussé dans la pelle. La porte de derrière claqua et Daisy réapparut en s'essuyant les mains sur le torchon coincé dans sa ceinture. Elle s'avança avec prudence, évitant de croiser mon regard.

— Alors, l'enquête avance ?

— Désolée, j'aurais dû me présenter hier soir.

— Je me fous de savoir qui vous êtes.

— Peut-être, mais je n'ai pas joué franc-jeu avec Tap et j'ai des remords.

— Vous avez vraiment l'air effondré.

— Ça peut vous paraître bidon, mais c'est la vérité. Vous pensiez que je le harcelais et, dans un sens, vous aviez raison.

Elle m'observait sans rien dire.

— Vous voulez un coke ? me demanda-t-elle au bout d'un moment. Moi, j'en prends un.

J'acquiesçai. Je la regardai remplir nos deux verres. Elle en déposa un devant moi.

— Merci.

— J'ai entendu dire que Royce vous avait engagée. Pour quoi faire ?

— Il espère innocenter son fils.

— Ça ne va pas être facile après ce qui s'est passé ce matin. Si Bailey est vraiment innocent comme il le prétend, pourquoi il s'est enfui ?

— Les gens réagissent impulsivement sous la pression. Le jour où je suis allée le voir à la prison, il paraissait totalement désespéré. Quand Tap est apparu, il a peut-être entrevu une porte de sortie, si je puis dire.

— Ce gosse n'a jamais eu un brin de jugeote, commenta Daisy

d'un ton méprisant.

— J'ai l'impression.

— Et Royce ? Comment va-t-il ?

— Pas très bien. Il est parti se coucher directement. Il y a beaucoup de monde là-bas avec Ori.

— Elle m'énerve celle-là ! Quelqu'un a eu des nouvelles de Bailey ?

— Pas à ma connaissance.

Daisy s'affairait derrière le bar, remplissant un bac d'eau savonneuse et le second d'eau de rinçage. Elle entreprit de laver les verres laissés la veille sous le comptoir. Elle enchaînait les gestes d'une façon mécanique.

— Qu'est-ce que vous lui vouliez à Tap ?

— Je voulais qu'il me parle de Jane Timberlake.

— Je vous ai entendue l'interroger sur les braquages.

— Ça m'intéressait de savoir si sa version collait avec celle de Bailey.

— Et alors ?

— Plus ou moins. (J'étais surprise par l'intérêt soudain que manifestait Daisy. Pas question de mentionner les quarante-deux mille dollars qui avaient disparu d'après Tap.) Qui l'a appelé hier soir ? Avez-vous reconnu la voix ?

— Un type. C'était peut-être quelqu'un à qui j'ai déjà parlé, mais j'en suis pas sûre. Il y avait quelque chose de bizarre dans leur conversation, souligna-t-elle. Vous croyez que ça a un rapport avec la fusillade ?

— Il y a de fortes chances.

— C'est bien mon avis aussi. La façon dont il a fichu le camp. Mais je jurerais que c'était pas Bailey.

— Certainement pas. Il n'aurait pas pu téléphoner de la prison à cette heure-là, et il n'avait aucun moyen de rencontrer Tap. Pourquoi l'appel vous a-t-il semblé si étrange ?

— C'était une drôle de voix. Grave. Et il s'exprimait lentement, comme quelqu'un qui a eu une attaque, vous voyez ?

— Un défaut d'élocution ?

— Peut-être. Faudrait que je réfléchisse. J'arrive pas à mettre le doigt dessus. (Elle se tut un instant, puis elle secoua la tête avant d'embrayer sur un autre sujet.) C'est pour la femme de Tap, Joleen, que je me fais du souci. Vous lui avez parlé ?

— Pas encore. Je pense que je le ferai.

— Quatre gosses sur les bras. Et bientôt un cinquième.

— Sale histoire. Il aurait dû se servir de sa tête. Il n'avait absolument aucune chance de réussir.

— C'est peut-être ce que les autres voulaient justement.

— Qui ?

— Celui ou ceux qui l'ont poussé à faire ça. Je connaissais Tap depuis qu'il avait dix ans. Croyez-moi, il n'était pas assez intelligent pour combiner ça tout seul.

J'observai Daisy avec intérêt.

— Un point pour vous.

Peut-être que Bailey était censé se faire descendre en même temps, comme ça ils étaient éliminés tous les deux. Je glissai la main dans ma poche de jean et produisis la liste des camarades de classe de Jane Timberlake.

— Certains de ces types vivent encore dans le coin ?

Daisy prit la liste et sortit ses lunettes à double foyer de sa poche de chemise. Elle les chaussa et tint la feuille à bout de bras pour scruter la liste en renversant la tête.

— Celui-là est mort. Il a eu un accident de voiture il y a une dizaine d'années. Ce type-là habitait à Santa Cruz la dernière fois que j'ai entendu parler de lui. Les autres vivent ici à Floral Beach ou à San Luis. Vous allez tous les interroger ?

— S'il le faut.

— David Poletti est dentiste, son cabinet est dans Marsh Street. Vous pouvez commencer par lui. Un gentil gars. Je connais sa mère depuis des années.

— C'était un ami de Jane ?

— Ça m'étonnerait, mais il pourra vous renseigner.

David Poletti était un dentiste pour enfants qui passait ses mercredis après-midi dans son cabinet pour mettre ses papiers à jour. Je patientai quelques instants dans une salle d'attente aux tons pastel avec des meubles de taille réduite et des piles de magazines pour enfants et adolescents tout déchirés sur les tables basses. J'en feuilletai un au hasard. Je fus très intéressée par un article intitulé : « Comme j'ai rougi ! » dans lequel des jeunes filles racontaient des moments d'immense gêne. Ça me rappelait des souvenirs, pas si lointains. Comme par exemple renverser un verre de Coca posé sur le bord d'un balcon.

Le personnel du cabinet du docteur Poletti se composait de trois jeunes femmes d'une vingtaine d'années du type « Alice au pays des merveilles » avec de grands yeux, des sourires doux, de longs cheveux raides et un air angélique. De la musique douce suintait des murs comme des bouffées de protoxyde d'azote. Lorsqu'on m'introduisit dans son cabinet, j'aurais presque souhaité m'asseoir dans le fauteuil et me laisser tripoter les gencives avec un de ces engins de torture miniature en acier inoxydable.

Je serrai la main au docteur Poletti. Il portait encore une blouse blanche avec une inquiétante tache de sang sur le devant. Il s'en aperçut en même temps que moi et s'empressa de l'ôter pour la jeter sur le fauteuil avec un petit sourire d'excuse. Sous sa blouse il portait une chemise et un gilet en tricot. Il me fit signe de m'asseoir pendant qu'il enfilait une veste sport en tweed marron et tirait sur ses manches. Il avait peut-être trente-cinq ans, grand avec un visage étroit. Ses cheveux qui frisaient en boucles serrées commençaient à grisonner sur les tempes. Je savais, grâce à l'annuaire du collège, qu'il avait fait partie de l'équipe de basket et j'imaginai les filles de première année se pâmant devant lui à la cafétéria. Il n'était pas véritablement beau, mais il possédait un certain charme, une gentillesse qui devait rassurer les femmes et les jeunes enfants. Ses petits yeux bruns s'inclinaient légèrement sur les côtés derrière ses fines lunettes à monture d'acier.

Il s'assit derrière son bureau. Une photo en couleur de sa femme et de ses deux fils était placée bien en évidence, certainement dans le but de dissuader l'une ou l'autre de ses employées qui pourrait se faire des idées.

— Tawna m'a dit que vous souhaitiez m'interroger sur une ancienne camarade de collège. Compte tenu des événements récents, j'imagine qu'il s'agit de Jane Timberlake.

— Vous la connaissiez bien ?

— Non, pas très bien. Je savais qui c'était, mais je ne me souviens pas avoir été en cours avec elle. (Il saisit un moulage en plâtre posé sur son bureau, la mâchoire supérieure dépassait de la mâchoire inférieure, cas typique de supraclusion. Il se racla la gorge.) Que voulez-vous savoir exactement ?

— Tout ce que vous pouvez me dire. Le père de Bailey Fowler m'a engagée pour essayer de trouver de nouvelles preuves. J'ai décidé de prendre Jane comme point de départ.

— Pourquoi venir me trouver ?

Je lui parlai de ma conversation avec Daisy. Il sembla aussitôt devenir moins soupçonneux, même s'il conservait une certaine prudence. Distraitement, il souleva la partie supérieure du moulage et glissa son doigt à l'intérieur pour sentir les incisives. Si j'avais donné un coup de poing sur le moulage, je lui aurais certainement tranché le doigt. Cette pensée m'empêchait de me concentrer sur ce qu'il disait.

— Je pense beaucoup à ce meurtre depuis l'arrestation de Bailey Fowler. C'est affreux. Vraiment affreux.

— Faisiez-vous partie par hasard de ce groupe de jeunes qui ont découvert le corps sur la plage ?

— Non, non, je suis catholique. C'était le groupe de l'Église baptiste.

— Celle de Floral Beach ?

Il acquiesça. Je songeai aussitôt au révérend Haws.

— On raconte qu'elle accordait facilement ses faveurs.

— Elle avait cette réputation en effet. J'ai des patientes de quatorze, quinze ans. Elles ont l'air immatures, je ne peux pas les imaginer ayant des relations sexuelles et pourtant je suis sûr que certaines en ont.

— J'ai vu des photos de Jane. C'était une belle fille.

— Oui, mais ça ne lui a pas rendu service. Elle était différente de nous. Elle s'imaginait sans doute qu'elle deviendrait très populaire en choquant, alors c'est ce qu'elle a fait. Beaucoup de gars en ont profité. (Il s'interrompit pour se racler la gorge.) Excusez-moi. (Il prit le Thermos sur le bureau et se servit la moitié d'un gobelet d'eau.) Vous en voulez ?

Je secouai la tête.

— Quelqu'un de précis ?

— Comment ?

— Je demandais si elle fréquentait quelqu'un que vous connaissiez.

Il m'adressa un regard vide.

— Pas que je me souviene.

Je sentais l'aiguille de mon détecteur de mensonges pencher vers le rouge.

— Et vous ?

Un rire stupéfait.

— Moi ?

— Je voudrais savoir si vous êtes sorti avec elle.

Voyant son visage s'empourprer et blêmir, j'improvisai :

— À vrai dire, quelqu'un m'a dit que vous la fréquentez. J'ai oublié qui, mais c'est quelqu'un qui vous connaissait tous les deux.

Haussement d'épaules.

— C'est possible. Pas longtemps. Je ne suis jamais sorti régulièrement avec elle.

— Mais vous avez eu des relations intimes.

— Avec Jane ?

— Je vous en prie, docteur, épargnez-moi ce numéro et parlez-moi franchement de vos relations avec elle. Ça s'est passé il y a dix-sept ans, c'est de l'histoire ancienne.

Il resta silencieux un moment, jouant avec la mâchoire en plâtre sur laquelle il essayait, semble-t-il, de gratter quelque chose.

— Je n'aimerais pas que cela se propage.

— Ça restera strictement confidentiel.

Il s'agita nerveusement sur sa chaise.

— Je suppose que j'ai toujours regretté de l'avoir fréquentée. J'en

ai honte maintenant.

— Nous faisons tous des choses que nous regrettons, répondis-je. Ça fait partie de la vie. Quelle importance après tout ce temps ?

— Je sais. Vous avez raison. J'ignore pourquoi j'ai tellement de mal à en parler.

— Prenez votre temps.

— Je suis sorti avec elle. Pendant un mois. Moins que ça même. Je ne peux pas dire que mes intentions étaient honnêtes. J'avais dix-sept ans. Vous savez comment sont les garçons à cet âge. Quand on a su que Jane était une fille facile, on est devenus obsédés. Elle faisait des choses dont on n'avait jamais entendu parler. On était tous là comme une meute de chiens à essayer de l'attraper. On ne parlait que de ça, comment faire pour se la taper. Je suppose que je ne valais pas mieux que les autres.

Il m'adressa un sourire gêné.

— Continuez.

— Certains ne prenaient même pas la peine de passer par toutes les étapes. Ils l'embarquaient et ils l'emmenaient sur la plage. Ils ne l'invitaient même pas au cinéma.

— Mais vous si.

Il baissa la tête.

— Je l'ai sortie quelquefois. Même ça j'avais honte. Elle avait quelque chose de pathétique... et d'effrayant en même temps. Elle était plutôt intelligente, mais elle voulait désespérément croire que quelqu'un tenait à elle. Ça nous rendait penauds, alors après on se réunissait avec les autres pour débâter contre elle.

— Pour ce que vous aviez fait, ajoutai-je.

— Exact. Aujourd'hui encore je suis incapable de penser à elle sans éprouver un certain malaise. Le plus étrange, c'est que je me souviens encore des trucs qu'elle faisait. (Il secoua la tête en laissant échapper une bouffée d'air.) Elle était vraiment scandaleuse... ou plutôt insatiable... mais ce n'était pas le sexe qui la motivait. C'était... je ne sais pas, un dégoût de soi-même ou un besoin de dominer. Nous étions à sa merci, car nous la désirions tellement. Je suppose que notre vengeance consistait à ne jamais lui donner ce qu'elle recherchait, c'est-à-dire une sorte de respect.

— Et la sienne ?

— Sa vengeance ? Je n'en sais rien. Faire naître ce désir, sans doute. Nous rappeler en permanence qu'elle en était l'unique source, que nous ne serions jamais rassasiés d'elle. Elle avait besoin de compréhension, de gentillesse. Et nous, tout ce que nous faisons, c'était la dénigrer par derrière. Elle aurait dû s'en douter.

— Elle s'est accrochée à vous ?

— Certainement. Mais pas longtemps.

— Ça m'aiderait si vous pouviez me dire qui d'autre elle fréquentait.

Il secoua la tête.

— Non. Ne comptez pas sur moi pour les dénoncer. Je continue à voir certains d'entre eux.

— Et si je vous lisais des noms sur une liste ?

— Je ne peux pas faire ça. Sincèrement. Je veux assumer mon propre rôle, mais je refuse d'impliquer qui que ce soit. C'est une chose dont on ne parle jamais entre nous, mais je vais vous dire ceci : quand son nom est prononcé, on ne dit pas un mot, mais on pense tous la même chose.

— Et ceux qui n'étaient pas vos amis ?

— Que voulez-vous dire ?

— Quand on l'a assassinée, elle avait semble-t-il une liaison et elle était enceinte.

— Je ne vois pas.

— Faites un effort. Il devait bien y avoir des rumeurs.

— Pas que je sache.

— Vous pourriez demander autour de vous ? Quelqu'un doit savoir.

— Écoutez, j'aimerais beaucoup vous aider, mais j'en ai sans doute déjà trop dit.

— Et les filles de votre classe ? Quelqu'un devait bien être au courant à l'époque.

Il se racla encore une fois la gorge.

— Barb sait peut-être quelque chose. Je lui demanderai.

— Qui ?

— Barbara, ma femme. Nous étions dans la même classe.

C'est en jetant un coup d'œil à la photo posée sur le bureau que je la reconnus.

— La reine de la promotion.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai vu des photos d'elle dans l'annuaire du collège. Vous lui demanderez si elle peut m'aider ?

— Je doute qu'elle sache quoi que ce soit, mais je lui en parlerai.

— Formidable. Demandez-lui de m'appeler. Même si elle ne sait rien, elle connaît peut-être quelqu'un qui sait.

— Je n'aimerais pas que vous parliez de...

— Je comprends.

Je lui donnai ma carte en inscrivant au dos mon numéro de téléphone au motel. Je quittai ensuite son cabinet légèrement optimiste et plus que légèrement troublée. Le fait que des adultes soient hantés par la sexualité d'une gamine de dix-sept ans avait quelque chose de fascinant, à la fois pitoyable et pervers. L'aperçu

qu'il m'avait offert du passé me donnait l'impression d'être une voyageuse.

CHAPITRE XI

À 14 heures, je montai discrètement l'escalier extérieur du motel pour regagner ma chambre et j'enfilai ma tenue de jogging. Je n'avais pas déjeuné, mais j'étais en état de surcompression, trop chargée d'électricité pour manger. Après avoir mis mes tennis, je ressortis, la clé de ma chambre fixée à mes lacets. L'après-midi était légèrement frais, avec de la brume. La mer et le ciel se fondaient à l'horizon, sans ligne de démarcation. Les saisons en Californie du Sud sont parfois difficilement discernables, ce qui déconcerte, paraît-il, les gens nés dans le Middle West ou dans l'Est. Ce qui est vrai, c'est que chaque journée est une saison en elle-même. La mer est changeante. Le ciel se transforme. Le paysage subit de délicates modifications de couleur et peu à peu le vert saturé de l'hiver fait disparaître les ombres paille de l'herbe d'été, si prompte à s'enflammer.

Je courus le long de la promenade qui borde la plage. Quelques touristes déambulaient ici et là. Deux gamins d'une dizaine d'années s'amusaient à éviter les vagues, leurs cris perçants rivalisaient avec ceux des oiseaux qui tournoyaient dans le ciel. La marée était basse et une large bande de sable scintillant séparait l'écume bouillonnante du sable sec.

La distance était trompeuse et il me fallut trente minutes pour atteindre le cul-de-sac au bout de la route où étaient amarrés les bateaux. Je me mis à marcher pour reprendre mon souffle. Mon T-shirt était trempé et je sentais la sueur couler sur mon visage. Je n'étais pas au mieux de ma forme. Je fis demi-tour, observant avec intérêt trois hommes qui mettaient à l'eau un bateau de plaisance accroché à une grue. Je trouvai un robinet près d'un abri en tôle ondulée et j'en profitai pour m'asperger le visage et me désaltérer avant de reprendre ma course. Mes muscles protestèrent lorsque j'accélérai l'allure. Quand j'atteignis enfin la rue principale de Floral Beach il était près de 16 heures et le soleil de février projetait des ombres profondes sur le flanc de la colline.

Je pris une douche et m'habillai ; j'enfilai un jean, un col roulé propre et mes tennis, prête à affronter l'univers.

L'annuaire téléphonique de Floral Beach avait à peu près l'épaisseur d'une bande dessinée, avec de gros caractères, peu de pages jaunes et encore moins d'espaces publicitaires. Il n'y avait rien à faire à Floral Beach, et le peu qu'il y avait n'intéressait plus personne. Je cherchai le nom de Shana Timberlake et notai son adresse dans Kelley Street qui, d'après mes calculs, se trouvait juste au coin. En

sortant, je jetai un coup d'œil à la réception, mais tout était calme.

Je laissai ma voiture au parking et parcourus les deux pâtés de maisons à pied. La mère de Jane habitait dans ce qui ressemblait à un motel des années 50 transformé, un ensemble de cottages disposés en forme de U renversé avec un emplacement de parking devant chacun. À côté, les pompiers de Floral Beach occupaient un garage de quatre voitures peint en bleu ciel et bleu marine. En retournant à Santa Teresa, j'aurais l'impression de me retrouver à New York par comparaison.

Une Plymouth verte cabossée était garée devant le cottage numéro un. Je jetai un œil à travers la vitre du côté conducteur. Les clés étaient restées sur le tableau de bord, un gros T en métal pendait au porte-clés, T comme Timberlake sans doute. Confiants, les gens dans le coin. Le vol de voitures ne devait pas être le délit le plus répandu à Floral Beach. La minuscule véranda de Shana Timberlake était encombrée de boîtes de café où poussaient des herbes aromatiques. Chacune portait une étiquette autocollante avec le nom inscrit à l'encre noire : thym, marjolaine, origan, persil. Les fenêtres encadrant la porte étaient entrouvertes, mais les rideaux étaient tirés. Je frappai. Une voix s'éleva.

— Oui ?

Je lui parlai à travers la porte, m'adressant à un des gonds.

— Madame Timberlake ? Mon nom est Kinsey Millhone. Je suis un détective privé de Santa Teresa. J'aurais aimé vous parler.

Un silence. Puis :

— C'est vous que Royce a engagée pour faire libérer Bailey ?

Cette idée ne semblait pas la réjouir.

— C'est une façon de voir les choses, répondis-je. En fait, je suis là pour enquêter sur le meurtre. Bailey affirme maintenant qu'il est innocent.

Nouveau silence.

— Vous savez, insistai-je, il n'y a pas eu de véritable enquête après qu'il a plaidé coupable.

— Et alors ?

— Supposez qu'il dise la vérité. Supposez que le meurtrier de votre fille soit toujours dans les parages à nous faire des pieds de nez ?

Il y eut un long moment de silence, puis la porte s'ouvrit.

Elle avait les cheveux dans tous les sens, les yeux gonflés, son mascara avait coulé. Elle sentait le bourbon. Elle resserra la ceinture de son kimono à fleurs et me dévisagea avec son regard chassieux.

— Vous étiez au tribunal.

— Oui.

Elle vacilla légèrement.

— Vous croyez en la justice, vous ?

— Parfois.

— Eh bien, pas moi. Jane a été étranglée. Tap s'est fait descendre. Alors, de quoi vous voulez parler, hein ? Vous croyez que tout ça va me rendre ma fille ?

Je la regardai fixement sans rien dire, attendant qu'elle se calme. Le mépris assombrit son expression.

— Vous n'avez sans doute pas d'enfants. Je parie que vous n'avez même jamais eu de chien. Vous avez l'air de quelqu'un qui traverse tranquillement la vie sans aucun souci. Et vous venez me parler d'innocence. Qu'est-ce que vous connaissez de l'innocence ?

Je conservai mon calme, mais mon ton était cassant.

— Laissez-moi vous dire une chose, madame Timberlake. Si j'avais un enfant et si quelqu'un l'avait tué, je ne passerais pas mes journées à picoler. Je mettrais cette ville sens dessus dessous jusqu'à ce que je trouve le meurtrier. Et ensuite je ferais justice moi-même s'il le fallait.

— Je ne peux pas vous aider.

— Vous ne savez même pas ce que je veux.

— Et si vous me le disiez ?

— Et si vous me laissiez entrer pour qu'on bavarde ?

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— La maison est en désordre.

— Je m'en fiche.

Elle plissa les yeux. Elle avait du mal à tenir debout. Elle ouvrit la porte grillagée et j'entrai.

L'appartement se composait principalement d'une grande pièce en longueur avec un poêle, un évier et un réfrigérateur alignés contre le mur du fond. Chaque surface disponible était encombrée de vaisselle sale. Une petite table en bois et deux chaises séparaient la cuisine du salon dont un coin était occupé par un lit en cuivre avec les draps à moitié tirés. Le matelas s'affaissait au milieu, on aurait dit qu'il allait exploser dans une symphonie de ressorts si on s'asseyait dessus. J'entraperçus la salle de bains derrière un rideau sur la droite. De l'autre côté se trouvait un placard, et au-delà la porte de derrière.

Je suivis Shana jusqu'à la table de cuisine. Elle se laissa tomber sur une chaise et puis se releva aussitôt en faisant la grimace. Elle se rendit avec précaution dans la salle de bains où elle vomit enfin. Comme ce n'est pas le fond sonore que je préfère, je me dirigeai vers l'évier et débarrassai la vaisselle sale avant de faire couler de l'eau chaude pour couvrir les bruits venant de la salle de bains. J'envoyai une giclée de produit à vaisselle dans l'évier et je regardai avec satisfaction se former un nuage de bulles. Je plongeai les assiettes et les couverts dans les profondeurs.

Pendant que la vaisselle trempait, je vidai la poubelle qui se

composait presque exclusivement de bouteilles de whisky et de canettes de bière vides.

Je tendis l'oreille. J'entendis le vacarme de la chasse d'eau, suivi du bruit réconfortant de la douche. Fouineuse incurable, je reportai distraitement mon attention sur le courrier empilé sur la table de cuisine. Puisque j'étais maintenant l'aide ménagère de Shana, je me sentais presque autorisée à mettre mon nez dans ses affaires. J'étais les factures et les prospectus. Rien d'intéressant à première vue. Il n'y avait qu'une lettre personnelle, une grande enveloppe carrée postée à Los Angeles. Une carte de vœux ? Hélas, l'enveloppe était tellement bien collée que je ne pouvais même pas en soulever le rabat. Et en la tenant à la lumière, je ne voyais rien. Aucune odeur. Le nom et l'adresse de Shana étaient écrits à la main, l'écriture, banale, n'apportait aucun renseignement sur l'identité de l'expéditeur. Je reposai l'enveloppe à contrecœur et retournai vers l'évier.

Lorsque j'eus lavé et empilé dangereusement la vaisselle sur l'égouttoir, Shana émergea de la salle de bains, une serviette enroulée autour de la tête et une autre autour du corps. Sans aucune pudeur, elle se sécha et s'habilla devant moi. Son corps était beaucoup plus marqué que son visage. Vêtue d'un jean et d'un T-shirt, pieds nus, elle s'assit à la table de cuisine. Elle paraissait épuisée, mais la douche lui avait fait du bien, son regard était un peu plus clair. Elle alluma une Camel sans filtre. Cette femme ne plaisantait pas avec ses poumons. Je croyais qu'on ne trouvait plus de cigarettes sans filtre de nos jours. Je m'assis face à elle.

— Depuis quand vous n'avez pas mangé ?

— J'ai oublié. J'ai commencé à boire ce matin en rentrant du tribunal. Pauvre Tap... (Elle se tut et ses yeux s'emplirent de larmes, son nez devint rouge.) Je n'arrivais pas à en croire mes yeux. Je n'ai pas pu le supporter. Je ne l'aimais pas particulièrement, mais c'était un type réglo. Un peu stupide. Un gaffeur qui faisait des plaisanteries minables. Je ne peux pas croire que ça recommence. Qu'est-ce qu'il imaginait ? Il devait être cinglé. Bailey revient en ville et regardez ce qui se passe. Un mort de plus. Son meilleur ami cette fois.

— Daisy pense que quelqu'un a monté la tête à Tap.

— Bailey évidemment, répondit-elle.

— Attendez. Il a reçu un coup de téléphone hier soir *Chez Pearl*. Et il a filé aussitôt après.

Elle se moucha.

— Ce devait être après mon départ, dit-elle, sceptique. Vous voulez du café ? C'est de l'instantané.

— Volontiers.

Elle abandonna sa cigarette sur le bord du cendrier et se leva. Elle remplit une casserole d'eau qu'elle posa sur la cuisinière avant

d'allumer le gaz. Elle prit deux grandes tasses sur l'égouttoir.

— Merci d'avoir fait la vaisselle. Ce n'était pas une obligation.

— Ça m'a occupée, répondis-je sans préciser que j'avais un peu joué les fouineuses.

Elle dénicha un pot de café instantané et deux cuillères et déposa le tout sur la table en attendant que l'eau soit bouillante. Elle tira sur sa cigarette et envoya la fumée vers le plafond.

— Je continue à penser que c'est Bailey qui l'a tuée, dit-elle.

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Et les autres ?

— Je l'ignore, mais d'après ce que je sais, il était son seul véritable ami.

Elle secoua la tête. Ses cheveux étaient encore humides, séparés en longues mèches qui mouillaient les épaules de son T-shirt.

— Tout ça est affreux. Parfois, je me demande ce que Jane serait devenue. J'ai beaucoup réfléchi à cette question. Je n'ai jamais été une mère exemplaire, mais cette même et moi on était très proches. Presque comme des sœurs.

— J'ai vu des photos d'elle dans son annuaire de collègue. Elle était belle.

— Des fois, je me dis que c'est la cause de tous ses problèmes.

— Savez-vous avec qui elle avait une liaison ?

Shana secoua la tête.

— J'ignorais qu'elle était enceinte avant le rapport du médecin légiste. Je l'entendais sortir en cachette la nuit, mais je ne savais pas où elle allait. Qu'aurais-je dû faire ? Clouer la porte ? On ne peut pas avoir d'autorité sur un enfant de cet âge. Je crois que je devrais rectifier ce que j'ai dit. Je *pensais* que nous étions très proches. Si elle avait des ennuis, elle aurait pu m'en parler. J'aurais fait n'importe quoi pour elle.

— Il paraît qu'elle essayait de découvrir qui était son père.

Shana me jeta un regard surpris, avant de se ressaisir. Elle écrasa sa cigarette et se dirigea vers la cuisinière pour prendre la casserole.

— Qui vous a dit ça ?

— Bailey. Je suis allée le voir à la prison hier. Vous n'avez jamais dit à Jane qui était son père ?

— Non.

— Pourquoi ?

— J'ai conclu un marché avec lui il y a longtemps et j'ai tenu parole. J'aurais pu la renier et dire la vérité à Jane mais je n'en voyais pas l'utilité.

— Elle vous a posé la question ?

— Elle y a peut-être fait allusion, mais la réponse ne semblait pas l'intéresser plus que ça.

— Bailey pense que Jane essayait de retrouver sa trace. Vous croyez que c'est possible ?

— Pourquoi aurait-elle fait ça alors que j'étais là ?

— Peut-être qu'elle voulait savoir, ou bien alors elle avait besoin d'aide.

— Parce qu'elle était enceinte ?

— Possible. Elle venait juste de l'apprendre, mais à mon avis, elle s'en doutait si elle avait du retard dans ses règles. Sinon, pourquoi aller jusqu'à Lompoc pour faire un test ?

— Aucune idée.

— Et si elle avait retrouvé son père ? Comment aurait-il réagi ?

— Elle ne l'a pas retrouvé, répondit-elle d'un ton catégorique. Il me l'aurait dit.

— Sauf s'il ne voulait pas que vous le sachiez.

— Où voulez-vous en venir ?

— Quelqu'un l'a tuée.

— Ce n'est pas lui !

Elle avait haussé le ton et je vis son visage s'enflammer.

— Il s'agit peut-être d'un accident. Il était peut-être troublé ou furieux.

— C'était sa fille, bon sang ! Une gamine de dix-sept ans ! Il n'aurait jamais fait une chose pareille. C'est un chic type.

— Pourquoi n'a-t-il pas assumé ses responsabilités dans ce cas ?

— C'était impossible, il ne pouvait pas. Mais il envoyait de l'argent. Il continue d'ailleurs. Je n'ai jamais rien demandé d'autre.

— Shana, j'ai besoin de connaître son nom.

— Ça ne vous regarde pas. Ça ne regarde personne excepté lui et moi.

— Pourquoi tout ce mystère ? Il est marié, et alors ?

— Je n'ai pas dit qu'il était marié. C'est vous qui l'avez dit. Je n'ai pas envie d'en parler. Il n'a rien à voir dans cette histoire, alors laissez tomber. Si vous continuez sur ce terrain, je vous fous à la porte.

— Et l'argent de Bailey ? Vous en a-t-elle parlé ?

— Quel argent ?

Je l'observai attentivement.

— Tap m'a confié qu'ils avaient planqué un magot. Ils ont demandé à Jane de le garder jusqu'à ce qu'ils sortent de prison. Et personne n'en a plus jamais entendu parler.

— Je ne suis pas au courant de cette histoire.

— Est-ce que Jane semblait dépenser plus que ce qu'elle gagnait en travaillant ?

— Pas à ma connaissance. Si elle avait eu de l'argent, elle n'aurait pas vécu dans ces conditions.

— Vous habitiez ici quand elle est morte ?

— On avait un appartement un peu plus loin, mais c'était pas mieux.

Nous avons continué à parler encore quelques instants, mais je n'ai pas pu lui soutirer d'autres informations. Je regagnai ma chambre à 18 heures, guère plus renseignée qu'en partant. Je rédigeai mon rapport dans un style pompeux pour masquer le fait que je n'avais pas découvert grand-chose.

CHAPITRE XII

Ce soir-là, je dînai de bonne heure en compagnie des Fowler. Ori devait manger à heures régulières afin d'équilibrer son taux de diabète. Ann avait fait du rosbeef avec de la salade et du pain blanc, le tout absolument délicieux. La maladie de Royce avait ruiné son appétit en même temps que ses forces et, intolérant par nature, il avait du mal à supporter toute réunion conviviale. Je me demandais ce qu'on ressentait en grandissant aux côtés d'un homme comme lui. Il était bourru au point de devenir grossier, sauf lorsqu'on évoquait le nom de Bailey, alors il se laissait aller à un sentimentalisme qu'il ne cherchait nullement à cacher. Ann semblait rester indifférente au fait que Bailey soit l'enfant chéri, cependant elle avait eu le temps de se forger un masque d'impassibilité. Ori qui voulait s'assurer que la maladie de Royce n'éclipsait pas la sienne mangeait du bout des dents, sans se plaindre, mais en soupirant bruyamment. Il était évident qu'elle souffrait et le refus de Royce de s'enquérir de son état de santé l'incitait à redoubler d'efforts. J'essayais de me faire oublier, fermant mes oreilles à leurs conversations afin de me concentrer sur leurs rapports. Je manquais pour le moins d'expérience dans le domaine de la vie de famille et j'étais toujours un peu stupéfaite d'en voir une de près.

Ori posa sa fourchette et repoussa son assiette.

— Au fait, Maxine vient demain matin.

Ann remarqua qu'Ori avait à peine touché à son assiette et je la vis s'interroger pour savoir si elle allait faire une remarque ou pas.

— Elle a encore changé de jour ? Je croyais qu'elle venait le lundi.

— Je lui ai demandé de venir spécialement. C'est le moment du grand nettoyage de printemps.

— Voyons, maman, tu n'es pas obligée de faire tout ça. Personne ne fait de nettoyage de printemps par ici.

— Je sais que je ne suis pas obligée. Et alors ? Cet endroit est sale, il y a de la poussière partout. Ça me tape sur les nerfs. Je suis peut-être handicapée, mais je ne suis pas invalide.

— Personne n'a dit ça.

Ori n'était pas décidée à s'arrêter.

— Je sers encore à quelque chose, même si personne ne s'en aperçoit.

— Mais si, maman, murmura Ann. À quelle heure vient-elle ?

— Vers 9 heures. On va devoir tout chambouler dans cette

maison.

— Je m'occuperai de ma chambre, déclara Ann. La dernière fois qu'elle est venue, j'aurais juré qu'elle avait fouillé dans toutes mes affaires.

— Je suis persuadée que Maxine ne ferait jamais une chose pareille. D'ailleurs, je lui ai déjà demandé de s'occuper de cet étage et de décrocher tous les rideaux. Je ne vais pas lui dire le contraire maintenant.

— Ne t'inquiète pas, je le lui dirai moi-même.

— Il ne faut pas la vexer, surtout.

— Je lui dirai simplement que je m'occuperai de ma chambre.

— Qu'est-ce que tu lui reproches ? Elle t'a toujours adorée.

Royce s'agita sur sa chaise.

— Bon sang, Ori ! Si elle ne veut pas que Maxine entre dans sa chambre, c'est son droit. D'ailleurs, empêche-la de rentrer dans la mienne par la même occasion. Je partage le sentiment d'Ann.

— Oh, très bien, je vous prie de m'excuser ! s'offusqua Ori.

Ann semblait surprise de recevoir l'appui de Royce, mais elle s'abstint de tout commentaire. J'avais déjà vu l'attitude de son père se modifier brusquement sans aucune raison apparente. Conclusion, la pauvre Ann était souvent prise au dépourvu ou bien elle se ridiculisait.

Ori s'était murée dans le silence pour bien montrer qu'elle était vexée. Ann gardait les yeux fixés sur son assiette. Je cherchais désespérément un prétexte pour prendre congé.

Royce posa son regard sur moi.

— Qui avez-vous interrogé aujourd'hui ?

Je déteste qu'on me presse de questions à table. C'est une des raisons pour lesquelles je préfère manger seule. Je lui parlai de ma conversation avec Daisy et de ma brève entrevue avec le dentiste. Je lui rapportai certains renseignements que j'avais récoltés sur Jane quand il m'interrompit.

— C'est une perte de temps.

— Pardon ?

— Je ne vous paie pas pour aller bavarder avec cette tapette de dentiste.

— Dans ce cas, je le ferai pendant mes heures de loisir.

— Ce type est un imbécile. Il n'a jamais connu Jane. Il se croyait trop bien pour elle. Elle me l'a dit.

Royce toussa dans son poing.

— Il est sorti quelque temps avec elle.

Ann leva la tête.

— David Poletti ?

— Faites ce que je dis, laissez-le en dehors de cette histoire.

— Papa, si Kinsey pense qu'il peut nous apporter des

renseignements utiles, pourquoi ne pas la laisser continuer ?

— Qui la paie, toi ou moi ?

Ann se réfugia dans le silence. Ori eut un geste d'agacement et se leva péniblement.

— Tu as gâché ce repas, lança-t-elle à son mari. Va te coucher si tu ne sais pas te conduire devant les invités. Bon sang, Royce, je ne supporte plus ta mauvaise humeur !

C'était au tour de Royce maintenant de bouder. Ann se leva pour se diriger vers le plan de travail de la cuisine, mue certainement par cette même tension qui me nouait l'estomac. Je me réjouissais de plus en plus d'avoir été orpheline.

Ori prit sa canne et se dirigea vers le salon en boitant.

— À part Daisy et... cette tantouse, vous n'avez vu personne d'autre ? reprit Royce.

— Si, j'ai bavardé avec Shana Timberlake.

— Pourquoi ?

Ori s'arrêta à la porte, elle ne voulait pas en louper une miette.

— Maxine prétend qu'elle sort avec Dwight Shales, dit-elle. Incroyable, non ?

— Oh, maman, ne sois pas ridicule. Dwight n'a rien à faire d'une femme pareille.

— C'est pourtant la vérité. Maxine l'a vue descendre de sa voiture samedi dernier.

— Et alors ?

— À 6 heures du matin ?

— Maxine raconte n'importe quoi.

— En tout cas, elle ne s'était pas trompée au sujet de Sarah Brunswick avec son ouvrier.

Royce se retourna pour lui jeter un regard appuyé. Le visage d'Ann commençait à rougir comme la jeune femme voyait le conflit renaître entre ses parents. Son père reporta son attention sur moi.

— Quel rapport entre Shana Timberlake et mon fils ?

— J'essaie de découvrir qui était le père du bébé de Jane. Je pense que c'est un homme marié.

— Elle a donné des noms ? demanda Royce.

Ann était revenue avec une corbeille à pain qu'elle lui tendit. Il en prit un morceau et me passa la corbeille. Je la posai sur la table, refusant de me laisser déconcentrer par des gestes rituels.

— Elle affirme que Jane ne lui a rien dit, mais elle doit avoir des soupçons. Je reviendrai à la charge dans quelques jours. Bailey m'a appris que Jane essayait de découvrir l'identité de son père, ça pourrait ouvrir des horizons nouveaux.

Royce pinça le nez en reniflant et chassa cette idée d'un geste de la main.

— Sans doute un routier de passage. Cette femme n'a jamais été difficile. Du moment qu'un type avait de l'argent dans sa poche, elle était prête à faire n'importe quoi.

Une seconde quinte de toux le secoua et je dus attendre qu'elle fût passée pour répondre.

— Si c'était un routier, pourquoi taire son identité ? Je suis quasiment certaine qu'il s'agit de quelqu'un de la communauté, sans doute une personne respectable.

— Je ne crois pas un mot de toutes ces conneries.

— Écoutez, Royce. Je sais ce que je fais. Ça vous ennuerait de me foutre la paix et de me laisser continuer mon enquête ?

Il me lança un regard furieux.

— Comment ?

— Vous m'avez engagée pour un boulot et je le fais. Je ne veux pas être obligée de justifier chacune de mes actions.

La colère de Royce s'embrasa comme un produit inflammable jeté dans le feu.

— Je vous interdis d'être insolente avec moi !

— Tant mieux, car c'est réciproque. Ou j'agis à ma guise ou bien vous trouvez quelqu'un d'autre.

Royce se leva à moitié de sa chaise, prenant appui sur la table.

— Comment osez-vous me parler sur ce ton ?

Son visage était cramoisi et ses mains tremblaient. Je restai tranquillement assise, l'observant de loin à travers un rideau de colère. Je m'apprêtais à lui adresser une remarque bien sentie quand il se remit à tousser. Il retint son souffle pour essayer d'arrêter la quinte. Sa toux redoubla de violence. Royce sortit un mouchoir de sa poche qu'il plaqua sur sa bouche. Ann et moi l'observions avec inquiétude car il semblait ne pas pouvoir reprendre son souffle. Sa poitrine se soulevait en spasmes douloureux qui l'ébranlaient.

— Ça va, papa ?

Royce secoua la tête, incapable de parler. Il avait la langue sortie. Il soufflait bruyamment en tirant sur sa chemise comme pour se retenir. Instinctivement, je tendis le bras en le voyant basculer en arrière sur sa chaise à la recherche d'air. J'avais mal pour lui. La toux lui déchirait la poitrine, il crachait du sang. La sueur inondait son visage.

— Ô, mon Dieu !

Ann se leva, les mains devant la bouche. Ori demeurait pétrifiée d'horreur sur le pas de la porte. Tout le corps de Royce était tiraillé par la douleur. Je lui tapai dans le dos, lui prenant le bras et le maintenant levé pour permettre à ses poumons de se gonfler d'air.

— Appelez une ambulance ! hurlai-je.

Ann me regarda d'un air absent avant de reprendre suffisamment

ses esprits pour décrocher le téléphone. Elle gardait les yeux fixés sur son père pendant que j'ouvrais son col de chemise et que je me débattais avec sa ceinture. Je l'entendis décrire la situation à la permanence du service des urgences avant de donner l'adresse.

Lorsqu'elle raccrocha, Royce commençait à se remettre, mais il était trempé de sueur et sa respiration demeurait haletante. Finalement, la quinte de toux cessa totalement, le laissant pâle comme un linge, moite, les traits tirés et les cheveux plaqués sur le crâne. Je mouillai une serviette pour lui essuyer le visage. Il se mit à trembler. Je lui murmurai n'importe quoi en lui tapotant les mains. Ann et moi étions bien incapables de le transporter, mais nous réussîmes à l'allonger par terre. Ann le couvrit avec une couverture et glissa un oreiller sous sa tête. Ori restait plantée là à gémir. Pour la première fois elle semblait prendre conscience de la gravité de la maladie de Royce et elle pleurait comme un enfant de trois ans. Il mourrait le premier. Elle en était convaincue désormais.

La sirène de l'ambulance retentit au loin. Les infirmiers prirent la situation en main avec un calme et une efficacité qui transformèrent le drame en une série de problèmes mineurs à résoudre. Signes vitaux. Oxygène. Perfusion. Royce fut hissé avec difficulté sur une civière roulante. Ann l'accompagna dans l'ambulance. Et tout à coup je me retrouvai seule avec Ori. Je me laissai tomber sur une chaise. On aurait dit qu'un typhon avait traversé la pièce.

Une voix s'éleva timidement de la réception.

— Hello ? Ori ?

— C'est Bert, murmura Ori. Le veilleur de nuit.

Bert risqua un œil dans le salon. Il avait peut-être soixante-cinq ans, mince, à peine un mètre soixante, et portait un costume qu'il avait dû acheter au rayon enfant.

— J'ai vu l'ambulance repartir. Quelque chose ne va pas ?

Ori lui raconta ce qui s'était passé. Ce récit sembla l'aider à reprendre pied dans son univers. Bert se montra fort compatissant et tous les deux échangèrent quelques anecdotes interminables sur des cas similaires. Mais le téléphone sonna et il fut contraint de retourner à la réception.

Je mis Ori au lit. J'étais embêtée à cause de son insuline, mais comme elle refusa d'en entendre parler, je laissai tomber. La crise de Royce l'avait plongée dans un état de dépendance affective. Elle avait besoin de contact physique et de réconfort. Je lui préparai une infusion. Je baissai les lumières. Je restai près du lit tandis qu'elle serrait ma main. Elle me parlait de Royce et des enfants et je lui posais des questions pour entretenir la conversation et l'empêcher de penser à ce qui venait de se passer.

Elle sombra enfin dans le sommeil, mais Ann ne revint pas avant

minuit. Royce avait été admis à l'hôpital et elle était restée avec lui le temps qu'il soit installé. Un certain nombre d'examen s seraient effectués le lendemain matin à la première heure. D'après le médecin, son cancer avait atteint les poumons. Certes, il fallait attendre les radios pour en avoir confirmation, mais son état était préoccupant.

Ori remua dans son lit. Nous parlions à voix basse, mais nous la dérangions malgré tout. Après avoir traversé la cuisine, nous allâmes nous asseoir sur les marches de derrière. Il faisait noir, les bâtiments nous protégeaient de la lueur jaunâtre des lampadaires. Ann remonta ses genoux sous son menton et laissa reposer sa tête sur ses bras croisés.

— Mon Dieu, comment vais-je me débrouiller maintenant ?

— Ça serait bien si on pouvait blanchir Bailey.

— Encore et toujours Bailey ! Je n'entends parler que de lui.

— Quel âge aviez-vous quand il est né ? Cinq ans ?

Elle hocha la tête.

— Maman et papa étaient aux anges. J'étais une enfant malade.

Il paraît que je ne dormais pas plus d'une demi-heure d'affilée.

— Coliques ?

— C'est ce qu'ils ont pensé. Plus tard, il s'est avéré qu'il s'agissait d'une allergie au blé. J'étais malade comme un chien... diarrhées, maux d'estomac épouvantables. J'étais maigre comme un clou. Ça s'est un peu arrangé pendant quelque temps. Puis Bailey est arrivé et ça a recommencé. L'instituteur de la maternelle a déclaré que je faisais des caprices car j'étais jalouse de lui.

— C'était vrai ?

— Oui. Terriblement. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Mes parents étaient gaga devant Bailey. Il était tout pour eux. Et bien sûr, il était gentil, il dormait comme un petit ange et patati ! et patata ! Pendant ce temps-là, j'étais à l'article de la mort. Heureusement, un docteur a insisté pour qu'on me fasse une biopsie de l'intestin et c'est comme ça qu'ils ont diagnostiqué une coélie. Dès qu'ils m'ont supprimé le blé, je me suis sentie mieux, mais je suis sûre que papa demeurerait à moitié convaincu que j'avais agi par pure méchanceté. C'est tout le drame de ma vie. (Elle jeta un coup d'œil à sa montre.) Oh, presque 1 heure déjà ! Je vous laisse aller dormir.

Nous nous sommes souhaité bonne nuit et je suis montée me coucher. Ce n'est qu'en m'apprêtant à me mettre au lit que je remarquai que quelqu'un était entré dans ma chambre.

CHAPITRE XIII

Je venais de découvrir l'empreinte d'un talon sur la moquette juste devant la fenêtre coulissante. J'étais allée dans la cuisine me servir un verre de vin. Je rebouchai la bouteille et la remis dans la porte du réfrigérateur. J'avançai jusqu'à la fenêtre coulissante, tirai les rideaux, fis sauter le loquet et entrouvris la fenêtre, laissant entrer un souffle dense de brise marine. Je restai un moment immobile à remplir mes poumons. J'adorais cette odeur. J'adorais le bruit de l'océan et cette écume argentée qui glissait sur le sable lorsqu'une vague se brisait. Le brouillard s'était levé et j'entendais le meuglement plaintif de la corne de brume dans l'air froid de la nuit.

Mon attention fut captée par une petite anomalie dans l'ourlet du rideau. Il y avait un peu de sable mouillé à côté du rail métallique sur lequel coulissait la fenêtre. Je posai mon verre de vin et me mis à quatre pattes pour examiner la tache. Je me relevai et m'éloignai de la fenêtre en tournant la tête dans tous les sens pour scruter la chambre. Impossible de s'y cacher. Le placard était une alcôve dépourvue de porte. Le lit était trop bas pour qu'on puisse se glisser dessous. Je venais de sortir de la salle de bains, mais j'y jetai malgré tout un coup d'œil par automatisme. La porte de la douche en verre dépoli était ouverte, personne dans la cabine. Je savais que j'étais seule, mais la sensation de cette autre présence était si vivace que j'avais les poils qui se dressaient sur les bras. Je fus traversée d'un frisson de peur si vif qu'il fit naître un bruit sourd dans ma gorge, comme un grognement de défense.

Je passai en revue mes affaires personnelles. Apparemment, on n'avait pas touché à mon sac de voyage, mais quelqu'un avait pu plonger une main sournoise à l'intérieur. Je retournai à la table de cuisine. Ma Smith-Corona était ouverte comme je l'avais laissée, mes notes glissées dans une chemise sur la gauche. À première vue, rien ne manquait. Je n'aurais su dire toutefois si les feuilles avaient été déplacées, car je n'avais pas fait attention en les rangeant. C'était avant le dîner, six heures plus tôt.

J'examinai le verrou de la fenêtre coulissante. Maintenant que je savais ce que je cherchais, impossible de ne pas repérer les marques sur le cadre en aluminium autour du loquet. Le système de fermeture n'était pas conçu pour résister à une tentative d'effraction. Le loquet tournait encore, mais le mécanisme avait souffert. Il n'entrait plus dans le chambranle, rendant toute tentative de verrouillage totalement illusoire. L'intrus avait dû laisser le loquet en position fermée et

ressortir par le couloir. J'allai chercher ma lampe-stylo dans mon sac afin d'examiner attentivement le balcon. Il y avait d'autres traces de sable à proximité du rail. Je regardai en bas, me demandant comment quelqu'un avait pu grimper jusqu'ici. Certainement en partant d'une chambre située au même étage et en passant de balcon en balcon. En outre, l'allée conduisant au parking du motel était juste sous ma fenêtre. Quelqu'un avait pu s'y arrêter et grimper sur le toit de la voiture pour se hisser ensuite sur le balcon. C'était vite fait. Certes, cela risquait de bloquer momentanément l'allée, mais à cette heure avancée, il y avait peu ou pas de voitures. Tout était fermé en ville et les clients du motel étaient certainement tous au lit.

J'appelai la réception pour raconter à Bert ce qui s'était passé et lui demander de me donner une autre chambre. Je l'entendis se gratter le menton.

— Holà, mademoiselle Millhone ! Je sais pas quoi vous répondre, moi, vu l'heure qu'il est. Vous pourriez déménager demain matin...

— Bert, quelqu'un s'est introduit dans ma chambre ! Pas question que je reste ici !

— Oui, mais je ne sais pas ce qu'on peut faire pour l'instant.

— Ne me dites pas qu'il n'y a pas une autre chambre quelque part. J'aperçois le néon « Chambres libres » depuis ma fenêtre.

Il y eut un silence.

— Oui, je suppose qu'on pourrait vous donner une autre chambre, dit-il d'un ton sceptique. Il est très tard, mais je ne dis pas que c'est impossible. Ça s'est passé quand, à votre avis, cette fameuse effraction ?

— Quelle importance ? Le loquet de la fenêtre coulissante a été forcé. Je ne peux même plus la refermer correctement.

— Ah oui ! Mais quand même, on se fait des idées parfois. Vous savez, le matériel finit par s'abîmer au fil des ans. Les portes, par exemple, enfin certaines, ont des...

— Voulez-vous me passer Ann Fowler, je vous prie ?

— Je crois qu'elle dort. Mais je me ferais un plaisir de monter moi-même pour jeter un œil. Je suis certain que vous ne craignez rien. Je comprends votre inquiétude, mais vous êtes au premier étage et je ne vois pas comment quelqu'un pourrait grimper sur ce balcon.

— Sans doute de la même manière que la première fois, répliquai-je d'un ton cinglant.

— Hmmmm. Et si je montais jeter un œil, hein ? Je peux quitter mon poste une minute. On trouvera peut-être une solution.

— Bon sang, Bert, je veux une autre chambre !

— Oui, je comprends. Mais il y a aussi le problème de la responsabilité. Je ne sais pas si vous avez envisagé la situation sous cet angle. En vérité, nous n'avons jamais eu d'effraction depuis que je

travaille ici, et ça fait... oh, presque dix-huit ans maintenant. Là-bas à la résidence *La Marée*, c'est différent évidemment...

— Je... veux... une... autre... chambre, dis-je en martelant chaque mot.

Un nouveau silence.

— Je vais voir ce que je peux faire. Ne quittez pas.

Il me mit en attente. Ces quelques minutes de silence me permirent fort heureusement de retrouver mon calme.

Bert reprit la communication. Je l'entendais feuilleter les fiches, sans doute en se léchant le doigt pour faciliter l'opération. Enfin, il se racla la gorge.

— Vous n'avez qu'à prendre la chambre voisine, dit-il. Chambre 24. Je peux vous monter une clé. Mais la porte communicante doit être ouverte, si vous voulez essayer. À moins, bien sûr, que vous ayez l'impression qu'on l'a crochetée elle aussi...

Je lui raccrochai au nez pour ne pas devenir folle de rage.

Je n'avais pas remarqué que ma chambre communiquait avec la chambre voisine. Il était possible en effet d'accéder à la chambre 24 à travers deux portes séparées par un espace vide. J'ouvris la porte située de mon côté. La seconde était entrouverte. Je promenai le faisceau de ma lampe-stylo dans la pièce plongée dans l'obscurité. La chambre était inoccupée, bien rangée. Je trouvai l'interrupteur et j'allumai la lumière, avant d'aller examiner la fenêtre coulissante qui s'ouvrait sur le balcon contigu au mien.

Après m'être assurée qu'il était possible de s'enfermer, je jetai mes quelques affaires dans mon sac pour les transporter à côté, sans oublier ma machine à écrire, mes feuilles et la bouteille de vin. En quelques minutes j'étais installée. Je m'habillai rapidement, pris mes clés et descendis jusqu'à ma voiture. Mon pistolet était toujours enfermé dans ma serviette sur le siège arrière. Je m'arrêtai à la réception pour prendre ma nouvelle clé, refusant fermement de me lancer avec Bert dans une de ses conversations décousues. Il sembla ne pas s'en offusquer. Il était d'un naturel tolérant. Certaines femmes s'inquiètent plus facilement que d'autres, fit-il simplement remarquer.

Je portai la serviette dans ma chambre, puis je refermai la porte à clé et je mis la chaîne. Assise à la table de cuisine, je glissai sept balles dans le chargeur. C'était ma nouvelle arme. Un Davis 32 chromé avec une crosse en noyer. Mon ancien pistolet était parti dans un monde meilleur quand la bombe avait fait sauter mon appartement. Celui-ci pesait bien six cents grammes et c'était déjà un vieil ami, avec cette qualité supplémentaire qu'il visait juste. Il était plus de 1 heure du matin. J'étais dans une rage folle et je savais que je ne pourrais pas dormir. J'éteignis la lumière et tirai les rideaux devant la porte-fenêtre que j'estimais préférable de laisser fermée. Je jetai un œil dans la rue

déserte. Le grondement monotone du ressac me parvenait étouffé à travers la vitre. La corne de brume au loin lançait sa lugubre mise en garde aux bateaux. Le ciel était chargé de nuages qui masquaient la lune et les étoiles. Sans air frais, la chambre ressemblait à une cellule, étouffante et humide. Je me couchai tout habillée, adossée au bois de lit, les yeux fixés sur la fenêtre coulissante, m'attendant presque à voir une ombre enjamber la balustrade. Les lampadaires baignaient le balcon d'une lueur fauve. La lumière était filtrée par les rideaux. Le néon indiquant qu'il y avait des chambres libres s'était mis à clignoter, inondant la chambre de rouge par intermittence. Quelqu'un savait où je me trouvais. J'avais dit à beaucoup de gens que je logeais au motel *Ocean Street*, mais sans préciser dans quelle chambre. Je me relevai et marchai à pas feutrés jusqu'à la table pour récupérer mes notes et les ranger dans ma serviette. Désormais, je les emporterais avec moi. Désormais, je trimbalerais également mon pistolet. Je me recouchai.

À 2 h 47, le téléphone sonna et je fis un bond dans mon lit. Je m'étais endormie sans m'en apercevoir. La décharge d'adrénaline accéléra les battements de mon cœur, peur et stridence du téléphone confondues. Je décrochai.

— Allô ?

— C'est moi.

La voix n'était qu'un murmure. Je plissai les yeux malgré l'obscurité.

— Bailey ?

— Vous êtes seule ?

— Bien sûr. Où êtes-vous ?

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Je n'ai pas beaucoup de temps. Bert m'a reconnu et je ne veux pas prendre le risque qu'il prévienne les flics.

— Ils ne peuvent pas localiser un appel aussi rapidement. Vous allez bien ?

— Oui. Quelle est la situation là-bas ? Pas très bonne j'imagine ?

Je lui résumai les derniers événements, sans toutefois m'appesantir sur le malaise de Royce, pour ne pas l'inquiéter. En revanche, je l'informai que quelqu'un s'était introduit dans ma chambre.

— Ce ne serait pas vous par hasard ?

— Moi ? C'est la première fois que je mets le nez dehors. Je suis au courant pour Tap. Pauvre vieux !

— Oui, ce type n'était vraiment pas une lumière. Visiblement, son fusil n'était même pas chargé pour de bon. Il a tiré des cartouches de sel.

— Du sel ?

— Parfaitement. J'ai examiné les résidus dans la salle d'audience.

Je me demande s'il s'en est rendu compte.

— Putain, soupira Bailey, il n'avait aucune chance.

— Pourquoi vous êtes-vous enfui ? C'était la pire des choses que vous pouviez faire. Tous les flics de l'État sont certainement à vos trousses. Vous êtes catalogué comme armé et dangereux.

— Je m'en doutais, mais que puis-je faire ? Si jamais je me montre, ils vont me rayer du monde des vivants, comme Tap.

— Appelez Jack Clemson. Livrez-vous à lui.

— C'est peut-être lui qui a tout combiné ?

— Votre propre avocat ?

— Hé, si je meurs, l'affaire est réglée. Tout le monde est tranquille. Quoi qu'il en soit, il faut que je me tire d'ici avant que... (Je l'entendis retenir son souffle.) Ne quittez pas. (Il y eut un silence. Sa dernière phrase avait résonné comme dans une cabine téléphonique. J'entendis la porte métallique grincer.) C'est bon, me revoici. Je croyais qu'il y avait quelqu'un dehors, mais j'ai dû me tromper.

— Écoutez, Bailey. Je fais tout mon possible, mais j'ai besoin d'aide.

— C'est-à-dire ?

— Qu'est devenu le butin que vous aviez amassé ?

Un silence.

— Qui vous a parlé de ça ?

— Tap, hier soir à la salle de billard. Il m'a dit que vous l'aviez confié à Jane, mais aux dernières nouvelles, les quarante-deux mille dollars avaient disparu. Est-ce qu'elle aurait pu les prendre ?

— Non, pas Jane. Elle ne nous aurait pas fait ça.

— Que vous a-t-elle raconté ? Elle vous a bien donné une explication.

— Tout ce que je sais, c'est que quand elle a voulu récupérer le magot, il avait disparu.

— Du moins, c'est ce qu'elle a dit.

Je devinai son haussement d'épaules.

— Et même si elle a pris l'argent, qu'est-ce que je devais faire ? La livrer aux flics ?

— Vous a-t-elle dit où elle l'avait caché ?

— Non, mais j'ai l'impression qu'il était planqué quelque part là-bas, à la source thermale où elle travaillait.

— Rien que ça ! Cet endroit est immense. Qui d'autre était au courant ?

— Personne à ma connaissance.

Il siffla dans l'appareil. Mon cœur fit un bond.

— Que se passe-t-il ?

Silence.

— Bailey ?

Il coupa la communication.

Presque aussitôt, le téléphone sonna à nouveau. Un adjoint du shérif me conseilla fermement de rester où j'étais en attendant qu'une voiture vienne me chercher. Brave vieux Bert. Je passai le reste de la nuit dans les bureaux du shérif du comté où je fus tour à tour interrogée, accusée, injuriée et menacée, tout ça très poliment, bien évidemment, par un inspecteur de la criminelle nommé Sal Quintana qui n'était pas de meilleure humeur que moi. Un deuxième inspecteur se tenait adossé au mur, occupé à se curer les dents avec un morceau d'allumette. Son dentiste ne manquerait pas de le féliciter pour ses efforts lors de sa prochaine visite.

Quintana avait environ quarante-cinq ans, des cheveux noirs coupés très court, de grands yeux sombres et un visage impassible. Le visage de Dwight Shales possédait le même air froid, obstiné et indifférent. Cet homme accusait au moins dix kilos de trop. Il avait de belles dents et mon jugement aurait pu s'améliorer s'il avait souri. Il ne fallait pas trop en demander. Il semblait baser toute sa théorie sur la certitude que Bailey Fowler et moi étions de mèche.

— Vous délierez, dis-je. Je ne l'ai vu qu'une seule fois.

— Quand ?

— Vous le savez parfaitement. Hier. J'ai signé le registre à l'entrée de la prison. Vous l'avez devant vous.

Il jeta un bref regard aux documents étalés devant lui.

— Vous voulez bien nous dire de quoi vous avez parlé ?

— Il était déprimé. J'ai essayé de lui remonter le moral.

— Vous avez de l'affection pour M. Fowler ?

— Ça ne vous regarde pas. Je ne suis pas en état d'arrestation et vous n'avez aucune charge contre moi, pas vrai ?

— C'est exact, répondit-il patiemment. Nous essayons simplement d'y voir clair. (Le deuxième inspecteur se pencha et murmura quelques paroles indistinctes. Quintana se retourna vers moi.) Je crois que vous étiez au tribunal quand M. Fowler s'est échappé. Vous avez eu un contact avec lui à ce moment-là ?

— Non.

— Quand vous avez bavardé avec M. Fowler au téléphone, vous a-t-il dit d'où il appelait ?

— Non.

— Avez-vous eu l'impression qu'il était toujours dans la région ?

— Je ne sais pas. Il a pu appeler de n'importe où.

— Qu'a-t-il dit au sujet de son évasion ?

— Rien. Nous n'en avons pas parlé.

— Et Tap Granger ?

— Je ne sais rien sur Tap.

— Pourtant vous avez passé pas mal de temps avec lui la veille, fit-il remarquer.

— Exact, mais il ne m'a pas dit grand-chose.

— Vous savez qui l'a payé ?

— Quelqu'un a payé Tap ?

Quintana ne répondit pas. Il attendait que je continue.

— Il ne m'a même pas parlé de la lecture de l'acte d'accusation. Ça m'a fichu un choc de le voir débarquer au tribunal.

— Revenons-en au coup de téléphone de Bailey. De quoi avez-vous parlé ?

— Je lui ai conseillé de contacter Jack Clemson et de se rendre.

— Il était d'accord ?

— À vrai dire, cette idée ne semblait pas l'enthousiasmer. Mais il va peut-être changer d'avis.

— On a du mal à croire qu'il a pu disparaître sans laisser de trace. Il a dû recevoir de l'aide.

— Pas de moi en tout cas.

— Vous croyez que quelqu'un le cache ?

— Comment le saurais-je ?

— Pourquoi vous a-t-il appelée ?

— Aucune idée. Notre conversation a été interrompue avant qu'il aborde ce sujet.

Nous avons continué ainsi à tourner en rond jusqu'à ce que je sois sur le point de me trouver mal. Quintana demeurait tout aussi poli, imperturbable et obstiné. Il consentit enfin à me laisser rentrer au motel après m'avoir soutiré tout ce qu'il voulait savoir.

— Que les choses soient parfaitement claires entre nous, mademoiselle Millhone, dit-il en s'agitant sur son siège. C'est une affaire grave. Nous voulons mettre la main sur Bailey Fowler. Il vaudrait mieux que je ne découvre pas que vous l'aidez d'une manière ou d'une autre. Me fais-je bien comprendre ?

— Absolument, répondis-je.

Son regard indiquait qu'il doutait de ma bonne foi.

Je pus enfin retrouver mon lit à 6 h 20 et je dormis jusqu'à ce qu'Ann vînt frapper à ma porte. Il était 9 heures.

CHAPITRE XIV

Ann partait à l'hôpital voir son père. La femme de ménage, Maxine, avait été retardée, mais elle avait promis d'être là vers 10 heures. Entre-temps, Ann estimait qu'Ori n'était pas en état de rester seule.

— J'ai appelé Mme Maude. Mme Emma et elle veulent bien tenir compagnie à maman, mais ni l'une ni l'autre ne peut venir avant cet après-midi. Ça me gêne terriblement de vous demander de...

— Ne vous inquiétez pas. Je descends immédiatement.

— Merci.

Comme j'avais gardé mes vêtements, je ne perdis pas de temps à m'habiller. Je me brossai les dents et me passai un coup d'eau sur le visage en ignorant les cernes noirs sous mes yeux. Fut une époque de ma jeunesse où le fait de passer une nuit blanche me paraissait excitant. L'aube était vivifiante et les ressources physiques dont je disposais paraissaient illimitées. Maintenant, le manque de sommeil entraînait chez moi une sorte de vertige qui laissait prévoir un atterrissage houleux. Le café m'aiderait certainement à tenir le coup, mais ça ne ferait que retarder l'inévitable crash.

Assise dans son lit, Ori s'énervait avec les nœuds de sa chemise de nuit. Tout l'attirail sur la table de chevet et l'odeur diffuse de l'alcool indiquaient qu'Ann avait déjà effectué le test de glucose et administré à Ori sa dose matinale d'insuline. La tache de sang sur la bande de réactif avait déjà pris une couleur rouille. Un morceau de sparadrap était roulé sur le plateau de médicaments comme un chewing-gum. Tout ça avant le petit déjeuner. Mentalement, je me sentis tourner de l'œil. Je m'affairai néanmoins, jouant mon rôle d'infirmière à domicile. J'étais habituée depuis longtemps à affronter le spectacle de la mort violente, mais tous ces déchets me soulevaient le cœur. Courageusement, je jetai tout dans une poubelle en plastique que j'écartai ensuite de ma vue, puis j'entrepris de ranger les flacons de comprimés, le verre d'eau, la carafe et les bandages. Habituellement, Ori avait les jambes enveloppées d'épaisses bandes élastiques couleur chair, mais visiblement, aujourd'hui, elle avait décidé de les aérer. J'évitais de regarder ses mollets marbrés, ses pieds glacés où le sang circulait à peine, les doigts de pied bleu-gris, secs et craquelés. Elle avait une escarre de la taille d'une pièce de monnaie à l'intérieur de la cheville droite.

— Je crois que je vais m'asseoir une minute, murmurai-je.

— Vous êtes pâle comme un linge, ma chère. Allez donc chercher

un verre de jus d'orange dans la cuisine.

Le jus d'orange me fit du bien et j'en profitai pour grignoter un toast avant de mettre un peu d'ordre dans la cuisine, histoire d'éviter de retourner dans la chambre. Trois mille heures d'enquête ne m'avaient pas préparée à jouer les bonnes à tout faire. Dans cette affaire, j'avais l'impression de passer la moitié de mon temps à laver la vaisselle.

À 10 h 20, Maxine arriva enfin avec autour du bras un sac en plastique contenant des produits d'entretien. Elle faisait partie de ces femmes qui pèsent cinquante kilos de trop et qui trimbalent leur corps comme un tonneau de chair. Elle avait une canine supérieure de la taille et de la couleur d'un clou rouillé. Sans temps mort, elle sortit un chiffon à poussière et commença à se déplacer à travers la pièce.

— Désolée d'arriver si tard, impossible de faire démarrer cette vieille voiture. Il a fallu que je demande à John Robert de venir me dépanner avec des câbles de démarrage, mais ça lui a pris une bonne demi-heure pour arriver. Je suis au courant pour Royce. Que Dieu le protège !

— Ann doit m'emmener le voir dans la soirée, dit Ori. À condition que je ne sois pas trop fatiguée.

Maxine fit claquer sa langue en secouant la tête.

— Et je parie que vous n'avez même pas eu de nouvelles de Bailey.

— Ah, je suis morte d'inquiétude. Dire que je ne l'ai même pas revu après tout ce temps. Et voilà qu'il disparaît à nouveau.

La grimace de Maxine exprimait à la fois de la compassion et du regret. Puis elle fit claquer son chiffon à poussière pour annoncer un changement de ton.

— Mary Burney se ridiculise. Elle a barricadé ses fenêtres et sa porte, convaincue qu'il va revenir pour la kidnapper.

— Pour quoi faire ? s'étonna Ori.

— Elle a jamais eu beaucoup de jugeote, mais la moitié des gens que je connais fourbissent leurs armes. Ils ont annoncé à la radio que Bailey pourrait chercher refuge chez d'anciennes connaissances. Tel quel. Si c'est pas la chose la plus stupide que j'aie entendue ! Je l'ai dit à John Robert : Bailey est plus futé que ça. D'abord, il ne reconnaîtrait même pas Mary Burney et, en plus de ça, je doute qu'il approche de chez elle étant donné qu'elle habite juste derrière l'arsenal de la Garde nationale. C'est plein de fils barbelés et ce genre de trucs ! Comme je dis : Bailey est peut-être un criminel, mais c'est pas un débile.

Dès que j'eus la possibilité de m'immiscer poliment dans la conversation, je prévins Ori que je m'absentais. Maxine se fit étonnamment discrète, espérant sans doute glaner quelque information qu'elle pourrait s'empresse de rapporter à John Robert

ou à Mary Burney. J'évitai de révéler où j'allais. Au moment où je sortais, Maxine tendait à Ori un paquet de prospectus à trier avant de pulvériser du produit sur le haut de l'étagère où se trouvait le courrier.

La veuve de Tap Granger habitait dans Kaye Street, une maison à charpente de bois de plain-pied avec une véranda vitrée. L'extérieur était peint en bleu turquoise, les fenêtres et la porte en jaune d'or, les marches de la véranda étaient dévorées par quelque chose qui laissait des trous inquiétants dans le bois. Elle sortit sur le pas de la porte, pâle et maigre, excepté le ventre qui dépassait devant elle comme un globe. À force de pleurer, elle avait le nez rouge et les yeux gonflés, son maquillage avait coulé. Ses cheveux semblaient brûlés, comme après une permanente. Elle portait un jean délavé qui pendait sur ses fesses creuses et un T-shirt sans manches qui laissait voir ses bras décharnés dont les poils se dressaient dans l'air frisquet du matin. Elle avait un bébé grassouillet collé sur la hanche, il serrait ses grosses cuisses autour du ventre de sa mère comme un cavalier s'apprêtant à monter en selle. La tétine dans sa bouche ressemblait à un bouchon qu'il suffisait de retirer pour faire sortir tout l'air.

— Désolée de vous importuner, madame Granger. Mon nom est Kinsey Millhone. Je suis détective privé. Je pourrais vous parler ?

— Si vous voulez.

Elle ne devait pas avoir plus de vingt-six ans, et affichait l'air morne d'une femme vidée de toute sa jeunesse. Où allait-elle trouver un homme qui veuille bien d'elle avec cinq enfants ?

La maison était petite et rustique, de construction grossière, mais le mobilier paraissait neuf. Tout à crédit, encore sous garantie. Le canapé vert bouteille et les deux fauteuils assortis, la table basse en bois blond stratifié, pas encore rayée par les chaussures des enfants, les abat-jour plissés des petites lampes de table, toujours sous cellophane. Elle continuerait à payer les traites jusqu'à ce que ses gosses finissent leur scolarité. Elle s'assit sur le canapé qui s'affaissa légèrement sous son poids en soupirant. Je me perchai au bord d'un des fauteuils, gênée par le reste de sandwich au beurre de cacahuète qui me tenait compagnie sur le siège.

— Linetta, arrête un peu ! cria-t-elle tout à coup bien qu'il semblât n'y avoir personne d'autre dans la pièce.

Je découvris alors que le grincement provoqué par un enfant sautant sur un lit venait de cesser. Elle prit le bébé pour le déposer entre ses jambes. Il vacilla et se raccrocha à son jean ; la tétine tournoyait dans sa bouche, accompagnée par un petit gazouillis.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-elle. La police est déjà venue deux fois et je leur ai dit tout ce que je savais.

— J'essaierai d'être brève. Ce doit être pénible pour vous.

— Ça n'a pas d'importance.

— Saviez-vous ce que Tap projetait de faire hier ?

— Je savais qu'il avait eu de l'argent, mais il a dit qu'il avait gagné un pari avec un type qui l'avait enfin payé.

— Un pari ?

— C'était peut-être pas vrai, dit-elle, légèrement sur la défensive, mais Dieu sait si on avait besoin de cet argent, alors je ne voulais pas être trop curieuse.

— L'avez-vous vu partir de la maison ?

— Pas vraiment. En rentrant du boulot, je suis allée me coucher directement dès qu'il est parti avec les enfants. J'imagine qu'il a déposé Ronnie et les filles avant de conduire Mac chez la nourrice. Il a dû se rendre à San Luis Obispo ensuite. C'est obligé, puisque c'est là qu'il a fini.

— Il ne vous a pas parlé de l'évasion ou de celui qui l'avait engagé ?

— Je ne l'aurais pas laissé faire si j'avais été au courant.

— Savez-vous combien il a touché ?

La méfiance envahit son regard.

— Euh... non.

— Personne ne vous reprendra cet argent. Je me posais la question, voilà tout.

— Deux mille, murmura-t-elle.

Mon Dieu, une femme dépourvue de malice, mariée à un homme dépourvu de bon sens ! Deux mille dollars pour risquer sa vie ?

— Savez-vous que les cartouches étaient chargées de sel ?

De nouveau, ce même regard méfiant.

— Tap disait que comme ça, personne ne serait blessé.

— Personne à part lui. Le fusil était à lui ?

— Non, non. Tap n'a jamais eu d'arme. Je n'en voulais pas à la maison à cause des enfants.

— Savez-vous avec qui il était en rapport ?

— Une femme, il paraît.

Voilà qui était intéressant.

— Ah bon ? fis-je.

Elle se pinçait nerveusement le menton.

— Quelqu'un les a vus ensemble *Chez Pearl* la veille de sa mort.

Il ne me fallut pas longtemps pour déchanter.

— C'était moi. J'essayais de dénicher une piste dans l'affaire Bailey Fowler et je savais qu'ils avaient été amis.

— Oh, je pensais que Tap et cette femme...

— Absolument pas, dis-je. À vrai dire, il a passé la moitié de la soirée à me parler de vous et des enfants.

Elle rougit légèrement, les larmes montèrent.

— C'est gentil. J'aimerais vous aider. Vous avez l'air très

sympathique.

Je sortis ma carte et notai le numéro du motel au dos.

— Vous pourrez me joindre à cet endroit. Si quelque chose vous revient, n'hésitez pas.

— Vous viendrez à l'enterrement ? Demain après-midi à l'église baptiste. Il y aura certainement beaucoup de monde, Tap était très aimé.

J'avais des doutes à ce sujet, mais ça lui faisait du bien de le croire.

— Je viendrai si je peux me libérer.

Le souvenir du révérend Haws ne m'incitait pas à y aller mais je ne pouvais pas manquer ça.

Joleen laissa le bébé avancer en crabe le long du canapé pendant qu'elle me raccompagnait jusqu'à la porte. La sonnette retentit presque au moment où elle l'ouvrit. Dwight Shales se tenait sur le perron, visiblement aussi surpris que nous l'étions. Son regard alla de l'une à l'autre avant de se fixer sur Joleen.

— Je venais voir comment vous vous sentiez.

— Merci, monsieur Shales. C'est très gentil à vous. Voici, euh...

Je lui tendis la main.

— Kinsey Millhone. Nous nous sommes déjà rencontrés.

Nous échangeâmes une poignée de main.

— Je m'en souviens, dit-il. Je viens de passer au motel à vrai dire. Si vous avez une minute, on pourra bavarder un petit peu.

— Bien sûr.

Je patientai tandis qu'il s'entretenait brièvement avec Joleen. D'après leur conversation, j'en déduisis qu'elle avait quitté le collège il n'y avait pas si longtemps que ça.

— Je viens de perdre ma femme et je sais ce qu'on ressent, disait-il.

Son air autoritaire avait disparu. Sa douleur semblait encore si vivace qu'elle fit venir les larmes aux yeux de Joleen.

— Je vous suis très reconnaissante, monsieur Shales. Sincèrement. Mme Shales était une femme formidable et je sais à quel point elle a souffert. Voulez-vous entrer ? Je peux préparer du thé.

Il consulta sa montre.

— Je suis déjà en retard malheureusement, mais je reviendrai. Je voulais que vous sachiez que nous pensons tous à vous là-bas au collège. Puis-je vous aider d'une quelconque manière ? Avez-vous besoin d'argent ?

Joleen semblait totalement confondue, son nez rougit et sa voix se brisa.

— Non, je vous remercie. Maman et papa arrivent de Los Angeles ce soir. Ça ira mieux dès qu'ils seront là.

— Si nous pouvons faire quoi que ce soit, dites-le. Je peux demander à une des élèves de terminale de s'occuper des enfants demain après-midi. Bob Haws m'a dit que la cérémonie avait lieu à 2 heures.

— Oh, je n'avais même pas pensé à faire garder les enfants. J'accepte volontiers. Vous assisterez à l'enterrement ? Tap aurait été si heureux.

— Bien entendu. C'était un homme bon et nous étions tous fiers de lui.

Je suivis Shales jusque dans la rue où était garée sa voiture.

— J'ai sorti le dossier scolaire de Jane Timberlake, dit-il. Si vous voulez passer au collège, vous verrez ce qu'on a sur elle. Vous êtes en voiture ? Je peux vous déposer.

— Je préfère prendre la mienne. Je l'ai laissée au motel.

— Montez. Je vous y conduis.

— Je ne veux pas vous retarder.

— Il y en a pour une minute. De toute façon, je vais dans cette direction.

Durant le bref trajet qui nous ramenait à Océan Street nous discutâmes de choses et d'autres. J'aurais pu rentrer à pied, mais j'essayais de m'insinuer dans les bonnes grâces de cet homme dans l'espoir qu'il ajoute des souvenirs personnels aux renseignements que j'allais trouver dans le dossier de Jane.

Ann était revenue de l'hôpital et je la vis regarder par la fenêtre du bureau quand la voiture s'arrêta devant le motel. Shales et elle échangèrent un sourire et un signe de la main.

Je descendis de voiture et me penchai par la portière ouverte.

— J'ai encore une course à faire avant de passer au collège.

— Très bien. Pendant ce temps, je vais interroger le personnel au cas où quelqu'un aurait des renseignements supplémentaires.

— Merci.

Il redémarra rapidement. En me retournant, je découvris Ann derrière moi. Elle semblait surprise de le voir repartir.

— Il n'entre pas ?

— Je crois qu'il devait retourner au collège. Je l'ai rencontré chez Joleen Granger. Comment va votre père ?

À contrecœur, Ann tourna la tête vers moi.

— Le cancer a atteint les poumons, le foie et la rate. Les médecins lui donnent moins d'un mois.

— Comment réagit-il ?

— Mal. Je croyais qu'il s'était fait une raison, mais il paraissait vraiment bouleversé. Il veut vous parler.

Mon cœur se serra. C'était vraiment la dernière chose dont j'avais besoin, une conversation avec le condamné.

— J'essaierai de passer cet après-midi.

CHAPITRE XV

Installée dans l'antichambre attenante au bureau de Dwight Shales, je parcourus le dossier scolaire de Jane Timberlake tout en écoutant les cris de protestation d'une élève de terminale surprise en train de se laver les cheveux dans les toilettes. Apparemment, dans le cas d'affaires disciplinaires, le règlement voulait que le coupable téléphone du bureau pour exposer à ses parents la nature de l'infraction.

Je parcourus les résultats des tests d'aptitude scolaire de Jane, les registres de présence et les commentaires ajoutés de temps à autre par ses professeurs. Avec les pleurs en fond sonore, j'avais l'impression de sentir le fantôme de Jane Timberlake penché par-dessus mon épaule. Une chose était sûre, elle avait eu sa part de malheurs au collège. Retards, blâmes, colles, entretiens entre la mère et les professeurs prévus puis annulés quand Mme Timberlake ne venait pas. De nombreuses notes concernaient ses entrevues avec les quatre conseillers d'orientation, parmi lesquels Ann Fowler. Jane avait passé une grande partie de sa première année collée dans le bureau de M. Shales, assise sur le banc. Se montrait-elle maussade, ou bien parvenait-elle à conserver cette totale assurance que je lui avais vue sur les photos ? Peut-être qu'elle restait assise là, au calme, repensant aux expériences obscènes qu'elle avait menées avec les garçons dans l'intimité des voitures. Ou peut-être qu'elle avait flirté avec un des étudiants de terminale de permanence au bureau. À partir de sa puberté, sa moyenne n'avait cessé de chuter, malgré ses évidentes capacités intellectuelles. C'était comme si je sentais la chaleur des hormones nocives filtrer à travers les feuilles du dossier, le drame, la confusion et enfin le mystère. Ses confidences à l'infirmière du collège cessaient brusquement. Quand Mme Berringer griffonna quelques observations au sujet de crampes et de règles abondantes, recommandant une consultation auprès du médecin de famille, on s'inquiéta brusquement de l'absentéisme croissant de la jeune fille. Les problèmes de Jane ne furent ni ignorés ni occultés. L'alerte générale fut donnée, ce qui est à porter au crédit du corps enseignant. À en juger par tous ces documents, aucun effort ne fut négligé pour tenter de la sauver. Puis, le 5 novembre, une main anonyme avait noté à l'encre bleue d'une écriture saccadée que la jeune fille était décédée. Le mot était souligné et, ensuite, la page était blanche.

— Ça va vous aider ?

Je sursautai. Dwight Shales était sorti de son bureau, il se tenait

sur le pas de la porte. La fille qui pleurait était partie et j'entendais les pas lourds des élèves qui changeaient de salle.

— Vous m'avez fait peur, dis-je en me tapotant la poitrine.

— Désolé. Venez dans mon bureau. J'ai une réunion à 14 heures, mais nous pouvons bavarder en attendant. Prenez le dossier.

Je regroupai les documents et lui emboîtai le pas.

— Asseyez-vous.

Son attitude avait changé. L'homme accommodant que j'avais vu précédemment avait disparu. Il paraissait maintenant, sur ses gardes, pesant chacun de ses mots, adoptant un ton professionnel, légèrement cassant, comme si vingt années de conflits avec des adolescents indisciplinés l'avaient définitivement aigri. Je devinais en lui une tendance à l'autocratie, sa voix débordait d'agressivité. Il était habitué à commander. En apparence, c'était un homme attirant, mais son charme ne parvenait pas à masquer les signaux de mise en garde. Il avait la carrure et l'allure d'un ancien militaire, habitué à opérer au cœur du danger. S'il était sportif, je l'imaginais spécialiste du ball-trap. Ses jeux favoris devaient être le handball, le poker et les échecs. S'il faisait de la course à pied, il devait se sentir obligé de gagner quelques secondes sur son parcours à chaque fois. Peut-être qu'autrefois c'était un être ouvert, vulnérable et doux, mais maintenant il était replié sur lui-même et la seule fois où j'avais senti en lui un peu de chaleur, c'était avec Joleen. Apparemment, le décès de sa femme avait ébranlé son self-control.

Je pris un siège et posai l'épais dossier écorné sur le bureau devant moi. Je n'avais rien découvert de fracassant, mais j'avais pris quelques notes. Son ancienne adresse, sa date de naissance, son numéro de sécurité sociale, des données brutes rendues caduques par sa mort.

— Que pensiez-vous de Jane Timberlake ? demandai-je.

— C'était une fille difficile.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. On dirait qu'elle a passé la moitié de ses études en colle.

— Au moins. Le plus frustrant, pour moi en tout cas, et vous pouvez sans problème interroger d'autres professeurs à ce sujet, c'est qu'il s'agissait vraiment d'une gamine attirante. Intelligente, à la voix douce, sympathique, avec les adultes du moins. On ne peut pas dire qu'elle était adorée par ses camarades, mais elle était charmante avec les enseignants. Vous la faisiez asseoir pour discuter avec elle et à la fin vous étiez persuadé de l'avoir convaincue. Elle hochait la tête et disait exactement ce qu'on attendait d'elle, et dès qu'elle avait tourné les talons elle refaisait exactement ce pour quoi on venait de la réprimander.

— Pouvez-vous me donner un exemple ?

— Vous avez le choix. Elle manquait les cours, elle arrivait en retard, elle ne rendait pas ses devoirs, elle refusait de faire les contrôles. Elle fumait sur le campus, ce qui était strictement interdit à l'époque, elle avait de l'alcool dans son casier. Elle rendait tout le monde dingue. Non pas qu'elle faisait des choses pires que les autres. Simplement, elle n'en avait pas conscience et elle ne semblait pas décidée à faire des efforts. Quelle attitude adopter avec quelqu'un comme ça ? Quand il s'agissait de se disculper, elle était très convaincante. Elle pouvait vous faire croire n'importe quoi, mais tout s'évanouissait dès qu'elle avait franchi la porte.

— Avait-elle des amies ?

— Pas à ma connaissance.

— Avait-elle des rapports privilégiés avec un professeur ?

— Ça m'étonnerait. Vous pouvez toujours les interroger si vous le souhaitez.

— Et la promiscuité ?

Il s'agita nerveusement dans son fauteuil.

— J'ai entendu des bruits à ce sujet, mais je n'ai jamais eu aucune preuve concrète. Toutefois, ça ne m'étonnerait pas. Elle avait des problèmes d'amour-propre.

— J'ai cru comprendre que les conseillers d'orientation n'avaient pas eu beaucoup de succès.

— Je crains que non. Je ne crois pas que vous puissiez mettre en doute la sincérité de nos efforts, mais nous ne pouvions pas la forcer à faire quelque chose contre son gré. Et sa mère ne nous a pas beaucoup aidés. Si on m'avait donné un dollar pour chaque lettre que nous avons envoyée chez elle... La vérité, c'est que nous aimions tous Jane et nous pensions qu'elle avait une chance de remonter la pente. Au bout d'un moment, Mme Timberlake a paru baisser les bras. Et peut-être que nous aussi. Je n'en sais rien. Quand j'y repense, je me sens mal à l'aise, mais d'un autre côté je ne vois pas comment nous aurions pu agir autrement. Elle fait partie de ces gosses qui tombent entre les mailles. C'est triste, mais c'est comme ça.

— Vous connaissez bien Mme Timberlake ?

— Pourquoi cette question ?

— On me paie pour poser des questions.

— C'est une amie, avoua-t-il après une brève hésitation.

J'attendis, mais il n'ajouta rien.

— Et cet individu avec lequel Jane avait une liaison à ce qu'il paraît ?

— Là, vous me posez une colle. Un tas d'histoires ont circulé après sa mort, en effet, mais je n'ai jamais entendu prononcer un nom.

— Savez-vous autre chose susceptible de m'aider ? Aurait-elle pu se confier à quelqu'un ?

— A priori, je ne vois pas. (Il grimaça.) Attendez, il y a une chose qui m'a toujours intrigué. Plusieurs fois cette année-là, je l'ai aperçue à l'église. Ça ne lui ressemblait pas.

— À l'église ?

— Oui, la congrégation de Bob Haws. J'ai oublié qui m'a parlé de ça, mais on raconte qu'elle en pinçait pour l'élève qui dirigeait le groupe des jeunes baptistes. Comment s'appelait-il, bon sang ? Attendez un instant. (Il se leva et marcha jusqu'à la porte du bureau principal.) Kathy, comment s'appelait le garçon qui était trésorier de la classe des terminales l'année où Jane Timberlake a été tuée ? Vous vous souvenez de lui ?

Il y eut un moment de silence, puis une réponse que je n'entendis pas.

— Ah oui, c'est lui. Merci. (Dwight Shales revint vers moi.) John Clemson. C'est d'ailleurs son père qui défend Fewley si je ne m'abuse ?

Je me garai sur le petit parking derrière le bureau de Jack Clemson, empruntant le chemin de pierre qui contournait le cottage.

Je me dirigeai vers la véranda, marquant une pause avant d'entrer. Pendant tout le trajet j'avais réfléchi à ce que j'allais dire, contrariée à l'idée que Clemson m'ait caché quelque chose. Peut-être que ça n'avait aucune espèce d'importance en fin de compte, mais c'était à moi d'en décider. La porte était entrouverte, j'entrai dans le vestibule. La femme qui leva la tête devait être sa secrétaire habituelle. La quarantaine, petite, ou plutôt minuscule, les cheveux teints au henné, des yeux gris perçants et autour du poignet un bracelet en argent représentant un serpent.

— M. Clemson est là ?

— Vous avez rendez-vous ?

— Je viens lui apporter des renseignements au sujet d'une affaire. Je m'appelle Kinsey Millhone.

Elle passa ma tenue en revue, depuis le col roulé jusqu'aux bottes en passant par le jean avec un rictus de mépris à peine perceptible. Je devais sans doute avoir l'air d'une cliente impliquée dans une affaire d'arnaque à la sécu.

— Un moment, je vais voir.

Son regard disait : « Ça me ferait mal. »

Au lieu d'utiliser l'interphone, elle se leva et traversa le vestibule jusqu'au bureau de Clemson en faisant claquer ses talons hauts. Sa jupe évasée se balançait sur ses hanches étroites à chacun de ses pas. Elle avait la silhouette d'une gamine de dix ans. Je jetai un œil distrait sur son bureau, parcourant les documents sur lesquels elle était en train de travailler. Lire à l'envers fait partie des talents secrets que j'ai

développés depuis que je suis détective privé.« ...et il lui est interdit d'importuner, de molester, de menacer ou de faire du mal à la demanderesse en divorce... »

— Kinsey ? Je suis content de vous voir ! Venez.

Clemson se tenait sur le seuil de son bureau. Il avait ôté sa veste, déboutonné son col de chemise, relevé ses manches et desserré sa cravate. Son pantalon en gabardine ressemblait à celui qu'il portait deux jours auparavant, froissé aux fesses et aux genoux. Je le suivis dans son bureau dans un sillage de fumée. Sa secrétaire regagna son poste, pleine de réprobation.

Les deux fauteuils étaient encombrés d'ouvrages juridiques, des bandes de papier débordaient des pages où il avait noté des passages. J'attendis qu'il m'eût fait une place pour m'asseoir. Puis il contourna son bureau en respirant bruyamment. Il écrasa sa cigarette en secouant la tête.

— C'est pas la grande forme, fit-il remarquer. (Il se rassit et bascula en arrière dans son fauteuil pivotant.) Qu'est-ce qu'on va pouvoir faire avec ce foutu Bailey ? Ce type est complètement dingue. S'enfuir comme ça !

Je le mis au courant de l'appel nocturne de Bailey, lui rapportant la conversation tandis que Jack Clemson se pinçait l'arête du nez en secouant la tête d'un air désespéré.

Quand j'eus fini, il prit une lettre qu'il me tendit d'un air dégoûté.

— Tenez, regardez ça. Vous savez ce que c'est ? Une lettre de vengeance. Un type qu'on a jeté en taule il y a vingt-deux ans quand j'étais avocat commis d'office. Il m'écrit chaque année de prison, comme si c'était de ma faute. Putain ! Quand je travaillais pour lui, le District Attorney a fait faire une étude auprès des prisonniers afin de savoir qui ils tenaient pour responsable de leur condamnation, des questions du style : « Pourquoi êtes-vous en prison et à cause de qui ? » Aucun n'a répondu : « C'est de ma faute, parce que je suis un con. » Celui qu'ils accusent en premier, c'est leur avocat. « Si j'avais eu un vrai avocat à la place d'un avocat commis d'office, je moisirais pas en cabane. » Voilà ce qu'ils disent. Ensuite, ils accusent le témoin qui a témoigné contre eux. En troisième position, tenez-vous bien, c'est le juge qui a prononcé la condamnation. « Si j'avais eu un juge équitable, ça serait pas arrivé. » Ensuite, c'est de la faute des flics qui ont mené l'enquête. Et enfin en dernière position arrive l'avocat de la partie civile. Moins de dix pour cent des prisonniers interrogés se souvenaient du nom de l'avocat de la partie civile. Je vais vous dire, je suis du mauvais côté de la barrière. (Il renifla et prit appui sur ses coudes, repoussant les dossiers sur son bureau.) Enfin, parlons d'autre chose. Comment ça va de votre côté ? L'enquête avance ?

— Je ne sais pas encore, répondis-je prudemment. Je viens de

m'entretenir avec le directeur du collège Central Coast. Il m'a dit qu'il avait vu plusieurs fois Jane à l'église baptiste durant les mois qui ont précédé sa mort. On raconte qu'elle était amoureuse de votre fils.

Silence de mort.

— Mon fils ?

— Un garçon nommé John Clemson. Je suppose que c'est votre fils. A-t-il été le chef du groupe de jeunes de l'église baptiste ?

— Ouais, c'est exact, mais j'ignorais cette histoire avec la fille.

— Il ne vous en a jamais parlé ?

— Non, mais je vais lui demander.

— Et si je lui posais moi-même la question ?

Un silence. Jack Clemson connaissait trop bien son métier pour protester.

— Bien sûr, pourquoi pas ? (Il griffonna une adresse et un numéro de téléphone sur un bloc.) C'est le numéro de son travail.

Il arracha la feuille et me la tendit en me regardant droit dans les yeux.

— Il n'a rien à voir avec la mort de cette fille.

Je me levai.

— Espérons-le.

CHAPITRE XVI

L'adresse qu'on m'avait donnée correspondait en fait à une immense pharmacie située à l'extrémité d'un complexe médical à une centaine de mètres environ de Higuera Street. La structure en elle-même ressemblait étrangement aux appartements des padres de la moitié des missions californiennes que j'avais visitées : d'épais murs en adobe décorés, une longue colonnade de vingt et une arches, avec un toit en tuiles rouges et des jardins suspendus. Des pigeons faisaient des cochonneries sur les avant-toits, réussissant à copuler sur un rebord dangereusement étroit.

Chose extrêmement curieuse, la pharmacie ne vendait pas de ballons de plage, de matériel de jardinage, de vêtements pour enfants ou d'huile pour moteur. À gauche de l'entrée, des présentoirs bien rangés proposaient des dentifrices, des produits d'hygiène féminine, des bouillottes et des coussins chauffants, des traitements contre les cors et des appareils orthopédiques en tout genre. L'assistante du pharmacien discutait avec un client de l'efficacité de la vitamine E dans les cas d'insolations. Ça sentait légèrement le produit chimique, un peu comme cette substance collante sur les photos Polaroid récentes. L'homme que je supposais être John Clemson se tenait derrière une cloison à hauteur d'épaule, vêtu d'une blouse blanche, la tête penchée sur son travail. Il ne me regarda pas, mais dès que le client fut parti, il murmura quelques mots à son assistante qui se pencha vers moi.

— Mademoiselle Millhone ?

Elle portait un pantalon et une blouse en polyester jaune avec des poches rapportées.

— Oui.

— Voulez-vous passer de ce côté, je vous prie ? Nous sommes débordés ce matin, mais John veut bien s'entretenir avec vous tout en travaillant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Parfait. Merci.

Elle souleva la partie articulée du comptoir et la tint levée pendant que je me glissais dessous. Le comptoir de ce côté était équipé de matériel informatique : deux écrans d'ordinateur, une machine à écrire, une machine pour faire les étiquettes, une imprimante et un lecteur de microfiches. Les casiers sous le comptoir étaient remplis de flacons vides en plastique transparent. Sur la droite se dressaient des étagères qui allaient du sol au plafond où s'empilaient des antibiotiques, des sirops, des pommades, des médicaments oraux,

classés par ordre alphabétique. J'avais à portée de main de quoi soigner presque tous les maux existants : dépression, douleur, apathie, insomnie, coups de soleil, fièvre, infection, obsession, vertige, excitation, attaques, remords. Après ma nuit mouvementée, il m'aurait bien fallu un remontant, mais on m'avait appris à ne pas réclamer.

Je m'attendais à ce que John Clemson ressemble à son père, mais il n'aurait pas pu être plus différent. Il était grand et maigre, avec une crinière de cheveux noirs. Son visage, de profil, était mince et allongé, les joues creuses, les pommettes saillantes. Il devait avoir mon âge, mais il émanait de lui une impression d'usure et de lassitude. Il ne leva pas la tête, gardant les yeux rivés sur sa tâche : à l'aide d'une spatule, il séparait des pilules, par cinq, sur un plateau. Il les faisait ensuite glisser dans une petite rainure latérale qui les entraînait vers un flacon en plastique qu'il scellait d'une capsule de sécurité enfants. Il collait une étiquette, mettait le flacon de côté et renouvelait l'opération, avec la même dextérité qu'un croupier de Las Vegas. Il avait un poignet fin et de longs doigts effilés.

— Désolé, dit-il, mais je ne peux pas interrompre ce que je suis en train de faire. Que puis-je pour vous ?

Il y avait une sorte de moquerie dans son ton, comme si quelque chose l'amusait.

— J'imagine que votre père vous a appelé. Que vous a-t-il raconté au juste ?

— Que vous enquêtiez sur le meurtre de Jane Timberlake à sa demande. Je sais, évidemment, qu'on l'a engagé pour défendre Bailey Fowler. Mais je ne vois pas ce que vous me voulez.

— Vous vous souvenez de Jane ?

— Oui.

J'avais espéré des renseignements un peu plus consistants, mais j'étais bien décidée à insister.

— Pouvez-vous me parler de vos rapports avec elle ?

Sa bouche esquissa un rictus.

— Mes rapports avec elle ?

— Quelqu'un m'a dit qu'elle traînait souvent à l'église baptiste. Et d'après ce que je sais, vous étiez dans sa classe et vous dirigiez également le groupe de jeunes baptistes. Je pensais que vous aviez peut-être sympathisé.

— Jane n'avait pas d'amis. Elle avait des conquêtes.

— Dont vous ?

Un sourire étonné.

— Non.

Qu'y avait-il de drôle là-dedans ?

— Pourtant, elle venait à l'église ?

— Oui, mais ce n'était pas moi qui l'intéressais. Hélas ! Elle était

très difficile, notre chère Mlle Timberlake.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'elle n'aurait jamais couché avec des types dans mon genre.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

Il tourna la tête vers moi. Tout le côté droit de son visage était défiguré, il avait perdu son œil droit, sa paupière était comme soudée par de la peau rose brillante et les cicatrices allaient du front à la mâchoire. Son œil unique, rond et sombre, brillait d'une lueur sarcastique. On aurait dit qu'il clignait de l'œil en permanence. Je constatai que son bras droit était également couvert de cicatrices.

— Que vous est-il arrivé ?

— Un accident de voiture quand j'avais dix ans. Le réservoir a explosé. Ma mère est morte. Je suis passé deux fois sur le billard. À l'époque, l'Église était littéralement mon seul salut. J'ai été baptisé à douze ans et j'ai consacré ma vie à Dieu. Qui d'autre aurait voulu de moi ? Certainement pas Jane Timberlake.

— Mais elle ne vous était pas indifférente.

— Évidemment. J'avais dix-sept ans et j'étais condamné à rester puceau toute ma vie. Jane attachait énormément d'importance au physique car elle était très belle. Venaient ensuite l'argent, le pouvoir... et le sexe, bien entendu. Je pensais à elle sans cesse. Elle était tellement vénale.

— Mais pas avec vous.

Il baissa la tête et reprit son travail.

— Non, malheureusement.

— Avec qui alors ?

Ses lèvres dessinèrent à nouveau ce sourire presque béat.

— Ah, c'est la grande question. Que dois-je répondre ?

— Dites-moi simplement la vérité. Que pouvez-vous faire d'autre ?

— Je pourrais me taire, comme je l'ai toujours fait jusqu'ici.

— L'heure est peut-être venue de parler.

Il demeura silencieux un moment.

— Avec qui avait-elle une liaison ? interrogeai-je.

Son sourire s'évanouit.

— Avec le très révérend Haws. Voilà un véritable ami. Il savait que je la désirais, alors il m'a conseillé en matière de pureté et de contrôle de soi. Sans me parler de ce qu'il faisait avec elle.

Je le regardai d'un air hébété.

— Vous en êtes certain ?

— Jane travaillait à l'église, elle nettoyait les salles du catéchisme. Le mercredi à 16 heures avant les leçons de chant, Haws baissait son pantalon et il s'allongeait sur son bureau pour qu'elle

s'occupe de lui. Je les espionnais depuis la sacristie... Mme Haws, notre chère June, souffre depuis cette époque d'étranges stigmates. Impossible de la soigner. Je le sais, car c'est moi qui rédige les ordonnances, les unes après les autres. Amusant, vous ne trouvez pas ?

Un frisson me parcourut l'échine.

— Qui d'autre était au courant ?

— Personne à ma connaissance.

— Vous n'en avez jamais parlé à quiconque à l'époque ?

— On ne m'a pas posé la question et depuis j'ai quitté l'Église. Je n'y trouvais pas le réconfort que j'espérais.

Les bureaux de l'état civil du comté de San Luis sont situés dans l'annexe, juste à côté du tribunal. Difficile d'imaginer qu'hier encore nous étions réunis ici pour écouter l'acte d'accusation de Bailey. Je trouvai une place pour me garer juste en face et après avoir glissé une pièce dans le parcmètre je passai devant le grand séquoia et franchis le seuil de l'annexe. Le couloir était orné de marbre gris veiné de noir. Glacial. Le bureau de l'état civil se trouvait au premier étage, derrière une double porte. Je me mis au travail. Grâce au nom complet de Jane Timberlake et à sa date de naissance dénichée dans son dossier scolaire, je trouvai les références de son certificat de naissance. L'employée du bureau ressortit le certificat original et, en échange de onze dollars, elle m'établit une copie certifiée. Je me fichais qu'elle soit certifiée ou pas. Ce qui m'intéressait, c'étaient les informations qu'elle contenait. Etta Jane Timberlake était née à 2 h 26 du matin le 3 juin 1949. Trois kilos deux cents et cinquante et un centimètres. Sa mère, âgée de quinze ans, était sans emploi. Le père était « inconnu »... Le médecin traitant était Joseph Dunne.

Je trouvai une cabine téléphonique et j'appelai son cabinet. Au bout de la quatrième sonnerie, sa permanence téléphonique décrocha. Le docteur n'était jamais là le jeudi m'apprit-on, il ne reviendrait pas avant lundi matin 10 heures.

— Savez-vous où je peux le joindre ?

— Le docteur Corsell est de garde. Si vous laissez votre nom et votre numéro de téléphone, nous pouvons lui demander de vous appeler.

— Et la source thermale ? Vous pensez que le docteur Dunne peut s'y trouver ?

— Vous êtes une de ses patientes ?

Je raccrochai et sortis de la cabine. Puisque j'étais dans le coin, j'envisageai un instant de faire un saut à l'hôpital pour rendre visite à Royce. Ann m'avait dit qu'il voulait me voir, mais je n'avais pas envie de lui parler pour l'instant. Je retournai à Floral Beach en empruntant

une route secondaire sinueuse qui passait devant des ranches et des lotissements en construction.

Il y avait peu de voitures sur le parking de l'établissement thermal. Sans doute l'hôtel ne faisait-il pas assez de bénéfices pour nourrir le bon docteur et son épouse. Je garai ma VW à proximité du bâtiment principal. L'odeur d'œuf pourri du soufre faisait naître dans mon esprit des images de nid souillé.

Cette fois, je contournai l'entrée du bâtiment thermal et je gravis le grand escalier de béton jusqu'à la véranda panoramique. Une rangée de chaises longues lui conférait l'aspect d'un pont de paquebot. Sous une voûte de chênes, le terrain descendait en pente douce, avant de s'aplanir sur une centaine de mètres jusqu'à la route. Sur ma droite, au centre d'un espace dégagé, j'aperçus la piscine déserte dans un rectangle plat de lumière. Deux courts de tennis occupaient la seule autre partie de la propriété éclairée par le soleil. La clôture était masquée par des buissons, mais les *poc... poc...* indiquaient qu'au moins un des courts était occupé.

Je franchis une double porte en acajou sculpté dont la partie supérieure était en verre. Le vaste hall entouré de balustrades en bois était inondé de lumière grâce à deux faîtières. Le salon principal était visiblement en rénovation. La moquette était recouverte de grandes bâches grises constellées de vieilles taches de peinture. Les échafaudages dressés le long de deux murs laissaient supposer que les boiseries étaient en cours de ponçage et de vernissage. Ici au moins l'odeur puissante du vernis masquait l'odeur âcre de la source minérale qui bouillonnait sous la propriété comme un chaudron.

Le bureau de la réception couvrait toute la largeur du hall, mais il n'y avait personne en vue. Ni employé, ni groom, ni peintres au travail. Le silence était tel que je regardai par-dessus mon épaule afin de scruter la galerie du premier étage. Personne. De longs couloirs couverts de moquette partaient de chaque côté de la réception pour s'enfoncer dans les profondeurs obscures de l'hôtel. J'attendis un bon moment dans le silence le plus complet. Personne ne vint. J'effectuai une rotation à cent quatre-vingts degrés pour observer les environs. C'était l'occasion ou jamais de fouiner.

Comme si de rien n'était, j'empruntai le couloir de droite ; mes pas ne faisaient aucun bruit sur l'épaisse moquette. Au milieu du couloir, une double porte en verre s'ouvrait sur une immense salle à manger circulaire parquetée et meublée de nombreuses tables rondes en chêne avec des chaises assorties. Je la traversai jusqu'à la baie vitrée de l'autre côté. À travers les déformations des vitres anciennes, je vis les joueurs de tennis quitter le court et se diriger dans ma direction.

Je retournai dans le couloir. J'entendis des murmures. Je me

glissai rapidement dans le triangle formé par la porte de la salle à manger et le mur, m'aplatissant au maximum. À travers la fente, je vis passer Mme Dunne en tenue de tennis, la raquette sous le bras. Ses jambes ressemblaient à une paire de colonnes doriques, surmontées du bord de sa culotte qui dépassait d'une manière peu élégante des volants de sa jupette. Une varice serpentait le long de son mollet comme une plante grimpante. Pas une mèche de ses cheveux blonds presque blancs n'était déplacée. Je supposai que son compagnon n'était autre que son époux, le docteur Dunne. Ils disparurent rapidement et leurs voix s'éloignèrent. J'eus la vision fugace d'un homme aux cheveux blancs frisés, avec le teint rose et de l'embonpoint.

Dès qu'ils furent partis, je me glissai hors de ma cachette et retournai dans le hall. Une femme portant un blazer orange foncé se tenait maintenant derrière le comptoir de la réception. Elle tourna la tête vers le couloir en me voyant surgir. On lui avait visiblement appris à se comporter avec respect et elle n'osa pas me demander d'où je venais.

— Je faisais juste un petit tour, expliquai-je. Il se pourrait que je loue une chambre.

— Désolée, l'hôtel est fermé pendant trois mois pour travaux. Nous rouvrirons le 1^{er} avril.

— Auriez-vous une brochure ?

— Bien sûr.

Elle glissa le bras sous le comptoir et m'en tendit une aussitôt, comme par magie. Elle avait une trentaine d'années, elle possédait sans doute un diplôme de l'école hôtelière et devait se demander si elle n'était pas en train de gâcher son talent dans un endroit comme celui-ci, qui sentait les poubelles. Je jetai un œil sur la brochure qu'elle m'avait donnée, identique à celle que j'avais feuilletée au motel.

— Le docteur Dunne est-il dans les parages ? J'aimerais lui parler.

— Il vient juste de quitter le court de tennis. Vous avez dû le croiser dans le couloir.

Je pris l'air étonné.

— Je n'ai vu personne.

— Un instant, je vais l'appeler.

Elle décrocha un téléphone intérieur et tourna la tête au cas où je pourrais lire sur ses lèvres pendant qu'elle s'adressait à voix basse à son correspondant. Elle raccrocha.

— Mme Dunne va venir tout de suite.

— Très bien. Euh... y a-t-il des toilettes par ici ?

Elle désigna le couloir à gauche de la réception.

— Deuxième porte.

— Je reviens.

Dès que je fus hors de vue, je courus au fond du couloir qui débouchait dans un second couloir perpendiculaire avec des bureaux administratifs de chaque côté. Toutes les portes étaient ouvertes sauf une. Une jolie plaque en cuivre indiquait qu'il s'agissait de celui du docteur Dunne. J'entrai. Il semblait n'y avoir personne, mais des affaires de tennis mouillées de sueur étaient empilées sur le fauteuil et j'entendais le bruit d'une douche derrière une porte portant l'inscription « Privé ». Je pris la liberté de faire le tour de son bureau en l'attendant. Je laissai mes doigts farfouiller parmi ses papiers, sans rien découvrir d'intéressant. Un représentant médical avait apporté des échantillons d'un nouveau cholérétique avec toute la littérature qui l'accompagnait. L'agrandissement en couleur sur papier glacé montrait un ulcère du duodénum aussi gros que la planète Jupiter. À vomir.

Les classeurs métalliques étaient fermés à clé. J'aurais volontiers examiné les tiroirs de son bureau, mais je ne voulais pas prendre trop de risques. Certaines personnes n'aiment pas qu'on fouille dans leurs affaires. Je tendis l'oreille. La douche venait de s'arrêter. Tant mieux. Le docteur et moi allions avoir une petite conversation.

CHAPITRE XVII

Le docteur Dunne ressortit de la salle de bains vêtu d'un pantalon vert retenu par une ceinture blanche, d'une chemise sport à carreaux roses et verts, de mocassins blancs et de chaussettes roses. Il ne manquait plus que la veste blanche pour compléter l'archétype du parfait bon vivant du Middle West. Ses cheveux blancs encore mouillés étaient peignés en arrière. Des mèches commençaient déjà à boucler autour de ses oreilles. Il avait un visage joufflu, un teint rose et des yeux très bleus sous d'épais sourcils blancs. Il devait mesurer plus d'un mètre quatre-vingts et accusait une vingtaine de kilos de trop qu'il portait en avant comme une grossesse de six mois. Pourquoi est-ce qu'aucun des hommes de cette ville n'entretenait sa forme ?

Il s'immobilisa en m'apercevant.

— Oui, madame ? dit-il en réponse à une question que je ne lui avais pas encore posée.

Je mis de la chaleur dans mon ton, feignant l'aménité.

— Bonjour, monsieur Dunne. Je suis Kinsey Millhone, dis-je en lui tendant la main.

Il condescendit à me la serrer avec trois doigts.

— Le bureau du personnel est au fond du couloir, mais nous n'engageons personne pour l'instant. L'hôtel est fermé jusqu'au mois d'avril.

— Je ne cherche pas du travail. J'ai besoin de renseignements sur une de vos anciennes patientes.

Il prit aussitôt l'air supérieur du praticien.

— De qui s'agit-il ?

— Jane Timberlake.

Son langage corporel adopta un code que je ne pouvais déchiffrer.

— Vous êtes de la police ?

— Non, détective privé. J'ai été engagée...

— Dans ce cas, je ne peux vous aider.

— Vous permettez que je m'asseye ?

Le docteur Dunne me dévisagea d'un air hébété, habitué à ce que ses paroles soient paroles d'évangile. Il n'avait certainement jamais eu affaire à des emmerdeurs dans mon genre. Il était protégé du public par sa réceptionniste, son infirmière, sa secrétaire, sa permanence téléphonique, son épouse, toute une armée de femmes qui le défendaient et le préservaient.

— Je n'ai pas dû bien me faire comprendre, mademoiselle Millhone. Je n'ai rien à vous dire.

— C'est vraiment dommage, répondis-je sans me départir de mon calme. J'essaie de découvrir qui est son père.

— Qui vous a laissé entrer ici ?

— L'employée de la réception a appelé votre femme.

Ce n'était pas entièrement faux.

— Je suis contraint de vous ordonner de partir. Il n'est pas question que je vous donne des renseignements concernant les Timberlake. Je suis leur médecin de famille depuis des années.

— Je comprends. Rassurez-vous, je ne vous demande pas de trahir le secret professionnel.

— C'est pourtant ce que vous faites !

— Docteur Dunne, j'essaie de découvrir l'identité d'un meurtrier. Je sais que Jane était une enfant illégitime. Je possède une copie de son certificat de naissance, son père est « inconnu ». Je ne vois pas ce qui vous pousse à protéger cet homme si vous le connaissez. Et si vous ne savez rien, dites-le, ça nous fera gagner du temps à tous les deux.

— C'est scandaleux de venir ainsi me harceler dans mon propre bureau ! Vous n'avez aucun droit de fouiller dans le passé de cette pauvre fille. Excusez-moi, dit-il en se dirigeant vers la porte. Elva ! Elva !

J'entendis quelqu'un marcher d'un pas décidé dans le couloir. Je déposai ma carte sur le bord de son bureau.

— Je loge au motel *Ocean Street* si vous décidez de m'aider.

J'avais presque franchi la porte quand Mme Dunne surgit. Elle portait encore sa tenue de tennis. Elle me reconnut aussitôt, ses joues pâles s'empourprèrent. Mon retour n'était pas accueilli avec la joie que j'espérais. Elle tenait sa raquette comme une hache. Je fis un pas sur le côté sans la quitter des yeux. Généralement, je n'avais pas peur des femmes chevalines avec de grosses cuisses, mais celle-ci ne m'inspirait aucune confiance. Elle s'avança si près que je sentais son haleine. Un vrai régal.

— J'espérais récolter quelques renseignements sur une affaire, mais je vois que j'ai eu tort.

— Appelle la police, ordonna-t-elle à son mari.

Et sans prévenir, elle souleva la raquette comme un sabre de samouraï.

Je fis un bond en arrière juste au moment où la raquette s'abaissait.

— Hé, du calme !

Elle frappa à nouveau. Heureusement que j'avais des réflexes.

— Arrêtez ! Lâchez cette raquette !

Au lieu de se calmer, elle prit son élan et abattit la raquette de toutes ses forces ; je sentis le souffle à quelques centimètres de mon visage. Je reculai prestement. Cette scène était ridicule. J'avais envie

de rire, mais la violence de ses coups me nouait l'estomac. Je reculais à mesure qu'elle avançait. Elle essaya encore une fois de me frapper avec sa Wilson, sans plus de succès. Son visage affichait un air de profonde concentration, les yeux brillants, la bouche entrouverte. Derrière elle, je remarquai confusément que le docteur Dunne était passé de l'agressivité à l'inquiétude.

— Elva, ça suffit ! cria-t-il.

Je ne pense pas qu'elle l'entendit, ou bien alors elle s'en foutait. La raquette continuait à fendre l'air autour de moi ; elle la tenait maintenant comme une hache à double tranchant, se balançant d'un pied sur l'autre.

À chaque fois, elle me loupait d'un cheveu et je ne le devais qu'à ma rapidité. Je craignais qu'elle ne m'en assène un coup derrière la tête si je me mettais à courir. C'est un truc à vous ouvrir le crâne. Et même si on n'en meurt pas, c'est le genre de chose qu'on préfère éviter autant que possible.

Elle leva encore une fois la raquette au-dessus de sa tête. Le cadre en bois s'abattit comme une lame, trop rapidement cette fois pour que je l'évite. Je reçus le plus gros du choc sur mon avant-bras gauche dont je m'étais servi instinctivement pour me protéger le visage. Une sorte d'éclair me traversa le bras. Je ne peux pas dire que je ressentis de la douleur. C'était davantage comme une décharge au cerveau qui libéra mon agressivité.

Je la frappai sur la bouche du revers de la main, la projetant contre son mari. Les deux époux tombèrent à la renverse avec le même glapissement de surprise. Je la saisis par son maillot avec une force incroyable pour l'obliger à se relever. Et sans réfléchir, je lui balançai un direct, j'entendis mon poing s'écraser sur ses dents.

Quelqu'un me saisit le bras par-derrière. L'employée de la réception s'accrochait à moi en hurlant. De la main gauche je tenais toujours Elva par son maillot. Elle essayait de se libérer en battant désespérément des bras, les yeux écarquillés par la peur.

Je réussis à me maîtriser et je lâchai prise. Elva poussa un cri de soulagement. Elle me dévisageait avec stupeur. Je ne sais pas ce qu'elle avait vu sur mon visage, mais je sais ce que moi je vis sur le sien. J'étais grisée par un sentiment de puissance, la joie m'envahissait comme de l'oxygène pur. Il y a quelque chose dans l'affrontement physique qui stimule et libère. Une gifle est la pire des insultes et vous ne savez pas ce que vous risquez de récolter en retour. J'ai vu des querelles de bar sans importance s'achever par la mort d'un homme à cause d'une simple gifle.

Ses lèvres commençaient déjà à enfler, ses dents étaient couvertes de sang. Mon ivresse culmina et disparut à cette vue. Je sentais maintenant la douleur irradier dans mon bras, j'avais le souffle coupé.

Je voyais l'hématome se propager sous la peau à l'endroit où avait frappé le tranchant de la raquette. Mes articulations me brûlaient, j'avais la peau écorchée.

Elva se mit à sangloter pitoyablement, jouant le rôle de la pauvre victime alors qu'elle avait essayé de me fendre le crâne ! La colère monta de nouveau en moi et j'eus soudain envie de me jeter sur elle, mais je souffrais et le besoin de m'occuper de mon bras prit le dessus. Le docteur Dunne entraîna sa femme dans son bureau. L'employée en veste orange leur emboîta le pas tandis que je m'adossais au mur en essayant de reprendre mon souffle. Il risquait d'appeler la police, mais je m'en fichais.

Le docteur réapparut au bout d'un moment et se répandit en excuses. Je n'avais qu'une envie, foutre le camp de cet endroit, mais il insista pour soigner mon bras tout en m'assurant qu'il n'était pas cassé. Ce type me prenait pour une débile ? Je savais bien qu'il n'était pas cassé. Il me conduisit à l'infirmerie de l'hôtel où il examina mon bras meurtri. Visiblement, il était inquiet et sa réaction m'intéressait beaucoup plus que tout ce qui s'était passé jusqu'à maintenant.

— Je suis désolé pour cet incident.

Avec une compresse il m'appliqua un désinfectant, levant la tête pour voir si je réagissais.

— Vous savez comment sont les femmes, répondis-je. Ces petites prises de bec sont fréquentes.

L'ironie de ma remarque lui passa au-dessus de la tête.

— Elva est très protectrice. Je suis sûr qu'elle ne pensait pas à mal. Elle était tellement bouleversée que j'ai dû lui administrer un sédatif.

— J'espère que tous vos instruments sont en lieu sûr. Je n'aimerais pas la voir avec un bistouri dans la main.

— Je crois que nous devrions essayer d'oublier cet incident.

— Vous en parlez à votre aise.

J'essayai de refermer mon poing droit, admirant la façon dont la bande obturait la crevasse laissée sur mes jointures par les dents d'Elva.

— J'imagine que vous n'êtes toujours pas disposé à me parler de Jane Timberlake.

Il s'était dirigé vers l'évier pour se laver les mains, me tournant le dos.

— Je l'ai vue ce jour-là, dit-il d'une voix blanche. Je l'ai déclaré à la police à l'époque.

— Le jour où elle a été assassinée ?

— Oui. Elle est venue à mon cabinet après avoir eu les résultats de son test de grossesse.

— Pourquoi ne s'était-elle pas adressée à vous en premier lieu ?

— Je l'ignore. Peut-être qu'elle était gênée. Elle m'a dit qu'elle avait supplié le docteur de Lompoc de l'avorter. Il a refusé et j'étais le suivant sur sa liste.

Il s'essuya soigneusement les mains et remit la serviette à sa place.

— Et vous avez refusé ?

— Évidemment.

— Pourquoi « évidemment » ?

— Hormis le fait que l'avortement était illégal à l'époque, c'est une chose que je refuse de faire. Sa mère a survécu à une grossesse illégitime. Il n'y avait aucune raison que sa fille ne fasse pas de même. Ce n'est pas la fin du monde, contrairement à ce qu'elle semblait croire. Elle disait que sa vie serait fichue, mais ce n'est pas vrai.

Tout en parlant, il ouvrit un placard d'où il sortit un gros flacon de pilules. Il en fit tomber cinq dans une petite enveloppe blanche qu'il me tendit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un analgésique.

Je ne pensais pas en avoir besoin, mais je glissai malgré tout l'enveloppe dans mon sac. Dans mon métier, je prends souvent des coups.

— Avez-vous mis la mère de Jane au courant ?

— Hélas, non. Jane était mineure et j'aurais dû avertir sa mère, mais j'ai accepté de garder le secret. Je regrette maintenant. Peut-être que les choses auraient été différentes.

— Savez-vous qui est le père de Jane ?

— Je vous conseille d'appliquer de la glace sur votre bras, dit-il. S'il continue à enfler, revenez me voir. À mon cabinet de préférence. Je ne vous ferai pas payer.

— Vous a-t-elle dit qui elle fréquentait ?

Le docteur Dunne quitta l'infirmierie sans un mot.

Je récupérai la chemise à manches longues que j'avais laissée sur le siège arrière de ma voiture et je l'enfilai par-dessus mon T-shirt afin de masquer l'énorme hématome multicolore sur mon bras. Je restai un moment assise derrière le volant, la tête appuyée contre le siège, essayant de rassembler mes forces en vue des événements futurs. J'étais morte. Il n'était que 4 heures et j'avais l'impression d'avoir déjà vécu une journée interminable. Tant de choses me tracassaient. Tap et son fusil chargé avec des cartouches de sel. Les quarante-deux mille dollars qui avaient disparu. Quelqu'un tirait les ficelles, entrant et sortant du jeu comme une silhouette floue dans le brouillard. Je l'avais entraperçue, mais impossible d'identifier son visage. Je me

redressai enfin sur mon siège et mis le contact. Retour en ville pour aller voir Royce.

Je n'eus aucun mal à trouver l'hôpital dans Jameson Street, à quelques centaines de mètres seulement du collège. L'architecture massive et impersonnelle ne méritait aucune louange.

Royce était dans le service de chirurgie. Les semelles de mes bottes grinçaient légèrement sur le sol en vinyle impeccablement ciré. Je passai devant la salle des infirmières. Personne ne fit attention à moi. Je détournai pudiquement la tête en passant devant une porte ouverte. Les malades, les blessés et les mourants ont droit à bien peu d'intimité. Du coin de l'œil je remarquai que la plupart d'entre eux étaient couchés parmi des bouquets et des cartes de vœux de rétablissement ouvertes sur les tables de chevet, la télévision allumée. Je sentais l'odeur des haricots verts. Pour moi, les hôpitaux sentent toujours les légumes en conserve.

J'atteignis enfin la chambre de Royce. Je marquai un temps d'arrêt à la porte et je pris une longue inspiration avant de me résoudre à entrer.

Royce dormait. On aurait dit un prisonnier, avec son lit à barreaux et le tube de la perfusion pareil à une laisse. Un masque à oxygène en plastique bleu couvrait son nez. Le seul bruit était un souffle irrégulier qui s'échappait entre ses lèvres. On lui avait retiré son dentier, sans doute de peur qu'il se morde à mort. Je restai là devant le lit à l'observer.

Ses cheveux blancs étaient collés sur son front par la sueur. Ses mains reposaient sur les couvertures, paumes vers le ciel, grandes et décharnées, les doigts remuant de temps à autre. Rêvait-il, comme un chien, à ses souvenirs de chasse ? Dans un mois il serait mort. Je me demandai s'il vivrait assez longtemps pour obtenir ce qu'il désirait le plus : revoir son fils. Ce fils dont il avait remis le sort entre mes mains.

CHAPITRE XVIII

À 17 h 30 je frappai à la porte de chez Shana Timberlake, persuadée toutefois qu'il n'y avait personne. La vieille Plymouth n'était plus dans l'allée. Aucune lumière ne brillait à l'intérieur du cottage et les rideaux étaient tirés. J'essayai d'ouvrir, sans succès. Toujours intéressée par une visite des lieux en toute liberté, une de mes spécialités, je fis rapidement le tour de la maison au cas où la porte de derrière serait ouverte. Manque de chance. Shana avait sorti un second sac-poubelle, mais par la fenêtre de la cuisine, je voyais la vaisselle sale qui recommençait à s'entasser et le lit n'était pas fait. Cette maison ressemblait à un asile de nuit.

Je retournai au motel. La chose que je désirais le plus au monde, c'était poser ma petite tête sur un oreiller et dormir, ça me semblait hélas impossible à réaliser. J'avais trop de travail, trop de questions gênantes à poser. Comme d'habitude la réception était déserte, mais j'entendais Ori parler au téléphone dans le salon. Je me glissai sous le comptoir et frappai poliment au chambranle de la porte. Elle leva la tête, me vit et me fit signe d'entrer.

Elle prenait des réservations pour une famille de cinq personnes, proposant d'installer un canapé convertible, un berceau et un lit de camp avec des modifications de prix. Maxine, la femme de ménage, était venue et repartie sans laisser trace de son efficacité. Visiblement, elle s'était contentée de nettoyer le dessus de quelques meubles, laissant une couche d'encaustique sur laquelle se collait la poussière. Le couvre-lit d'Ori était maintenant jonché de prospectus, de coupures de journaux et de vieux magazines, sans oublier cette mystérieuse collection de coupons de réduction qui semblent s'accumuler sur toutes les tables basses du pays. La poubelle près du lit débordait déjà. Ori continuait à classer et à jeter tout en parlant. Après avoir conclu son affaire, elle repoussa le téléphone en s'éventant avec une enveloppe.

— Ah, Kinsey ! Quelle journée ! J'ai l'impression que je couve quelque chose. Dieu seul sait quoi. Tout le monde autour de moi a la grippe. J'ai mal partout et ma tête va éclater.

— Je suis vraiment désolée, dis-je. Ann est dans les parages ?

— Elle inspecte les chambres. Chaque fois que nous avons une nouvelle femme de ménage nous devons vérifier que le travail est bien fait. Évidemment, dès qu'une commence à être formée, elle fiche le camp et il faut recommencer. Et vous ? Qu'est-ce que vous avez fait avec votre main ? Vous êtes passée à travers une vitre ?

Je contemplai mon poing écorché en essayant d'inventer un mensonge plausible. Je ne pense pas qu'on m'avait engagée pour boxer la femme du docteur. J'avais honte de m'être laissé emporter. Heureusement, mes problèmes n'intéressaient guère Ori et avant que je puisse répondre elle revint aux siens.

— Vous avez vu ces plaques d'urticaire ? dit-elle en se grattant le bras. Regardez ces sortes de petites cloques. Ça me rend folle tellement ça me démange. J'ai jamais entendu parler d'une grippe qui donne des boutons, mais je me demande ce que ça peut être d'autre.

Elle leva son bras. Je jetai un œil poliment, mais je ne voyais que les marques qu'elle s'était faites en se grattant. Ori était le genre de femme à se lancer dans de longs monologues sur ses intestins, convaincue sans doute que ses flatulences étaient d'un intérêt fascinant. J'ignorais comment Ann parvenait à survivre dans cette atmosphère de narcissisme médical. Je regardai ma montre.

— Oh, il faut que je monte.

— Non, non. Pas question, protesta Ori. Vous allez rester à côté de moi. Avec Royce à l'hôpital et mon arthrite qui me fait souffrir, j'en oublie mes bonnes manières. Nous n'avons même pas eu l'occasion de faire connaissance.

Elle tapota sur le lit à côté d'elle comme si j'étais un jeune chiot qu'on autorise enfin à monter sur le lit.

— Ce serait avec plaisir, Ori, mais vous savez bien que je dois...

— Oh, non ! Ce n'est pas encore l'heure du dîner. Pourquoi voulez-vous vous enfuir ?

Je la regardai d'un air estomaqué, incapable de trouver une excuse valable.

Ann apparut sur le seuil, une écritoire à la main.

— Oh, bonjour, Kinsey. Comment allez-vous ?

Ori intervint aussitôt, ne voulant pas laisser s'engager une conversation qui ne la concernait pas. Elle tendit son bras.

— Ann, ma chérie, regarde ce que j'ai là. Kinsey dit qu'elle n'a jamais rien vu de pareil.

Ann foudroya sa mère du regard.

— Tu veux bien attendre une minute, s'il te plaît ?

Ori sembla ne pas remarquer la mauvaise humeur de sa fille.

— Il faudra que tu passes à la banque demain matin à la première heure. J'ai payé Maxine et il ne reste pratiquement plus rien.

— Et les cinquante dollars que je t'ai donnés hier ?

— Je viens de te le dire, j'ai payé Maxine.

— Tu lui as donné cinquante dollars ? Combien de temps est-elle restée ?

— Inutile de me parler sur ce ton. Elle est arrivée à 10 heures et elle est repartie à 16 heures, sans s'arrêter un seul instant, sauf pour

déjeuner.

— J'imagine qu'elle a vidé le frigo.

Ori parut outrée par cette accusation.

— Tu ne vas quand même pas reprocher à cette pauvre femme un petit en-cas ?

— Elle a travaillé six heures, maman. Combien tu lui as donné ?

Mal à l'aise, Ori se mit à triturer les couvertures.

— Tu sais que son fils a été malade, et elle dit qu'elle ne voit pas comment elle peut continuer à faire le ménage pour six dollars l'heure. Je lui ai dit qu'on pouvait aller jusqu'à sept.

— Tu lui as accordé une augmentation ?

— Je ne pouvais pas lui dire non.

— Et pourquoi ? C'est ridicule. Elle est lente et elle travaille mal.

— Mais enfin, qu'est-ce qui te prend ?

— Rien ! J'ai suffisamment de problèmes. Les chambres là-haut sont bordéliques et j'ai dû repasser derrière elle...

— C'est pas une raison pour me crier dessus, répliqua Ori. Je t'avais dit de ne pas engager cette fille. Elle a une tête d'étrangère avec sa natte de cheveux noirs.

— Dès que je franchis la porte tu me sautes dessus sans me laisser le temps de respirer ! Il n'y a que toi qui comptes !

Ori se tourna vers moi comme pour me prendre à témoin. L'air de dire : « Voilà comment on traite une vieille femme malade. »

— J'essayais simplement de t'aider, dit-elle d'une voix chevrotante.

— Oh, arrête ton cinéma !

Ann ressortit furieuse. Quelques instants plus tard on l'entendit dans la cuisine claquer les tiroirs et les portes des placards. Ori s'essuya les yeux en s'assurant que j'avais remarqué à quel point elle était bouleversée.

— J'ai un coup de fil à passer, marmonnai-je, et je sortis avant qu'elle n'exige mon soutien.

Je ne me sentais pas dans mon assiette en remontant. Je n'avais jamais travaillé pour des gens aussi déplaisants. Je m'enfermai dans ma chambre et m'allongeai sur le lit, trop épuisée pour bouger et trop énervée pour dormir. La tension s'accumulait au fil des jours et les tempes me battaient par manque de sommeil. Je découvris soudain que je n'avais pas déjeuné. En fait, je mourais de faim.

Je me levai, me déshabillai et me dirigeai vers la douche. Un quart d'heure plus tard, je ressortais après m'être changée. Peut-être qu'un bon repas me remettrait d'aplomb. Il était ridiculement tôt, mais je ne mange jamais à des heures normales.

Floral Beach offre un grand choix de restaurants. Outre la pizzeria dans Palm Street il y avait, dans Ocean Street, *La Digue*, *Le Galion* et

l'*Ocean Street Café* qui lui n'est ouvert que le midi. Une queue se formait déjà devant *Le Galion*. Une pancarte indiquait « Repas familiaux », c'est-à-dire qu'on n'y servait pas d'alcool et que c'était rempli de gosses assis sur des sièges à ressorts qui hurlaient et tapaient sur les tables avec leurs cuillères.

J'entrai donc à *La Digue*. La décoration intérieure était dans le style nautique : chaises de bateau en érable, nappes à carreaux bleus et blancs sur les tables, des bougies dans de grands bocaux rouges. Au-dessus du bar, des filets de pêche étaient tendus entre les rayons d'un gouvernail de bateau. L'hôtesse était habillée d'une longue jupe et d'un corsage moulant avec un profond décolleté à la façon du XVIII^e siècle. Visiblement, elle portait aussi un soutien-gorge de la même époque car ses deux petits seins étaient pressés l'un contre l'autre. Si elle se penchait trop, je craignais que l'un des deux ne jaillisse du corsage. Les types assis au bar ne la quittaient pas des yeux, pleins d'espoir.

Hormis ces deux clients, l'endroit était désert et l'hôtesse semblait soulagée d'avoir enfin quelque chose à faire. Elle m'installa dans le coin réservé aux non-fumeurs, c'est-à-dire entre les cuisines et le téléphone. L'immense menu qu'elle me tendit était relié par une corde à pompon. On y trouvait quelques viandes grillées, mais principalement des poissons et des fruits de mer, frits pour la plupart. J'hésitai entre « les crevettes légèrement frites servies avec la sauce du chef » et « l'escalope de mer revenue dans la poêle et accompagnée d'une sauce aigre-douce » quand Dwight Shales surgit devant moi. On aurait dit qu'il avait pris une douche et qu'il s'était changé lui aussi dans la perspective d'une longue nuit torride en ville.

— Je pensais bien vous avoir reconnue, dit-il. Vous permettez ?

— Je vous en prie, répondis-je en désignant le siège vide en face de moi. Mettez-moi un peu au courant. Est-ce que j'aurais dû choisir *Le Galion* ?

— Les deux appartiennent au même propriétaire.

— Pourquoi y a-t-il autant de queue là-bas et si peu de monde ici ?

— Parce que nous sommes jeudi et *Le Galion* offre des *spareris* en hors-d'œuvre. Mais le service est épouvantable, vous ne manquez rien.

J'étudiai le menu une seconde fois.

— Qu'y a-t-il de bon ici ?

— Pas grand-chose. Tous les fruits de mer sont congelés et la soupe de palourdes sort directement de la boîte. Le steak est correct. Moi je commande toujours la même chose : un filet mignon à point avec une pomme de terre au four, une salade au roquefort et une tarte aux pommes comme dessert. Après deux martinis, vous trouverez que c'est un excellent repas.

Je souris. Dwight faisait preuve d'humour, voilà un aspect de sa personnalité que j'ignorais jusqu'ici.

— Vous dînez avec moi, j'espère.

— Avec plaisir. Je déteste manger seul.

— Moi aussi.

La serveuse vint à notre table et nous commandâmes à boire. Je l'avoue, je soignai ma fatigue avec un martini on the rocks, c'était efficace et surtout, très agréable. Tout en parlant, je m'efforçais de le juger discrètement. C'est très intéressant de constater comme les gens changent dès que vous les connaissez. La première impression est sans doute la plus précise, mais en certaines occasions, un visage peut subir des transformations presque magiques. Dwight Shales, à présent, avait l'air d'un homme jeune enfermé dans une coquille de cinquante-cinq ans. Sa personnalité cachée m'apparaissait plus clairement à mesure que nous parlions.

J'écoutais avec les deux yeux et une oreille, essayant de discerner ce qui se passait réellement. En apparence, nous discussions de la façon dont nous occupions nos loisirs : il était attiré par la randonnée, et j'avais tendance à me distraire en lisant le Code pénal de la Californie et les textes de loi concernant les vols de voitures. Mais tandis que sa bouche parlait d'une attaque de tiques lors d'une récente randonnée, ses yeux disaient autre chose. Je débranchai mon cerveau pour régler avec précision mon récepteur. Cet homme était disponible sur le plan de l'affection. Voilà quel était le message subliminal.

Au milieu du repas, je modifiai le cours de la conversation, curieuse de savoir ce qui se passerait si nous abordions un sujet plus personnel.

— Qu'est-il arrivé à votre femme ? Je crois savoir qu'elle est morte.

— Sclérose en plaques. Elle a eu plusieurs périodes de rémission, mais la maladie l'a toujours rattrapée. Vingt ans à souffrir de cette merde. Vers la fin, elle ne pouvait plus rien faire seule. En un sens, elle a eu plus de chance que d'autres. Certains malades sont rapidement frappés d'incapacité, mais Karen n'a été condamnée au fauteuil roulant que les seize derniers mois de sa vie.

— Ça devait être terrible.

— Oui. Parfois, on avait l'impression qu'elle était guérie. Le plus affreux, c'est qu'il y a eu des erreurs de diagnostic au début. Elle a commencé par avoir de petits problèmes de santé, alors elle a consulté un chiropracteur pour ce qu'elle pensait être de la goutte. Évidemment, dès qu'il lui a mis le grappin dessus il a établi un programme à la con qui a seulement retardé la mise en œuvre des soins dont elle avait besoin. Subluxation de troisième catégorie, voilà ce qu'il lui a inventé. J'aurais dû traîner ce salopard en justice, mais à

quoi bon ?

— Ce n'était pas une patiente du docteur Dunne, par hasard ?

Il secoua la tête.

— Finalement, je l'ai obligée à aller consulter un spécialiste en ville qui l'a envoyée à *UCLA* pour des examens approfondis. J'imagine que ça ne change rien en fin de compte. Les choses auraient fini de la même manière. En tout cas, elle a mieux tenu le coup que moi, c'est certain.

Je ne savais pas quoi répondre. Il continua à me parler de sa femme pendant un moment, puis nous passâmes à un autre sujet.

— Puis-je vous demander quelles sont vos relations avec Shana Timberlake ?

Il sembla s'interroger un instant.

— Pourquoi pas ? C'est devenu une bonne amie. Depuis la mort de ma femme, nous nous voyons souvent. Je ne couche pas avec elle, mais j'apprécie sa compagnie. Je sais que les ragots vont bon train en ville, mais je m'en contrefous. Je suis trop vieux pour prêter attention à ce genre de chose.

— L'avez-vous vue aujourd'hui ? Je n'ai pas pu la trouver.

— Non.

Je levai la tête juste au moment où Ann Fowler entra.

— Tiens, voici Ann.

Dwight se retourna et lui fit un signe. Alors qu'elle s'avavançait vers notre table, il se leva pour emprunter une chaise à une table voisine. Elle paraissait toujours d'humeur aussi massacrate. Sa bouche était pincée. Si Dwight s'en rendit compte, il n'en laissa rien paraître.

Il lui avança la chaise.

— Vous désirez boire quelque chose ?

— Un sherry.

Elle fit signe à la serveuse avant qu'il ne puisse l'appeler. Il se rassit. Je remarquai qu'elle évitait de croiser son regard. Et elle buvait de l'alcool ? Curieux.

— Vous avez mangé ? demandai-je.

— Vous auriez pu me dire que vous ne dîneriez pas avec nous ce soir.

Je me sentis rougir devant son ton de reproche.

— Je suis désolée. Je n'y ai pas pensé. J'allais faire un petit somme quand je me suis rendu compte que je n'avais rien mangé de toute la journée. J'ai pris une douche et je suis venue directement ici. J'espère que je n'ai pas dérangé vos habitudes.

Elle ne prit même pas la peine de répondre. Je notai qu'inconsciemment elle avait adopté la stratégie de sa mère qui consistait à tirer profit au maximum de son martyre. Je n'aime pas tellement ce genre de rapports.

La serveuse vint prendre la commande d'Ann. Avant qu'elle ne reparte, Dwight se pencha vers elle.

— Dis-moi, Dorothy, Shana Timberlake est venue ici aujourd'hui ?

— Non. Pas que je sache. Généralement elle vient déjeuner.

— Si tu la vois, dis-lui de me passer un coup de fil.

— OK.

Dorothy s'éloigna et Dwight se retourna vers nous.

— Comment allez-vous, Dwight ? demanda Ann avec une amabilité forcée.

Il était évident qu'elle voulait me tenir à l'écart. J'étais trop fatiguée pour jouer à ces petits jeux. Je finis mon café, déposai un billet de vingt dollars sur la table et pris congé.

— Vous nous quittez déjà ? s'étonna Dwight en jetant un coup d'œil à sa montre. Il n'est même pas 9 h 30.

— La journée a été longue et je suis épuisée.

Nous sacrifîâmes au rite du « bonne nuit ». Ann se montra à peine plus polie qu'elle ne l'avait été jusque-là. On lui apporta son sherry au moment où je me dirigeais vers la sortie. J'eus l'impression que Dwight était légèrement déçu de mon départ prématuré, mais je me faisais peut-être des idées. Le martini a tendance à faire ressortir mon côté romantique. Et à me donner la migraine aussi, si vous voulez tout savoir.

CHAPITRE XIX

La nuit était claire. Le globe pâle de la lune était taché de plaques grises comme une pêche talée. La porte de *Chez Pearl* était ouverte lorsque je passai devant, il y avait juste une poignée de clients au bar. Le juke-box dispensait de la musique country. Un couple dansait sur la piste, la femme regardait par-dessus l'épaule de l'homme, le visage impassible. Il remuait le bassin en se déplaçant d'un pied sur l'autre, la faisant tourner tandis qu'elle pivotait sur place. Je ralentis en reconnaissant le fils et la belle-fille de Pearl aperçus au tribunal, et je décidai brusquement d'entrer.

Je m'installai sur un tabouret au bar et me retournai afin de pouvoir les observer. Il semblait content de lui, elle semblait plutôt s'ennuyer. Ils me faisaient penser à ces couples d'un certain âge qu'on voit dans les restaurants et qui n'ont plus rien à se dire depuis longtemps. Il portait un T-shirt blanc déformé par les bourrelets des hanches. Son jean taille basse était trop court pour ses bottes de cowboy. Ses cheveux blonds bouclés étaient mouillés par le gel coiffant qui allait commencer à sentir aussi fort que le musc de bison. Son visage était rond et lisse avec un nez retroussé et une bouche boudeuse, il était vraiment très amoureux de sa personne. Ce type devait passer des heures devant les miroirs de salles de bains à se peigner tout en décidant de quel côté de sa bouche il devait laisser pendre sa cigarette. Daisy s'approcha, son regard suivit le mien.

— C'est le fils de Pearl et sa belle-fille ? demandai-je.

— Ouais. Rick et Cherie.

— Ils ont l'air d'un couple heureux. Que fait-il dans la vie ?

— Il est soudeur dans une usine qui fabrique des citernes. C'était un vieux copain de Tap. Elle, elle travaille à la compagnie du téléphone, enfin elle y travaillait. Elle a laissé tomber il y a une quinzaine de jours et depuis il y a de l'eau dans le gaz. Vous voulez une bière ?

— Oui, pourquoi pas ?

Pearl était à l'autre bout de la salle, en pleine conversation avec deux types portant des chemises de bowling. Il m'adressa un signe de tête en m'apercevant et je lui répondis par un geste de la main. Daisy m'apporta ma bière dans un grand verre glacé.

La musique s'arrêta. Cherie quitta la piste, suivie de près par Rick. Je posai deux dollars sur le comptoir et traversai le bar jusqu'à leur table tandis qu'ils s'asseyaient. De près, la fille avait des traits fins, ses yeux bleus étaient mis en valeur par des cils et des sourcils noirs. Elle

aurait pu être mignonne si elle en avait eu les moyens. Mais, en l'occurrence, sa minceur était davantage un signe de malnutrition : épaules osseuses, teint pâle, cheveux ternes retenus par deux barrettes en plastique. Ses ongles étaient rongés jusqu'au sang. Les plis de son pull laissaient supposer qu'elle l'avait pris en passant sur la pile de repassage. Rick et Cherie fumaient tous les deux.

Je me présentai.

— J'aimerais bavarder un instant avec vous, si ça ne vous ennuie pas.

Rick se vautra sur son siège, les bras croisés derrière le dossier tout en me dévisageant. Ses jambes étaient tendues avec arrogance sur mon chemin. Cette pose était sans doute destinée à lui donner un air macho, mais je suspectais qu'en réalité son pantalon lui serrait le ventre et qu'il s'accordait un moment de répit.

— Ouais, j'ai entendu parler de vous. Vous êtes le privé qu'a engagé le vieux Fowler.

Son ton indiquait que personne ne pouvait la lui faire.

— Puis-je m'asseoir ?

Rick m'indiqua une chaise qu'il poussa du bout du pied, c'était sa notion de la galanterie. Je m'assis. Cherie ne semblait pas particulièrement enchantée de ma présence, mais au moins ça lui évitait de se retrouver seule avec son mari.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez de moi ? demanda-t-il.

— Des renseignements sur le meurtre. Je crois savoir que vous avez vu Bailey et Jane ensemble la nuit où elle a été assassinée.

— Et alors ?

— Pouvez-vous me raconter ce qui s'est passé ?

À l'autre bout du bar, je vis l'attention de Pearl se reporter sur notre table. Il abandonna sa conversation pour se diriger vers nous. Il était tellement gros que le simple fait de traverser la salle l'essouffla.

— Je vois que vous avez fait la connaissance de mon fils et de sa femme.

Je me levai à demi de ma chaise pour lui serrer la main.

— Bonjour, Pearl. Vous vous joignez à nous ?

— Pourquoi pas ?

Il prit une chaise et s'installa, faisant signe à Daisy de lui apporter une bière.

— Vous voulez quelque chose, vous autres ?

Cherie secoua la tête. Rick commanda une autre bière.

— Et vous ? me demanda Pearl.

— Ça va, merci.

Il leva deux doigts et Daisy commença à remplir un verre. Pearl se retourna ensuite vers moi.

— Ils ont pas encore rattrapé Bailey ?

— Pas que je sache.

— Il paraît que Royce a eu une crise cardiaque.

— En tout cas, il a fait un malaise. Je ne sais pas exactement ce que c'est. Il est à l'hôpital.

— Ce type n'a plus longtemps à vivre.

— C'est pour ça que j'essaie de régler rapidement cette affaire, dis-je. Je questionnais justement Rick au sujet de la nuit où il a vu Jane Timberlake.

— Oh, désolé de vous interrompre. Continuez.

— Il y a pas grand-chose à raconter, dit Rick, visiblement mal à l'aise. En passant en voiture, je les ai vus tous les deux sortir de la bagnole de Bailey. Ils avaient l'air soûls.

— Ils titubaient ?

— Non, pas à ce point-là, mais ils s'accrochaient l'un à l'autre.

— Il était minuit selon vous ?

Rick regarda son père qui s'était retourné en voyant arriver Daisy.

— Peut-être un peu plus, mais enfin c'était dans ces eaux-là.

Daisy déposa les deux bières sur la table et repartit vers le bar.

— Vous avez vu passer des voitures ? Quelqu'un d'autre dans la rue ?

— Non. Personne.

— Bailey affirme qu'il était 22 heures. Cette contradiction me tracasse.

Pearl intervint.

— Le coroner a fixé l'heure de la mort vers minuit. Évidemment, Bailey essaie de faire croire à tout le monde qu'il était au lit à 22 heures.

Je jetai un coup d'œil à Rick. Lui aussi aurait dû être rentré à cette heure-là.

— Quel âge aviez-vous à l'époque ? Dix-sept ans ?

— Qui, moi ? J'étais en première au collège.

— Vous sortiez avec une fille ce soir-là ?

— Non, je rentrais de chez ma grand-mère. Elle avait eu une attaque et papa voulait que je reste auprès d'elle jusqu'à l'arrivée de l'infirmière à domicile.

Rick alluma une autre cigarette.

Le visage de Cherie n'exprimait aucun sentiment, excepté de temps à autre une sorte de rictus. Que signifiait-il ? Elle observa ses ongles et décida de les tailler à coups de dents.

— L'infirmière est arrivée à quelle heure ?

— Minuit dix. Quelque chose comme ça.

Pearl intervint à nouveau.

— L'infirmière de nuit a téléphoné pour dire qu'elle était malade, alors j'ai demandé à Rick de rester jusqu'à ce que l'autre arrive.

— Je suppose que votre grand-mère habitait dans le coin ?

— Pourquoi toutes ces questions ? demanda Rick.

— Parce que vous êtes le seul témoin à avoir vu Bailey sur les lieux du crime.

— Bien sûr qu'il y était. Il l'a reconnu lui-même. Je les ai vus descendre tous les deux de sa bagnole.

— Ça n'aurait pas pu être quelqu'un d'autre ?

— Je connais suffisamment Bailey. Il n'était pas plus loin que le bar. Il s'est garé sur le bord de mer et ils sont descendus sur la plage.

Le regard de Rick se tourna à nouveau vers le visage de son père. Il mentait.

— Excusez-moi, dit Cherie. Ça vous ennuie si je me tire ? J'ai mal au crâne.

— Rentre, ma chérie, dit Pearl. J'arrive tout de suite.

— Ravie de vous avoir rencontrée, me dit-elle rapidement en se levant.

Elle ne prit pas la peine de glisser un mot à Rick. Pearl la regarda partir, visiblement il adorait sa belle-fille. Je captai le regard de Rick.

— Avez-vous vu quelqu'un entrer ou sortir du motel ?

Je savais que je risquais de paraître obstinée, mais c'était peut-être ma seule chance de l'interroger. J'aurais préféré le faire hors de la présence de son père, hélas je n'avais pas le choix.

— Non.

— Rien d'inhabituel ?

— Je vous l'ai dit, tout était normal.

— On dirait que vous avez épuisé le sujet, non ? intervint Pearl.

— Oui, on dirait, concédai-je. Mais je ne désespère pas de trouver une piste.

— Ça serait un sacré coup de chance après tout ce temps.

— Parfois, je sais favoriser la chance.

Pearl se pencha en avant, projetant vers moi son double menton.

— Laissez-moi vous dire une bonne chose. Vous n'arriverez jamais à rien. C'est du temps perdu. Bailey a tout avoué. Royce refuse de croire que son fils est coupable et, ma foi, je le comprends. Il est à l'article de la mort et il ne veut pas emporter cette terrible déception dans sa tombe. J'ai de la peine pour ce vieux fou, mais ça ne change rien aux faits.

— Que savons-nous exactement des faits ? répondis-je. Jane est morte il y a dix-sept ans. Bailey a disparu l'année suivante.

— C'est exactement ce que je dis. Tout ça c'est de l'histoire ancienne. Bailey a reconnu qu'il était coupable. Aujourd'hui il pourrait être libre. Mais regardez-le, il a préféré s'enfuir une fois de plus. Dieu seul sait où. L'un d'entre nous est peut-être en danger. On sait pas ce qui peut lui passer par la tête.

— Je ne veux pas me disputer avec vous, Pearl, mais je ne laisserai pas tomber.

— Alors vous êtes encore plus folle que lui.

Je commençais à en avoir ma dose des vieillards ergoteurs. Qui lui avait demandé son avis ?

— Je vous remercie pour ces conseils. Je saurai m'en souvenir. (Je regardai ma montre.) Il est temps que j'y aille.

Ni Rick ni Pearl ne semblaient désolés de me voir partir. Je sentis leurs regards peser sur moi tandis que je marchais vers la sortie. Le genre de regards qui vous donne envie d'accélérer le pas.

Je parcourus les deux pâtés de maisons qui me séparaient du motel. Il était un peu plus de 22 heures et deux voitures de police étaient stationnées de l'autre côté de la rue. Deux jeunes flics adossés à la carrosserie buvaient un café taudis que leur radio débitait en permanence des bulletins d'information. Je continuais à penser à Rick. Je savais qu'il mentait, mais pourquoi ? À moins que ce ne soit lui qui ait tué Jane. Peut-être qu'il lui avait fait des propositions et qu'elle l'avait repoussé en se moquant de lui. Ou peut-être qu'il avait simplement cherché à se rendre intéressant à l'époque, le dernier homme à avoir vu Jane Timberlake vivante. Voilà qui était susceptible de lui conférer un certain statut dans une communauté de la taille de Floral Beach.

Je montai par l'escalier de service. Il faisait noir sur le palier du premier étage, mais je perçus l'odeur de la fumée de cigarette. Je m'immobilisai.

Quelqu'un se tenait dans l'ombre du distributeur en face de ma chambre. Je sortis mon stylo-lampe de mon sac et le braquai dans cette direction.

Cherie.

— Que faites-vous ici ?

Elle sortit de l'ombre, le faisceau pâle de la lampe lui donnait un teint livide.

— J'en ai marre des bobards de Rick.

J'avancai jusqu'à ma porte et l'ouvris, en me retournant vers elle.

— Vous voulez entrer ?

— J'ai pas le temps. S'il rentre à la maison et que je ne suis pas là, il voudra savoir où j'étais.

— Il a menti, n'est-ce pas ?

— Il n'était pas minuit quand il les a vus. Il était plus près de 22 heures. Il venait me voir. Il savait que si son père apprenait qu'il avait laissé sa grand-mère seule, il recevrait une raclée monumentale.

— Et alors, que s'est-il passé ? Il est parti et il est revenu ?

— Exact. Il est rentré juste avant que l'infirmière de nuit arrive. Plus tard, quand on a appris que Jane Timberlake avait été assassinée,

il a avoué qu'il l'avait vue en compagnie de Bailey. Il ne s'était pas rendu compte qu'en disant cela il se foutait dans la merde. Alors il a été obligé de mentir sur l'heure pour pas se faire botter le cul.

— Et Pearl ne sait toujours pas la vérité ?

— Difficile à dire. Il protège énormément Rick. Alors, peut-être qu'il se doute de quelque chose. Mais de toute façon, ça n'avait plus d'importance, puisque Bailey avait plaidé coupable. Il a avoué l'avoir tuée, alors tout le monde se foutait de savoir à quelle heure.

— Rick vous a-t-il raconté ce qui s'était réellement passé ?

— Il les a bien vus sortir de voiture et descendre sur la plage. C'est ce qu'il m'a dit à l'époque, mais Bailey a pu retourner dans sa chambre et tourner de l'œil comme il le prétend.

— Pourquoi me racontez-vous tout ça ?

— C'est plus mes oignons. J'ai l'intention de le plaquer à la première occasion.

— Vous ne l'avez jamais dit à personne ?

— À qui ? Bailey a disparu pendant si longtemps. Rick m'a fait jurer de la fermer, mais je ne supporte plus d'entendre tous ces mensonges. Je veux libérer ma conscience avant de foutre le camp.

— Où irez-vous si vous quittez Floral Beach ?

Elle haussa les épaules.

— Los Angeles, San Francisco. J'ai une centaine de dollars pour le car et je verrai bien jusqu'où ça me mène.

— Est-il possible que Rick ait eu une liaison avec Jane Timberlake ?

— Je crois pas qu'il l'a tuée, si c'est ce que vous pensez. Je serais pas restée avec lui si je le croyais. De toute façon, les flics savent qu'il a menti sur l'heure, mais ils s'en foutent.

— La police le savait ?

— Certainement. Ils ont dû les voir eux aussi. À 22 heures, ils sont toujours sur la plage. C'est là qu'ils font leur pause-café.

— Décidément, on dirait que les habitants de cette ville s'accordent tous pour désigner Bailey comme bouc émissaire.

Cherie dansait nerveusement d'un pied sur l'autre.

— Il faut que je rentre.

— Si jamais autre chose vous revient, vous me préviendrez ?

— Si je suis encore dans les parages, mais n'y comptez pas trop.

— Je vous remercie. Prenez soin de vous.

Mais elle était déjà partie.

CHAPITRE XX

Il était 23 heures quand je pus enfin me mettre au lit. Mon corps tout entier gémissait de fatigue. Je restai allongée là, sentant le sang battre douloureusement dans mon avant-bras tuméfié. Inutile d'insister. Je me traînai jusqu'à la salle de bains pour avaler un des cachets que m'avait donnés le docteur Dunne. Je n'avais même pas envie de réfléchir aux événements de la journée. Je me fichais de ce qui s'était passé il y a dix-sept ans ou de ce qui se passerait dans dix-sept ans. J'avais besoin d'une overdose de sommeil et je finis par m'abandonner à un oubli informe que ne vint troubler aucun rêve.

À 2 heures du matin la sonnerie stridente du téléphone me réveilla de parmi les morts. Je décrochai par automatisme et collai mon oreille à l'écouteur.

— Allô ?

La voix était lente, grave et râpeuse, une sorte de grommellement mécanique.

— Espèce de salope, je vais te découper en morceaux. Je vais te faire regretter d'avoir mis les pieds à Floral Beach...

Je raccrochai brusquement avant que le type ne puisse ajouter un mot. Je me redressai dans mon lit, le cœur battant. Je dormais si profondément que j'ignorais où je me trouvais et ce que je faisais. Je scrutai les ombres qui m'entouraient, désorientée. Je repérai enfin le grondement de l'océan à moins de cinquante mètres, découvrant grâce à la lueur des lampadaires que je me trouvais dans une chambre d'hôtel. Ah oui, Floral Beach. Je regrettais déjà d'y être venue. Je repoussai les couvertures et je traversai la pièce à pas feutrés pour regarder à travers les rideaux.

La lune était redescendue, la nuit était noire et le ressac déversait ses gouttes d'étain sur le sable. La rue en contrebas était déserte. Un rectangle de lumière rassurant sur ma gauche indiquait que quelqu'un d'autre était éveillé, lisant peut-être ou bien regardant la télé. Mais au même moment, la lumière s'éteignit, plongeant le balcon dans l'obscurité.

Le téléphone sonna à nouveau. Je sursautai. Je marchai jusqu'à la table de chevet, décrochai doucement le combiné et le plaçai contre mon oreille. Encore cette voix étouffée et haletante. Sans doute la même que celle entendue par Daisy *Chez Pearl* quand un mystérieux correspondant avait appelé Tap. Je plaquai une main sur mon oreille libre pour essayer de capter un éventuel bruit de fond. Les menaces n'étaient pas très originales. Je me taisais pour le laisser radoter. Qui

sont les individus qui passent ce genre de coups de fil ? La véritable agression réside dans l'interruption du sommeil, c'est une forme diabolique de harcèlement.

Mais le second appel constituait une erreur tactique. La première fois, j'étais trop endormie pour réagir, mais maintenant j'étais totalement réveillée. Je plissai les yeux dans le noir, faisant abstraction du message pour me concentrer sur le mode. Beaucoup de temps morts. Je perçus un déclic, toutefois la communication n'était pas interrompue.

— Écoute-moi, connard, dis-je. Je sais ce que tu cherches. Mais je découvrirai qui tu es, et ça ne sera pas long, alors profite-en.

La ligne fut coupée. Je laissai mon téléphone décroché.

Je m'habillai en hâte et me brossai rapidement les dents sans allumer la lumière. Je connaissais le truc employé. J'ai toujours dans mon sac un petit magnétophone à commande vocale avec deux vitesses. Si on enregistre à 24 m par seconde et qu'on réécoute à 12, on obtient le même résultat : cette voix lente et déformée qui fait penser à un gorille affligé d'un défaut d'élocution. Impossible évidemment de deviner à quoi ressemblait la voix quand on l'écoutait à vitesse normale. Ça pouvait être un homme ou une femme, un individu jeune ou vieux, mais il devait s'agir d'une voix que je pouvais reconnaître. Sinon, pourquoi la déguiser ?

J'ouvris ma valise et sortis mon petit 32, ravie de sentir le poids et le contact du métal froid dans ma paume. Je ne m'étais servie du Davis qu'au stand de tir, mais je pouvais atteindre n'importe quelle cible. Je glissai la clé de la chambre dans ma poche de jean et entrouvris la porte. Le couloir était plongé dans l'obscurité, il paraissait désert. Je ne croyais pas que quelqu'un me guettait. Ceux qui ont vraiment l'intention de vous tuer ne vous préviennent pas à l'avance. Il est bien connu que les meurtriers ne sont pas fair-play, ils refusent de jouer selon les règles qui nous gouvernent. Il s'agissait en l'occurrence d'une tactique destinée à m'effrayer, je ne prenais pas très au sérieux cette menace de mort. Et d'ailleurs, où pouvait-on louer une tronçonneuse à cette heure ? Je refermai la porte derrière moi et me faufilai dans les escaliers.

Il y avait de la lumière à la réception, mais la porte conduisant aux appartements des Fowler était fermée. Bert dormait, assis derrière le comptoir dans un fauteuil en bois, la tête penchée sur le côté. Les ronflements qui s'échappaient de sa bouche ressemblaient aux bruits d'un coussin péteur. Sa veste était soigneusement suspendue à un cintre en fer sur le mur. Il avait enfilé un cardigan, avec autour des poignets des serviettes en papier attachées par des élastiques afin de protéger ses manches. De quoi, on se le demande. Il semblait n'avoir rien à faire à part accueillir les éventuels clients nocturnes.

— Bert... (Pas de réponse.) Bert ?

Il se redressa en se frottant vigoureusement le visage avec une main. Il me dévisagea d'un air vague en clignant les yeux.

— J'imagine que les appels que je viens de recevoir ne sont pas passés par le standard.

J'attendis patiemment que les circuits électriques de son cerveau se reconnectent.

— Je vous demande pardon ?

— Je viens de recevoir deux appels. Je voudrais savoir d'où ils venaient.

— Le standard est fermé, dit-il. On ne passe plus d'appels après 10 heures.

Il avait la voix enrouée par le sommeil et il dut se racler la gorge.

— Première nouvelle, dis-je. Bailey m'a appelée l'autre soir à 2 heures du matin. Comment a-t-il fait ?

— C'est moi qui l'ai branché. Il a insisté, sinon je ne l'aurais pas fait. J'espère que vous comprenez pourquoi j'ai prévenu la police. C'est un fugitif et...

— Je suis au courant, Bert. Si nous parlions des appels que je viens de recevoir ?

— Là, je ne peux pas vous aider.

— Quelqu'un peut-il me joindre dans ma chambre sans passer par le standard ?

Bert se gratta le menton.

— Je ne vois pas comment. On peut téléphoner à l'extérieur, mais pas recevoir d'appels. Si vous voulez mon avis, toute cette installation est un vrai bordel. Là-bas, à la résidence *La Marée*, ils n'ont même pas le téléphone dans les chambres. Ce système coûte plus cher qu'il ne rapporte. Il est en panne la moitié du temps.

— Je peux voir le standard ?

— Si ça vous amuse, mais je peux vous assurer qu'il n'y a eu aucun appel depuis 9 heures quand j'ai pris mon service. J'ai préparé les notes des clients ; le téléphone n'a pas sonné une seule fois.

Je me glissai sous le comptoir. Le standard se trouvait dans un coin, il mesurait une quarantaine de centimètres avec un bouton pour chaque chambre. Le seul voyant allumé était celui de ma chambre, la 24, car j'avais laissé mon téléphone décroché.

— Vous savez quand un téléphone est décroché grâce au voyant lumineux ?

— Exact.

— Et les communications de chambre à chambre ? Est-ce qu'un client peut en appeler un autre sans passer par le standard ?

— Seulement s'il connaît le numéro de la chambre.

Je songeai à toutes les cartes que j'avais distribuées ces derniers

jours, avec au dos le numéro de téléphone du motel, et parfois mon numéro de chambre...

— Si un voyant est allumé, vous ne pouvez pas dire s'il s'agit d'un appel extérieur, d'un appel intérieur ou bien simplement si le combiné est décroché, exact ?

— Exact. Je pourrais abaisser le bouton pour écouter la conversation, mais ce serait contraire au règlement évidemment.

J'observai le standard.

— Combien y a-t-il de chambres occupées ?

— Je ne suis pas autorisé à vous le dire.

— C'est une question de sécurité nationale ou quoi ?

Il me dévisagea un instant puis, d'un air agacé, il me fit signe que je pouvais consulter les fiches dans le classeur. Il ne me quitta pas des yeux tandis que je les passais en revue, sans doute pour s'assurer que je ne volais rien. Quinze chambres sur les quarante étaient occupées, mais les noms ne me disaient rien. Je ne sais pas ce que je m'attendais à trouver.

— J'espère que vous n'avez pas dans l'idée de changer encore une fois de chambre, dit-il. Nous serions obligés de vous compter un supplément.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

— C'est le règlement, répondit-il en remontant son pantalon.

Pourquoi est-ce que je l'asticotais ? Craignant qu'il ne se lance dans un discours sur la stratégie du management, je lui souhaitai le bonsoir et remontai dans ma chambre.

Mais impossible de trouver le sommeil. Le téléphone faisait de petits bruits plaintifs comme s'il était malade. Je raccrochai et débranchai la prise. Je restai habillée comme la nuit précédente. Je contemplai le plafond en écoutant les bruits étouffés à travers le mur, une toux, une chasse d'eau. Les tuyauteries résonnaient et gémissaient comme un clan de fantômes. Peu à peu, le soleil remplaça les lampadaires, j'avais conscience d'osciller entre le sommeil et la réalité. À 7 heures, j'abandonnai. J'allai prendre une douche et j'utilisai toute ma ration d'eau chaude.

J'essayai l'*Ocean Street Café* pour le petit déjeuner. J'avalai plusieurs tasses de café noir avec le journal local ouvert devant moi, ce qui me permettait d'écouter les conversations des indigènes. Certains visages commençaient à devenir familiers. La patronne de la laverie automatique était assise au bar à côté d'Ace qui se faisait une fois de plus mettre en boîte à cause de son ex-femme, Betty, assise de l'autre côté. Il y avait deux autres types que j'avais déjà aperçus *Chez Pearl*.

La une du journal local était un réchauffé de l'affaire Bailey Fowler, mais le ton des articles s'était nettement enflammé. Photos de

Bailey. Photos de Jane. Anciennes photos du lieu du crime avec des habitants de la ville au second plan. Les visages étaient flous et plus jeunes qu'aujourd'hui. Le cadavre de Jane était dissimulé par une couverture. Le sable piétiné. Des marches en béton sur la droite. Il y avait une citation de Quintana qui paraissait déjà prétentieux à l'époque. Il ambitionnait certainement le poste de shérif.

Après avoir englouti mon petit déjeuner, je retournai au motel.

Tandis que je montais par l'escalier de service, je vis une femme de ménage frapper à la porte de la chambre 20. Personne ne répondit. Elle était petite et trapue. Comme son passe n'entrait pas dans la serrure, elle se dirigea vers la chambre que j'occupais avant que Bert ne consente si gracieusement à m'en donner une autre. J'entrai dans la mienne et refermai la porte.

L'amas de couvertures sur mon lit me tendait les bras. Malgré tout le café que j'avais ingurgité, je me sentais terriblement lasse. Quand la femme de ménage frappa à ma porte, j'abandonnai tout espoir de dormir. J'allai lui ouvrir. Elle entra dans la salle de bains, un seau à la main contenant des serpillières et des produits d'entretien. C'est terrible de se tourner les pouces quand quelqu'un fait le ménage autour de vous. En désespoir de cause je décidai de redescendre à la réception.

Ori se tenait derrière le comptoir, appuyée fébrilement sur un déambulateur tandis qu'elle triait les notes des clients préparées par Bert. Elle portait une robe-tablier en coton par-dessus sa chemise d'hôpital.

Ann l'appela depuis la pièce voisine.

— Maman ! Où es-tu, bon sang ?

— Je suis là !

Ann apparut sur le pas de la porte.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Je t'ai dit que je voulais faire ton test de diabète avant d'aller voir papa.

En m'apercevant, elle sourit et sa mauvaise humeur se dissipa.

— Bonjour.

— Bonjour, Ann.

Ori s'appuya lourdement sur le bras d'Ann pour retourner dans le salon d'un pas traînant.

— Vous voulez un coup de main ? demandai-je.

— Ça ne vous ennuie pas ?

Je passai sous le comptoir pour soutenir Ori de l'autre côté. Ann poussa le déambulateur sur le côté et à nous deux nous ramenâmes Ori jusqu'à son lit.

— Tu as besoin d'aller aux toilettes pendant que tu es debout ?

— Oui, je crois.

Nous nous dirigeâmes à pas lents vers les toilettes. Ann l'installa

sur le trône et ressortit dans le couloir en refermant la porte.

— Pourrais-je vous poser quelques questions concernant Jane Timberlake pendant que je vous ai sous la main ?

— Si vous voulez.

— J'ai consulté son dossier scolaire hier et j'ai noté que vous aviez eu des entretiens avec elle en tant que conseillère d'orientation. Pourriez-vous me dire de quoi vous discutiez ?

— De son absentéisme, principalement. Mes trois collègues et moi nous occupons de problèmes d'orientation scolaire. Parfois, quand un élève ne s'entendait pas avec un professeur ou s'il avait de mauvais résultats, nous intervenions pour lui faire passer des tests ou régler les différends, mais ça s'arrêtait là. De toute évidence, Jane avait des problèmes de scolarité et nous avons envisagé le fait que c'était certainement lié à sa vie familiale, mais je suppose qu'aucun de nous ne se sentait qualifié pour jouer les psychiatres. Nous aurions pu lui conseiller d'aller voir un psychologue, mais pour ma part je n'ai pas essayé de tenir ce rôle avec elle.

— En ce qui concerne justement ses rapports familiaux, je crois qu'elle était souvent fourrée ici, non ?

— Oui, à l'époque où elle fréquentait Bailey.

— J'ai l'impression que vos parents l'aimaient beaucoup.

— C'est exact. Ça n'a d'ailleurs pas facilité les choses quand j'ai essayé de l'approcher sur le plan professionnel au collège. Dans un sens, nous étions trop proches l'une de l'autre pour permettre toute objectivité.

— Se confiait-elle à vous comme à une amie ?

Ann fit la grimace.

— J'essayais d'éviter ça. Parfois, elle se plaignait de Bailey, quand ils venaient de se disputer, mais après tout, c'était mon frère. Je pouvais difficilement me ranger du côté de Jane. Enfin... je ne sais pas. Peut-être que j'aurais dû faire davantage d'efforts. Je me suis souvent posé la question.

— Et parmi les professeurs ou le personnel ? Aurait-elle pu se confier à quelqu'un d'autre ?

Ann secoua la tête.

— Pas que je sache.

On entendit couler la chasse d'eau. Ann retourna dans les toilettes tandis que j'attendais dans le couloir. Ensuite, nous ramenâmes Ori dans le salon.

Elle ôta sa robe-tablier et il fallut se démener pour la mettre au lit. Elle devait peser au moins cent quarante kilos, enrobée de graisse visqueuse, la peau blanche parcheminée. Elle sentait le renfermé et je dus faire un effort pour ne pas manifester ma répulsion.

Ann commença à réunir l'alcool, le coton et la lancette. Si jamais

je devais subir encore une fois cette opération, j'allais tourner de l'œil.

— Je peux me servir du téléphone ?

— J'ai besoin de garder cette ligne libre pour le motel, répondit Ori.

— Allez dans la cuisine, me dit Ann. Faites d'abord le 9.

Je m'empressai de quitter la pièce.

CHAPITRE XXI

Depuis la cuisine, je composai le numéro de Shana Timberlake, mais ça ne répondit pas. Peut-être que je ferais un saut chez elle un peu plus tard. J'étais bien décidée à lui soutirer quelques renseignements dès que je lui aurais mis la main dessus. Elle détenait une pièce importante du puzzle. L'annuaire téléphonique était posé sur le plan de travail. Je cherchai et composai le numéro du cabinet du docteur Dunne. Une femme décrocha.

— Cabinet du docteur Dunne, j'écoute.

— Bonjour, le docteur est-il là ?

On m'avait dit qu'il était absent jusqu'à lundi. C'était sa secrétaire qui m'intéressait.

— Non, désolée. C'est le jour où il se rend à la clinique à Los Angeles. Puis-je quelque chose pour vous ?

— Je l'espère. J'étais une patiente du docteur il y a quelques années et j'aurais besoin de récupérer mon dossier.

Ann entra dans la cuisine et se dirigea vers le réfrigérateur d'où elle sortit un flacon d'insuline qu'elle fit rouler entre ses mains pour le réchauffer.

— Quand était-ce ?

— Oh... en 1966, je crois.

— Désolée, nous ne gardons pas les dossiers aussi longtemps. Si vous n'avez pas consulté le docteur pendant sept ans nous le détruisons.

Ann ressortit. J'avais une chance d'échapper à la piqûre si je faisais durer la conversation.

— Même si un patient est décédé ? demandai-je.

— Décédé ? Je croyais qu'on parlait de votre dossier médical. Pourriez-vous me donner votre nom, je vous prie ?

Je raccrochai. Tant pis pour l'ancien dossier médical de Jane Timberlake. Frustrant. Je déteste les impasses. Je retournai dans le salon.

Je n'avais pas attendu assez longtemps.

Ann tenait la seringue levée et tapait dessus pour chasser les bulles du liquide pâle et laiteux. Je me dirigeai discrètement vers la sortie. Elle leva la tête au moment où je passais.

— Oh, j'ai oublié de vous demander si vous aviez vu papa hier.

— Je suis passée dans l'après-midi, mais il dormait. A-t-il encore demandé à me voir ?

J'essayais de ne pas la regarder.

— Ils ont appelé ce matin, dit-elle d'un ton agacé. Il est insupportable, paraît-il. Le connaissant, j'imagine qu'il insiste pour sortir.

Elle frotta un coton imbibé d'alcool sur la peau blanche de sa mère. Je fouillai dans mon sac à la recherche d'un Kleenex tandis qu'elle enfonçait l'aiguille. Ori tressaillit. J'avais les mains moites et la tête qui tournait.

— Il doit leur mener une vie impossible.

Ann continuait à bavarder, mais le son de sa voix s'éloignait. Du coin de l'œil, je la vis ôter l'aiguille et la jeter dans la poubelle. Je m'assis sur le canapé. Elle me regarda d'un air inquiet.

— Ça ne va pas, Kinsey ?

— Si. J'avais juste envie de m'asseoir, murmurai-je.

Je suis sûre que c'est comme ça que la mort s'empare de vous, mais que pouvais-je répondre ? Que je suis un détective à la manqué qui défaille à la vue d'une seringue ? Je lui souris pour montrer que tout allait bien. Les ténèbres se refermaient autour de moi.

Ann reprit ses activités, rapportant le reste d'insuline à la cuisine. Dès qu'elle eut quitté la pièce, je laissai pendre ma tête entre mes genoux. Il paraît qu'on ne peut pas s'évanouir dans cette position, mais moi j'ai déjà réussi plusieurs fois. Je jetai un regard à Ori. Elle agitait nerveusement les jambes, refusant d'admettre, comme à son habitude, que quelqu'un pouvait se sentir plus mal qu'elle. Les ténèbres refluèrent. Je me redressai en m'éventant comme si je faisais cela tous les jours.

— Je me sens mal, gémit Ori.

Elle se grattait furieusement le bras. Vous parlez d'un couple ! Visiblement, sa démangeaison imaginaire avait resurgi et j'allais devoir formuler un diagnostic. Je lui adressai un pâle sourire que je sentis se transformer en grimace de perplexité. Elle respirait bruyamment tout à coup, une sorte de miaulement montait de sa gorge tandis qu'elle griffait son bras. Elle me regardait d'un air paniqué à travers ses épaisses lunettes qui grossissaient ses yeux remplis d'effroi.

— Ô, mon Dieu... gémit-elle d'une voix rauque. Ça ne peut pas...

Son teint était livide, son visage enflait à vue d'œil et des marques rouges apparaissaient dans son cou. Je me levai d'un bond et marchai jusqu'au lit.

— Ann, vous pouvez venir ? criai-je en direction de la cuisine.

— J'arrive !

Je sentis à son ton que je n'avais pas été assez convaincante.

— Ann, pour l'amour du ciel, dépêchez-vous !

Soudain, je sus où j'avais déjà vu cette scène. Quand j'avais huit ans, j'avais été invitée à l'anniversaire de mon voisin Donnie Dixon. Il

avait été piqué par une guêpe et il était mort presque aussitôt.

Ori porta ses mains à sa gorge, ses yeux roulaient dans tous les sens, la sueur l'inondait. Il était évident qu'elle manquait d'air. Que pouvais-je faire ? Elle se raccrocha à moi comme une noyée, avec une telle force que je crus qu'elle allait m'arracher un lambeau de peau.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda Ann.

Elle apparut sur le seuil, avec une expression où se mêlaient l'indulgence et l'agacement devant le dernier caprice de sa mère. Elle marqua un temps d'arrêt, essayant d'assimiler la vision qui s'offrait à elle.

— Qu'est-ce qui se passe, maman ? Ô, mon Dieu !

Deux minutes environ s'étaient écoulées depuis le début de la crise. Ori était prise de convulsions et je vis une traînée d'urine se répandre sur le drap. Les bruits qui sortaient de sa bouche n'avaient plus rien d'humain.

Ann se jeta sur le téléphone, se trompant de numéro dans sa précipitation. Lorsque enfin elle eut composé le numéro des secours, le corps d'Ori tressaillait comme si on lui administrait des électrochocs.

La permanence du service d'urgence venait de décrocher. J'entendis une petite voix bourdonner dans la pièce comme une mouche. Ann essayait de répondre à ses questions, mais ses paroles se transformèrent en cri en voyant le visage de sa mère. J'essayais désespérément des techniques de secourisme, tout en sachant que c'était inutile.

Ori était désormais immobile, les yeux écarquillés et fixes. Elle n'avait plus besoin de soins. Je regardai la pendule par automatisme pour constater l'heure du décès. Je pris le téléphone des mains d'Ann et demandai la police.

Environ vingt pour cent des gens meurent dans des conditions qui réclament une enquête officielle. La tâche de déterminer la cause exacte du décès incombe généralement au premier officier de police qui arrive sur les lieux. Dans le cas présent, Quintana dut être mis au courant, car moins de trente minutes plus tard, les appartements des Fowler étaient envahis par le gratin de la police locale : l'inspecteur Quintana et son collègue dont j'ignorais le nom, le coroner, un photographe, deux spécialistes des indices et un autre des empreintes, trois hommes en uniforme pour bloquer les abords et un groupe d'ambulanciers qui attendaient patiemment pour emmener le corps. Tout ce qui concernait de près ou de loin Bailey Fowler intéressait les autorités de cette ville.

Ann et moi avons été séparées peu de temps après l'arrivée de la première voiture de police. On voulait de toute évidence nous empêcher de communiquer. Ils ne voulaient prendre aucun risque. Dans leur esprit, c'était nous qui avions comploté la mort d'Ori

Fowler. Il va sans dire que si nous avons commis ce crime, nous aurions accordé nos violons avant de prévenir la police. Peut-être voulaient-ils simplement éviter que nos témoignages ne s'influencent mutuellement.

Ann était assise dans la salle à manger, blême et choquée. Elle avait pleuré brièvement et sans conviction tandis que le coroner testait les signes vitaux d'Ori. Et maintenant elle répondait à voix basse aux questions de Quintana. Elle semblait engourdie. J'avais souvent été témoin de cette réaction quand la mort est trop brutale pour paraître réelle aux yeux de ceux qu'elle affecte le plus. Plus tard, quand la terrible réalité s'impose à l'esprit, la douleur explose en un torrent de colère et de larmes.

Quintana lança un regard dans ma direction tandis que je passais devant la porte. Je me rendais à la cuisine, escortée par une femme policier en uniforme à qui tout son attirail ajoutait au moins vingt centimètres de tour de taille : grosse ceinture, talkie-walkie, matraque, menottes, clés, lampe, munitions, revolver et holster. Je repensai à mes années dans la police. Difficile de se sentir féminine dans un pantalon qui vous fait ressembler à une vache vue de dos.

Je m'assis à la table de cuisine. J'essayais de conserver une expression neutre tout en enregistrant les détails qui m'entouraient. J'étais soulagée de ne plus avoir en face de moi le cadavre d'Ori qui me faisait penser à une vieille otarie échouée sur le sable.

Ann avait dû leur parler de l'injection d'insuline car un des techniciens vint chercher le flacon dans le réfrigérateur. Il y colla une étiquette et le glissa dans un sachet en plastique. À moins que les laboratoires locaux soient très sophistiqués, ce dont je doutais, l'insuline et tous les autres échantillons, sang, urine, contenu de l'estomac, bile et viscères seraient envoyés à Sacramento pour analyse. La mort était certainement due à un choc anaphylactique. La question était de savoir ce qui l'avait provoqué. Sûrement pas l'insuline après toutes ces années, à moins que quelqu'un n'ait trafiqué le flacon. Hypothèse tout à fait envisageable. Certes, la mort pouvait être accidentelle, mais j'avais des doutes.

D'après ce que j'avais vu, les portes et les fenêtres de la réception restaient souvent ouvertes, il semblait évident que n'importe qui avait pu accéder sans problème au frigo. Tout le monde savait qu'Ori souffrait de diabète et son besoin permanent d'insuline offrait une excellente occasion de lui injecter une dose mortelle de je ne sais quoi. Le fait qu'Ann eût fait elle-même l'injection ajouterait un sentiment de culpabilité à son chagrin. Cruel post-scriptum. J'étais curieuse de voir la réaction de l'inspecteur Quintana.

Au même moment, il entra d'un pas tranquille dans la cuisine et vint s'asseoir en face de moi. Je n'avais pas envie de m'entretenir avec

lui. Comme beaucoup de flics, il occupait plus que sa place d'espace psychologique. Être avec lui, c'était comme se retrouver dans un ascenseur bondé coincé entre deux étages.

— Je vous écoute, dit-il.

Il semblait plus compatissant que précédemment, peut-être par égard pour Ann. Je me lançai dans mon récit avec toute la candeur dont j'étais capable. Je n'avais rien à cacher et inutile de jouer au plus malin avec lui. Je commençai par l'appel de menaces en plein milieu de la nuit jusqu'au moment où j'avais arraché le téléphone des mains d'Ann pour alerter la police. Il prenait soigneusement des notes d'une écriture rapide et penchée. Lorsqu'il eut fini de m'interroger, je ne pus que rendre hommage à sa minutie. Il referma son calepin et le glissa dans sa poche de manteau.

— J'aurai besoin d'une liste de toutes les personnes qui ont mis les pieds ici ces deux derniers jours. Votre aide serait la bienvenue. De plus, Mlle Fowler m'a dit que le docteur n'était pas à son cabinet le vendredi. Vous pourriez peut-être rester auprès d'elle. On dirait qu'elle est sur le point de s'évanouir. Et pour être franc, vous n'avez pas l'air en forme vous non plus.

— Rassurez-vous, après un bon mois de sommeil il n'y paraîtra plus.

— Appelez-moi si quelque chose vous revient.

Puis il donna des ordres à son collègue. Lorsqu'il repartit, les techniciens commençaient à ranger leur matériel après avoir tout épousseté, étiqueté, emballé et photographié. Ann était toujours assise à la table de la salle à manger. Son regard se leva vers moi quand j'entrai dans la pièce, mais elle n'eut aucune réaction.

— Ça va ?

Pas de réponse.

Je m'assis à ses côtés. Je lui aurais bien pris la main, mais Ann n'était pas le genre de personne qu'on peut toucher sans lui en demander d'abord la permission.

— Je me doute que Quintana vous a déjà posé la question, mais votre mère était-elle allergique ?

— Oui, à la pénicilline, répondit-elle avec lassitude. Je me souviens qu'elle l'a très mal supportée une fois.

— Quels autres médicaments prenait-elle ?

— Uniquement ceux qui étaient sur la table de chevet, plus l'insuline évidemment. Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

— Qui était au courant de son allergie ?

Ann ouvrit la bouche pour répondre, puis elle se tut en secouant la tête.

— Bailey le savait ?

— Il ne ferait jamais une chose pareille. Il n'a pas pu...

- Qui d'autre ?
- Papa. Le docteur...
- Dunne ?

— Oui. Maman était dans son cabinet quand elle a fait cette réaction à la pénicilline.

— Et John Clemson ? C'est lui qui lui fournissait ses médicaments ?

Ann acquiesça.

— Et les membres de l'Église ?

— Je suppose. Elle ne le cachait pas. Vous savez comment elle était, toujours à parler de ses maladies...

Ses yeux papillotèrent et ses joues se colorèrent. Sa bouche se crispa alors que les larmes montaient.

— Je vais demander à quelqu'un de venir vous tenir compagnie. J'ai des choses à faire. Vous avez une préférence ? Mme Emma ? Mme Maude ?

Ann se recroquevilla et posa sa joue sur le dessus de la table comme pour dormir. Mais elle se mit à pleurer, les larmes s'écrasaient sur le bois verni comme de la cire chaude.

— Oh, Kinsey ! Je n'arrive pas à y croire. C'est moi qui l'ai tuée en lui injectant ce produit. Comment pourrai-je me le pardonner ?

Je tentai de la consoler mais je n'étais pas particulièrement inspirée par le sujet.

Je retournai dans le salon en évitant de regarder le lit vide, on avait même emporté les draps avec les autres indices. Qui sait ce qu'on comptait y découvrir ? Un aspic, une araignée venimeuse, une lettre expliquant son suicide ?

J'appelai Mme Maude pour lui raconter ce qui s'était passé. Après les commentaires obligés empreints de stupeur et de tristesse, elle promit d'arriver immédiatement. Elle allait certainement passer quelques rapides coups de fil avant, histoire de rassembler les membres habituels de l'Équipe de Crise familiale. Je les imaginais déjà en train de préparer les sandwiches.

J'attendis qu'elle arrive pour remonter dans ma chambre en prenant soin de verrouiller la porte. Je me laissai tomber sur le lit. La mort d'Ori me troublait. Je ne comprenais pas ce qu'elle signifiait, ni comment elle s'inscrivait dans le schéma d'ensemble. La fatigue pesait sur moi comme une enclume, m'écrasant sous son poids. Je savais que je ne pouvais pas me permettre de dormir, mais je me demandais combien de temps je pourrais encore tenir.

La sonnerie du téléphone retentit à côté de moi. Je priai pour que ce ne soit pas encore des menaces.

- Kinsey ? C'est moi. Qu'est-ce qui se passe, bordel ?
- Bailey ! Où êtes-vous ?

— Dites-moi ce qui est arrivé à ma mère.

Je lui racontai ce que je savais, c'est-à-dire pas grand-chose. Il demeura silencieux si longtemps que je crus qu'il avait raccroché.

— Vous êtes là ?

— Oui.

— Je suis désolée. Sincèrement. Vous n'avez même pas pu la voir.

— Ouais.

— Il faut vous rendre, Bailey.

— Pas avant de savoir ce qui se passe.

— Écoutez-moi...

— Inutile d'insister.

— Écoutez-moi, bon sang ! Ensuite vous ferez ce que bon vous semble. Tant que vous serez en cavale, tout vous retombera dessus. Vous ne le comprenez donc pas ? Tap se fait descendre et vous prenez la clé des champs. Ensuite, votre mère meurt.

— Vous savez bien que ce n'est pas moi qui l'ai tuée.

— Alors rendez-vous. Si vous êtes sous les verrous, au moins on ne pourra pas vous accuser s'il se passe autre chose.

Un moment de silence.

— Je ne sais pas, dit-il enfin. Tout ça ne me plaît pas.

— Moi non plus. Voici ce que vous allez faire. Appelez Clemson et vous verrez bien ce qu'il vous dira.

— Je sais déjà ce qu'il va dire.

— Alors suivez son conseil et agissez intelligemment pour une fois !

Et sur ce je raccrochai.

CHAPITRE XXII

J'avais besoin de prendre l'air. Je verrouillai la porte derrière moi et quittai le motel. Je traversai la rue pour aller m'asseoir sur la digue et contempler la plage où était morte Jane Timberlake. Derrière moi, s'étendait Floral Beach, six rues de long sur trois de large. Tout s'était passé là dans ces quelques dizaines de pâtés de maisons. Les trottoirs, les bâtiments, les commerces... tout devait être plus ou moins identique à l'époque. Même les habitants n'avaient pas changé. Certains avaient déménagé, quelques-uns étaient morts. Durant mon séjour ici, j'avais certainement parlé avec le meurtrier au moins une fois. Je ressentais cela comme une sorte d'affront. Je me retournai pour regarder la ville, me demandant si quelqu'un dans les petits cottages aux tons pastel de l'autre côté de la rue avait remarqué quelque chose cette nuit-là. Voilà à quoi j'en étais réduite. J'envisageais de frapper à toutes les portes de Floral Beach. Il fallait bien que j'agisse. Je regardai ma montre. Il était plus d'1 heure. Les obsèques de Tap Granger débutaient à 14 heures. Il risquait d'y avoir foule. Tout le monde ici ne parlait presque que de ça depuis qu'il avait été abattu. Qui donc manquerait ce formidable événement ?

Je retournai chercher ma voiture au motel et je me rendis chez Shana Timberlake. Il n'y avait personne quand j'avais appelé le matin, mais elle était sans doute rentrée entre-temps afin de se changer pour les obsèques de Tap si elle avait l'intention d'y assister. Je me garai juste en face. Les petits cottages en bois du lotissement avaient le charme d'une caserne. Toujours pas de Plymouth dans l'allée. Les rideaux étaient tirés comme la dernière fois. Les journaux des deux derniers jours s'entassaient devant la véranda. Je frappai à la porte. N'obtenant pas de réponse, j'essayai timidement d'ouvrir. Fermé.

Une vieille femme se tenait sur le porche de la maison voisine. Elle m'observait avec des yeux de beagle.

— Savez-vous où est partie Shana ?

— Hein ?

— Shana Timberlake est chez elle ?

Elle eut un geste d'énervement, pivota sur ses talons et rentra en claquant la porte. J'ignorais si elle était furieuse parce qu'elle ne m'entendait pas ou bien si elle se foutait complètement de ce que faisait Shana. Je haussai les épaules et fis le tour de la maison.

Rien n'avait bougé, si ce n'est qu'un animal, un chien sans doute, avait éventré les poubelles. Je gravis les marches de la véranda pour regarder à travers la fenêtre de la cuisine comme précédemment. Il

était évident que Shana n'était pas rentrée depuis plusieurs jours. J'essayai d'ouvrir la porte de derrière en cherchant une bonne raison de forcer la serrure. Je n'en trouvai pas. Après tout, c'est illégal et je n'aime pas faire ça, sauf si je peux espérer en tirer quelque bénéfice.

En redescendant, je remarquai une enveloppe blanche carrée parmi les détritiques renversés sur le sol. La même qui m'avait tenue en échec lors de ma visite. Je la ramassai. Vide. Prenant mon courage à deux mains, j'entrepris de fouiller parmi les ordures. Je fus récompensée. La carte était une reproduction de nature morte représentant des roses dans un vase. À l'intérieur, quelqu'un avait écrit : « Sanctuaire. 2 heures. Mer. » Avec qui avait-elle rendez-vous ? Bob Haws ? June ? Je glissai la carte dans mon sac à main et me rendis directement à l'église.

L'église baptiste de Floral Beach (la seule église de Floral Beach à vrai dire) était un bâtiment blanc de taille modeste auquel s'ajoutaient des dépendances. Un perron en béton faisait toute la largeur de la construction et des colonnes blanches supportaient le toit. Une chose était sûre avec les baptistes, c'est qu'ils ne risquaient pas de dépenser l'argent de la congrégation en ornements architecturaux. Un camion de fleuriste était stationné juste devant, sans doute pour livrer des couronnes.

La double porte était ouverte et j'entrai. Les murs étaient peints en blanc, le sol recouvert d'un linoléum beige. Les bancs étaient décorés de rubans de satin noir. Le cercueil de Tap Granger avait été placé près de l'entrée. J'eus le sentiment que Joleen s'était laissé convaincre de dépenser plus qu'elle ne pouvait se le permettre, mais il n'est pas facile de résister quand vous êtes égaré par la douleur.

J'aperçus June Haws ; assise à l'orgue elle se balançait d'avant en arrière en faisant courir ses pieds sur les pédales. Elle exécutait un hymne tout en fredonnant. Les bandes de gaze sur ses mains lui donnaient l'aspect d'un zombie tout juste sorti de sa tombe. Elle cessa de jouer lorsque je m'approchai et se tourna vers moi.

— Désolée de vous interrompre, dis-je.

Elle posa ses mains sur ses genoux.

— Ce n'est rien.

Il émanait d'elle un sentiment de sérénité, malgré la teinture d'iode qui gagnait du terrain sur ses bras. Est-ce que cette peste, ce sumac vénéneux de l'âme se propageait ?

— J'ignorais que vous remplaciez l'organiste.

— C'est très exceptionnel. Mme Emma s'occupe de la pauvre Ann. Haws est parti à l'hôpital pour soutenir Royce. Je suppose que les médecins lui ont appris la triste nouvelle. Pauvre Ori. Une réaction à ses médicaments, sans doute. C'est ce qu'on nous a dit.

— C'est probable. Il faut attendre les résultats du laboratoire.

— Que Dieu la bénisse, murmura-t-elle en tirant sur la gaze enroulée autour de son bras droit.

Elle avait retiré ses gants pour jouer et je voyais ses doigts robustes aux ongles ras. Je sortis la carte de mon sac.

— Avez-vous rencontré Shana Timberlake ici il y a un ou deux jours ?

Son regard se posa brièvement sur la carte et elle secoua la tête.

— Est-il possible que votre mari l'ait rencontrée ?

— Il faudra lui poser la question.

— Nous n'avons pas eu l'occasion de parler de Jane Timberlake.

— C'était une jeune fille très malavisée. Une pauvre petite créature, mais je doute que son âme ait pu être sauvée.

— C'est peu probable, répondis-je. Vous la connaissiez bien ?

Elle secoua la tête. Une sorte de tristesse avait assombri son regard et j'attendis qu'elle m'en dise davantage. Mais elle ne semblait pas décidée.

— Elle faisait partie du groupe des jeunes baptistes, n'est-ce pas ?

Silence.

— Madame Haws ? insistai-je.

— Eh bien, mademoiselle Millhone, vous êtes un tantinet en avance pour la cérémonie, et je crains que vous ne soyez pas vêtue comme il convient, déclara Bob Haws dans mon dos.

Je me retournai. Il était en train d'enfiler une soutane. Il ne regardait pas sa femme, mais elle semblait trembler devant lui. Il avait le visage affable, le regard froid. Je l'imaginai l'espace d'un instant allongé sur son bureau tandis que Jane effectuait son travail bénévole.

— Je suppose que je vais manquer les obsèques, dis-je. Comment va Royce ?

— Aussi bien que possible. Voulez-vous m'accompagner dans mon bureau ? Je suis sûr que je peux vous fournir certains des renseignements que vous essayez de soutirer à Mme Haws.

Pourquoi pas ? songeai-je. Ce type me filait la chair de poule, mais nous étions dans une église en plein jour avec d'autres personnes à proximité. Je le suivis jusqu'à son bureau. Il referma la porte. L'habituelle expression bienveillante du révérend Haws avait déjà laissé place à quelque chose de moins charitable. Il vint se placer derrière son bureau et demeura debout.

J'eus le temps d'examiner les lieux. Des lambris couvraient les murs, les rideaux verts avaient un aspect poussiéreux. Il y avait un canapé en plastique vert foncé, le fameux grand bureau en chêne, un fauteuil pivotant, des rayonnages et sur le mur des diplômes et de vieux parchemins encadrés.

— Royce m'a demandé de vous transmettre un message. Il n'a pas réussi à vous joindre. Il n'a plus besoin de vos services. Si vous me

donnez une note détaillée, je veillerai à ce que vous soyez intégralement payée.

— Merci, mais j'attendrai qu'il me le dise lui-même.

— C'est un homme très malade. Et angoissé. Étant son pasteur, je suis autorisé à vous remercier sur-le-champ.

— Royce et moi avons signé un contrat. Vous voulez y jeter un œil ?

— Je déteste les sarcasmes et votre attitude me déplaît.

— Je suis sceptique de nature. Désolée de vous offenser.

— Et si vous exposiez les faits avant de vider les lieux ?

— Je n'ai pas de faits à exposer... pour l'instant. Je pensais simplement que votre femme pourrait m'aider.

— Elle n'a rien à voir dans tout ça. Toute l'aide que vous pourrez obtenir viendra de moi.

— Dans ce cas, voulez-vous me parler de votre rencontre avec Shana Timberlake ?

— Désolé. Je n'ai jamais rencontré Mme Timberlake.

— Alors, que signifie ceci à votre avis ?

Je brandis la lettre en montrant clairement le message à l'intérieur.

— Je vous assure que je n'en ai aucune idée. (Il se mit à déplacer inutilement des papiers sur son bureau.) Ce sera tout ?

— J'ai eu vent d'une rumeur au sujet de vous et de Jane Timberlake. Nous pourrions peut-être en parler pendant que je suis là.

— Quelle que soit cette rumeur, vous seriez en mal de fournir des preuves après tout ce temps, vous ne croyez pas ?

— J'aime la difficulté. C'est ce qui rend mon métier passionnant. Vous ignorez quelle est cette rumeur ?

— Ça ne m'intéresse pas.

— Ah, dans ce cas. Une autre fois peut-être. Les gens sont très friands de rumeurs. Mais je suis ravie de voir que ça ne vous touche pas.

— Je ne prête pas attention aux ragots. Et cela m'étonne de vous. (Il m'adressa un petit sourire froid tout en ajustant ses poignets de chemise sous les larges manches de sa soutane.) Je pense que vous avez suffisamment accaparé mon temps. Je dois diriger un enterrement et j'aimerais être seul quelques instants pour prier.

Je marchai jusqu'à la porte. Au moment de sortir je me retournai.

— Il y a un témoin, évidemment.

— Un témoin ?

— Vous savez bien, quelqu'un qui voit quelqu'un d'autre faire quelque chose de mal.

— Je crains de ne pas vous suivre. Un témoin de quoi ?

J'agitai mon poing dans l'air et il sembla comprendre

immédiatement.

Son sourire avait perdu de son éclat lorsque je refermai la porte derrière moi.

Dehors, l'air semblait délicieusement chaud. Je restai assise quelques minutes au volant de ma voiture. Je relus mes notes à la recherche d'une piste inexplorée. Je ne savais même pas ce que j'espérais trouver. Je parcourus les renseignements que j'avais relevés en feuilletant le dossier scolaire de Jane Timberlake. Elle habitait dans Palm Street à l'époque, à une centaine de mètres d'ici. Cela valait-il la peine d'aller y faire un tour ? Et pourquoi pas ? À défaut de faits concrets, j'aurais peut-être une illumination.

L'ancienne adresse des Timberlake n'était qu'à un pâté de maisons de l'église et j'aurais pu m'y rendre à pied, mais autant libérer une place de parking pour le fourgon mortuaire. Le bâtiment se trouvait sur la gauche, c'était un immeuble miteux en stuc vert pâle coincé au pied d'une falaise.

Je découvris rapidement qu'il n'y avait pas grand-chose à voir. L'immeuble était abandonné et les fenêtres obstruées par des planches. Sur la gauche, un escalier en bois conduisait au premier étage où un balcon faisait tout le tour. Je gravis les marches. L'endroit était lugubre. La porte de leur appartement n'avait plus qu'un trou bien rond à la place de la poignée. Je la poussai.

À l'étage, les fenêtres n'étaient pas masquées par des planches, mais tellement crasseuses que ça n'aurait pas fait de différence. La poussière filtrait la lumière. Une couche de suie s'était déposée sur le linoléum, la porte du placard était sortie de ses gonds. Des crottes de souris indiquaient une occupation récente. Il n'y avait qu'une seule chambre qui donnait directement sur l'arrière du bâtiment, là où le balcon était relié à un escalier accroché à flanc de colline. Je levai la tête. La paroi de la falaise était érodée. Une épaisse végétation de plantes grimpantes se déversait par-dessus l'à-pic. Là-haut, au sommet, j'entraperçus une résidence privée qui jouissait d'une formidable vue sur la ville avec l'océan qui s'étendait sur la gauche et la colline douce sur la droite.

Je retournai dans l'appartement en essayant de faire revivre le passé dans ma tête. Autrefois, cet endroit avait été meublé, modestement certes, mais non sans un certain confort. Les trous dans le sol laissaient deviner l'emplacement du lit. J'imaginais que le coin-cuisine servait de seconde chambre et je me demandais laquelle des deux dormait là. Shana m'avait avoué que Jane sortait en douce la nuit.

Je traversai la chambre jusqu'à la porte de derrière et j'examinai l'escalier. Jane l'empruntait certainement pour monter jusqu'à la route où ses différents petits amis venaient la prendre et la redéposaient

ensuite. Je testai la rampe en bois brut. Elle paraissait peu solide. Les contremarches particulièrement raides rendaient l'ascension périlleuse.

Je grimpai péniblement. Une clôture courait tout autour du sommet de la falaise. Il n'y avait aucune porte, mais peut-être y en avait-il une autrefois. Je tournai prudemment la tête. La vue des arbres et de la ville en contrebas me donnait le vertige. Une voiture en stationnement avait la taille d'une savonnette.

J'examinai la maison devant moi, une construction à un étage en bois et en verre avec une façade patinée par les intempéries. Le jardin parfaitement entretenu était doté d'une piscine et d'un jacuzzi. Située n'importe où ailleurs en ville, cette propriété aurait eu besoin de haies pour protéger son intimité. Ici, les propriétaires pouvaient profiter d'un panorama totalement dégagé.

Je pris vers la droite en m'agrippant à la clôture pour longer l'étroit sentier qui bordait la propriété. Lorsque j'atteignis le bout du terrain, je suivis la clôture qui délimitait la propriété voisine. La rue en contrebas finissait ici en cul-de-sac, avec seulement une autre maison en vue. D'après ce que j'avais pu constater, c'était le seul endroit véritablement résidentiel de Floral Beach.

J'avancai vers la maison et je sonnai à la porte. Je me retournai pour contempler la rue. Ici sur la colline le soleil s'abattait sans pitié sur les chaparrals. Il y avait peu d'arbres pour faire obstacle au vent. On apercevait l'océan sur une largeur de cinq cents mètres. Je me demandais si le brouillard montait jusqu'ici. Je sonnai à nouveau mais visiblement la maison était déserte. Et maintenant ?

Le mot « Sanctuaire » m'obsédait. J'avais tout de suite pensé qu'il s'agissait de l'église, mais il y avait une autre possibilité. Les jacuzzis de l'établissement thermal portaient tous des noms dans ce style. Il était peut-être temps d'aller rendre une nouvelle visite aux époux Dunne.

CHAPITRE XXIII

Le parking de l'établissement thermal était totalement désert, excepté deux camionnettes, l'une appartenant à une société d'entretien de piscines et la seconde, découverte, chargée à l'arrière d'outils de jardinage. Je percevais la plainte stridente d'une scie électrique quelque part sur la propriété et je supposai qu'on était en train de débroussailler. Je m'approchai par-derrière comme lors de ma première visite.

Il n'y avait personne à la réception. Peut-être que tout le monde assistait aux obsèques de Tap. Je jetai un œil au tableau d'affichage. L'emploi du temps ne prévoyait rien pour le vendredi après-midi. J'aurais volontiers fouiné dans tous les coins, mais je redoutais de tomber sur Elva Dunne.

Je passai la tête dans le couloir, espérant découvrir un escalier menant à l'étage supérieur. L'endroit semblait totalement désert. Bon, et maintenant, qu'est-ce que je fais ? Je me glissai derrière le comptoir. Sur la droite était scotché un plan de tous les jacuzzis situés sur la colline. Des courbes symbolisaient le chemin sinueux entre les différentes installations. Je suivis le tracé avec mon doigt, passant devant « Paix », « Sérénité », « Tranquillité » et « Calme ». Une vraie cure de sommeil. « Sanctuaire » était un petit jacuzzi à deux places situé dans le coin le plus reculé de la colline. D'après le planning ouvert sur le bureau, personne n'avait réservé pour le mercredi après-midi, ni pour aucun jour suivant d'ailleurs. Je consultai le planning de la semaine précédente. Rien. J'en conclus que Shana pouvait tout aussi bien avoir eu rendez-vous à 2 heures du matin. De toute façon, l'entrevue était clandestine.

Je fouillai rapidement dans les tiroirs qui ne renfermaient rien d'intéressant. Une boîte en carton posée sur le comptoir et portant la mention « Objets perdus » contenait différents objets : un bracelet en argent, des clés de voiture, une brosse à cheveux en plastique et un stylo à plume. J'allais examiner les casiers sur ma gauche quand soudain je marquai un temps d'arrêt. Les clés de voiture dans la boîte en carton étaient retenues par un porte-clés avec un grand T en métal. Celui de Shana.

Je perçus des bruits de pas dans le couloir. Je contournai le bureau sur la pointe des pieds. Je saisis la poignée de la porte et fis semblant de la refermer comme si j'arrivais au moment où Elva et Joe Dunne débouchaient à la réception. Elva blêmit en me voyant. Je sortis la carte de mon sac. Le docteur Dunne sembla la reconnaître

immédiatement. Il tapota le bras de sa femme et lui glissa quelques mots à l'oreille, sans doute pour lui dire qu'il s'occupait de tout. Elle entra dans le petit bureau latéral. Le docteur Dunne me prit par le coude et m'entraîna dehors. Je n'avais pas l'intention d'aller dans cette direction.

— Ce n'est pas une très bonne idée, souffla-t-il dans mon oreille gauche.

Il me tenait toujours le bras, me conduisant d'un pas vif vers le parking.

— Je croyais que c'était votre jour de visite à la clinique de Los Angeles.

— J'ai eu énormément de mal à convaincre mon épouse de ne pas porter plainte contre vous.

Était-ce une menace ?

— Laissez-la faire, répondis-je. Qu'elle se dépêche avant que mon poing ne cicatrise. Et pendant que nous y sommes, pourquoi ne pas montrer ça aux flics ? (Je relevai ma manche pour lui faire admirer l'hématome causé par le service fulgurant de son épouse. J'arrachai mon bras à son étreinte et j'agitai la carte sous son nez.) Vous voulez qu'on parle de ça ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pardonnez mon langage, docteur, mais vous vous foutez de ma gueule. Vous lui avez écrit la semaine dernière pendant que vous étiez à L.A. Vous avez dû apprendre l'arrestation de Bailey et vous avez pensé que vous deviez avoir une petite discussion tous les deux. Pourquoi cette mise en scène ? Vous ne pouviez pas décrocher le téléphone pour appeler votre bien-aimée ?

— Je vous en prie, parlez moins fort.

Nous avions atteint le parking et il jeta un œil par-dessus son épaule. Je suivis son regard et j'aperçus sa femme qui nous observait derrière la fenêtre du bureau. Voyant qu'on l'avait repérée, elle se retira. Le docteur Dunne ouvrit la portière de ma voiture du côté conducteur comme pour me pousser à l'intérieur. Il paraissait nerveux et ne cessait de regarder le bâtiment derrière nous. J'imaginai Mme Dunne rampant parmi les buissons, un couteau entre les dents.

— Ma femme est une schizophrène paranoïaque. Elle peut se montrer violente.

— À qui le dites-vous !

— Elle a l'œil à tout. Si elle découvrait que j'ai contacté Shana, elle... je ne sais pas ce qu'elle ferait.

— Je crois deviner. Peut-être qu'elle était jalouse de Jane Timberlake et qu'elle l'a étranglée.

Son teint rubicond se colora davantage de l'intérieur comme si une ampoule venait de claquer derrière son visage. La sueur

s'accumulait dans les plis de son cou.

— Elle ne ferait jamais une chose pareille.

Il sortit un mouchoir de sa poche pour s'éponger le front.

— Que ferait-elle alors ?

— Elle n'a rien à voir dans tout ça.

— Où est Shana ?

— On devait se retrouver ici mercredi soir. Je suis arrivé en retard. Mais elle n'est pas venue, ou bien elle était déjà repartie. Depuis, je ne lui ai pas parlé et j'ignore où elle est.

— Vous lui aviez donné rendez-vous ici ? m'étonnai-je.

— Elva prend un somnifère tous les soirs. Elle ne se réveille jamais.

— C'est du moins ce que vous croyez, répliquai-je d'un ton acerbe. J'en conclus que votre liaison avec Shana se poursuit.

Je le vis hésiter.

— Ce n'est pas à proprement parler une liaison. Nous n'avons pas eu de rapports sexuels depuis des années. Je tiens beaucoup à Shana, j'aime sa compagnie. J'ai droit à l'amitié.

— Oh, certainement. D'ailleurs, moi aussi, je rencontre toujours mes amis en pleine nuit.

— Je vous en supplie, remontez dans votre voiture et partez. Elva voudra savoir tout ce que nous nous sommes dit.

— Répondez-lui que nous avons parlé de la mort d'Ori Fowler.

— Hein ? Ori est morte ?

— Oui, ce matin. Elle a reçu une injection de pénicilline semble-t-il. Elle est montée directement au paradis.

Il demeura silencieux un moment. Son air ébahi était plus convaincant que toute dénégation.

— Que s'est-il passé exactement ?

Je lui relatai brièvement les tragiques événements de la matinée.

— Est-ce qu'Elva a accès à la pénicilline ?

Dunne se retourna brusquement et s'éloigna en direction de l'hôtel. Je n'étais pas décidée à le laisser filer si facilement.

— Vous êtes le père de Jane Timberlake, n'est-ce pas ?

— C'est du passé. Elle est morte. Vous ne pourrez jamais rien prouver, alors quelle importance ?

— Savait-elle la vérité quand elle vous a demandé de l'avorter ?

Il secoua la tête en continuant à avancer. Je lui emboîtai le pas.

— Vous ne lui avez rien dit ? Vous n'avez même pas proposé de l'aider ?

— Je refuse de parler de ça.

— Mais vous saviez qui elle fréquentait ?

— À quoi bon ruiner une carrière prometteuse ?

— La carrière d'un individu avait plus d'importance que sa vie ?

Il disparut à l'intérieur de l'hôtel. J'envisageai un instant de le suivre, mais je ne voyais pas l'utilité d'insister. Il me fallait d'abord une confirmation. Je fis demi-tour. Avant de remonter en voiture, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Mme Dunne se tenait de nouveau derrière la fenêtre, le visage impénétrable. J'ignorais si ma voix avait porté jusque-là, et à vrai dire je m'en foutais. Qu'ils se débrouillent. Je ne m'inquiétais pas pour le docteur. Il savait se protéger. En revanche, j'étais inquiète pour Shana. Si elle n'était pas venue au rendez-vous le mercredi soir, comment les clés avaient-elles atterri dans la boîte ? Et si elle était venue comme prévu, où était-elle passée ?

Je retournai au motel. Bert était à la réception. Mmes Emma et Maude avaient pris en main le salon des Fowler. Ces deux femmes grassouillettes d'environ soixante-dix ans se tenaient côte à côte, l'une en pull violet, l'autre en mauve. Ann se reposait, m'apprirent-elles. Elles avaient pris la liberté de faire transporter le lit d'Ori dans la chambre de Royce. La pièce avait retrouvé sa disposition antérieure, elle paraissait gigantesque une fois débarrassée de l'imposant lit d'hôpital avec ses manivelles et ses barreaux. La table de chevet avait également disparu. La police avait emporté le plateau de médicaments. Rien n'aurait pu effacer aussi radicalement le souvenir d'Ori.

Maxine venait d'arriver ; elle semblait perplexe de se retrouver là, sans rien à nettoyer.

— Je vais faire du thé, murmura-t-elle.

Nous parlions tous à voix basse, et je me surpris à singer leur ton mielleux et maternel. À vrai dire, je découvrais que c'était bien pratique dans ce genre de situations. Mme Maude était toute disposée à me préparer un déjeuner, mais je refusai.

— J'ai quelque chose à faire. Je risque de m'absenter un bon moment.

— Pas de problème, répondit Mme Emma en me tapotant le bras. Nous nous occuperons de tout, ne vous faites pas de souci. Et si jamais vous avez faim en rentrant, nous vous préparerons un petit plateau.

— Merci.

Nous échangeâmes quelques sourires affligés pour exprimer notre inconsolable chagrin. Leurs larmes étaient sans doute plus sincères que les miennes, mais je dois avouer que la mort d'Ori avait fait naître en moi une certaine angoisse. Pourquoi l'avait-on assassinée ? Que savait-elle de si important ? Je ne voyais pas le rapport entre sa mort et celle de Jane Timberlake.

Bert apparut sur le pas de la porte.

— Un appel pour vous. C'est l'avocat.

— Clemson ? Très bien. Je peux le prendre dans la cuisine ?

— Comme vous voulez.

Je me rendis rapidement dans la cuisine et je décrochai.

— Allô, Clemson ? Attendez un instant... Merci, Bert, vous pouvez raccrocher. (J'entendis un déclic.) Allez-y, Clemson, je vous écoute.

— Que se passe-t-il ?

— Ce n'est rien. Alors, quoi de neuf ?

— Je viens de recevoir un coup de fil de June Haws, la femme du révérend. Ce n'est pas moi qui vous l'ai dit mais, apparemment, elle cachait Bailey.

— Il est avec elle ?

— Il *était*, malheureusement. Les hommes du shérif ont décidé de fouiller toutes les maisons. J'imagine que l'un d'eux s'est présenté chez elle et brusquement, elle l'a vu s'enfuir à toute vitesse. Elle ignore où il est parti. Avez-vous de ses nouvelles ?

— Non.

— S'il vous contacte, il faut le convaincre de se rendre. Avec la nouvelle de la mort de sa mère, les gens s'affolent. Je suis inquiet pour sa vie.

— Moi aussi, mais que puis-je faire ?

— Restez près du téléphone.

— Impossible, Jack. Shana Timberlake a disparu. J'ai découvert ses clés de voiture à l'établissement thermal et j'ai l'intention d'aller y faire un tour à la tombée de la nuit.

— Laissez tomber Shana, le sort de Bailey est plus important.

— Dans ce cas vous n'avez qu'à venir ici. Si Bailey appelle, vous essaieriez de le convaincre.

— Bailey ne me fait pas confiance !

— Pour quelle raison, Jack ?

— Si je le savais ! S'il entend ma voix, il va encore foutre le camp, persuadé que la ligne est sur écoute. June dit qu'à part elle vous êtes la seule à qui il fait confiance.

— Écoutez, ça ne sera sans doute pas long. Je serai de retour dès que possible et si Bailey appelle, je le persuaderai de se livrer à la police. Juré.

— Il *faut* qu'il se rende !

— Je le sais, Jack !

Je raccrochai d'un geste rageur. Je n'avais pas besoin des conseils de ce type. Je savais que Bailey courait un grave danger.

Je me retournai. Bert se tenait dans le couloir, il entra dans la cuisine comme si de rien n'était.

— Mlle Ann a soif, bredouilla-t-il.

Mon œil. Espèce de sale fouine !

Je montai dans ma chambre pour enfiler mes chaussures de jogging. Je glissai ma lampe-stylo, mes crochets pour ouvrir les portes et ma clé de chambre dans mes poches de jean. Je n'étais pas certaine d'avoir besoin de mon matériel de crocheteur, mais autant être prévoyante. J'hésitai au sujet du Davis. Quand je l'avais acheté, on m'avait offert en prime un holster qui s'adaptait parfaitement à ma morphologie et le pistolet était bien calé sur le côté gauche, juste sous le sein. J'ôtai ma chemise pour installer le harnais. J'enfilai par-dessus un col roulé noir et j'examinai le résultat dans le miroir de la salle de bains. Ça ira.

Je passai d'abord chez Shana, juste pour m'assurer qu'elle n'était pas rentrée entre-temps. Mais il n'y avait toujours personne et rien n'indiquait qu'elle était revenue. J'empruntai une des rues parallèles qui enjambent la colline pour rejoindre la route de Floral Beach de l'autre côté de la ville. Le cortège funéraire de Tap Granger avait certainement pris le même chemin et je voulais absolument quitter la route avant qu'il ne revienne. Je trottai en direction du nord. La route à deux voies sentait l'eucalyptus et la sauge. Une sauterelle brune m'accompagna un bout de chemin, sautant d'un brin d'herbe à l'autre. Sur ma droite se trouvaient un étroit fossé, puis une clôture métallique et ensuite la colline herbeuse parsemée d'éboulis. Quelques chênes offraient des coins ombragés. Seuls les piailllements des oiseaux brisaient le silence.

J'entendis le ronronnement d'un moteur dans un virage devant moi. Une camionnette Ford surgit à toute vitesse. Elle ralentit en m'apercevant. C'était Pearl qui conduisait ; son fils, Rick, était assis à ses côtés. Je me remis à marcher. La camionnette s'arrêta à ma hauteur. Le bras épais de Pearl pendait par la vitre ouverte. Il portait une chemise bleue à manches courtes et il avait desserré sa cravate afin de pouvoir ouvrir le col.

— Bonjour, Pearl, comment ça va ? dis-je en adressant un signe de tête à Rick.

— Vous avez manqué l'enterrement.

— Je ne connaissais pas suffisamment Tap, j'ai pensé que la cérémonie était réservée aux amis. Vous en revenez ?

— Les autres sont encore au cimetière, j'imagine. Rick et moi on s'est éclipsés pour ouvrir le bar avant qu'ils rappellent tous. Joleen dit que c'est ce qu'il aurait souhaité. Où vous allez comme ça ? Vous faites un peu d'exercice ?

— Vous avez deviné.

Rick murmura quelque chose à l'oreille de son père.

— Ah oui ! Rick voudrait savoir si vous avez vu Cherie.

— Cherie ? Non.

À mon avis, elle était déjà dans un bus à destination de Los Angeles, mais je me gardai bien de le leur dire.

— Elle devait venir avec nous, mais elle a quitté le bar et elle n'était toujours pas revenue quand on est partis. Si vous la voyez, dites-lui qu'on est au bar. (Il regarda dans le rétroviseur.) J'ai intérêt à déguerpir avant qu'on me rentre dans le cul. Vous n'avez qu'à passer boire une bière après votre jogging.

— OK. Merci.

Pearl repartit et je repris ma foulée. Dès que la camionnette eut disparu, j'enjambai le fossé et sautai par-dessus la clôture. Je montai en ligne droite en direction des arbres. Deux minutes plus tard j'avais atteint le sommet et je contemplais l'établissement thermal en contrebas, à demi masqué par le bosquet d'eucalyptus.

Les courts de tennis étaient déserts. De ma position je ne voyais pas la piscine. En revanche, j'avais remarqué les trois hommes qui taillaient les haies et les arbres sur ma droite. Je trouvai une cachette naturelle à l'ombre d'un groupe de rochers et j'attendis. Seule, sans occupation, sans sonnerie de téléphone, la fatigue me submergea et je finis par m'endormir.

Le soleil commença à décliner dans le ciel vers 4 heures. Tout était calme maintenant, l'équipe d'entretien semblait être partie. Je m'extirpai de ma cachette et après m'être assurée que j'étais seule, je fis pipi dans les fourrés en prenant soin de ne pas mouiller mes chaussures de jogging. La seule chose que je regrette dans la condition féminine, c'est de ne pas pouvoir pisser debout.

Je choisis un endroit d'où je pouvais observer l'hôtel. Une voiture de police banalisée se gara sur le parking. Quintana et son collègue étaient encore en chasse. À moins qu'Elva n'eût porté plainte. Ça serait le comble. Ils repartirent au bout d'un quart d'heure. À mesure que la nuit tombait, quelques lumières s'allumèrent. À 7 heures, j'entrepris de traverser la colline en direction de la voie de service qui coupait le haut de la propriété. De là, je pouvais descendre vers l'hôtel par-derrière. J'avancai avec une extrême prudence parmi les buissons touffus, utilisant parfois ma lampe-stylo. Les branches craquaient sous mes pas.

J'atteignis enfin la voie de service, une route en terre battue juste assez large pour laisser passer un véhicule. Je pris vers la gauche, essayant de localiser l'hôtel par rapport à ma position. L'arrière du bâtiment était totalement noir et j'avais du mal à m'orienter. Je pris le risque d'allumer ma lampe-stylo. Le mince faisceau éclaira un objet qui se dressait sur mon chemin. Je me pétrifiai. Devant moi, presque entièrement masquée par les branches basses, se trouvait la vieille Plymouth de Shana.

CHAPITRE XXIV

Je fis le tour de la voiture immobilisée, on aurait dit la carcasse imposante d'un animal mystérieux. Les quatre pneus étaient à plat. Quelqu'un ne voulait pas que Shana quitte cet endroit. J'aurais presque parié à cet instant qu'elle était morte. Elle était bien venue à son rendez-vous avec Dunne, mais elle n'était jamais repartie. Les bois sentaient le terreau, la mousse humide et le soufre. L'obscurité était profonde, les bruits de la nuit avaient cessé, comme si ma simple présence était un avertissement pour les cigales et les rainettes. Chaque parcelle de mon corps souffrait de la certitude que son cadavre était là quelque part.

Je sentis mon estomac se nouer en braquant l'étroit faisceau de la lampe-stylo sur le siège avant de la voiture. Rien. J'éclairai le siège arrière. Vide. Il restait le coffre. Mes crochets ne serviraient à rien s'il était fermé. Je devrais m'introduire dans l'hôtel afin de récupérer les clés dans la boîte à la réception. Je pressai le bouton et le coffre s'ouvrit. Vide. Je laissai échapper le soupir que je retenais inconsciemment. Je jugeai préférable de ne pas le refermer afin de ne pas faire de bruit. Le jacuzzi baptisé « Sanctuaire » devait se trouver dans les parages.

J'essayai de me représenter le plan des jacuzzis. Je promenai la lampe-stylo sur les broussailles denses à la recherche d'un chemin. Une volée de marches en terre étagées par des traverses de chemin de fer s'enfonçait à travers une percée dans les buissons.

Je descendis. Une flèche en bois indiquait l'emplacement des jacuzzis. Je passai devant « Havre » et « Délice ». « Sanctuaire » était le quatrième jacuzzi en partant du sommet. Je me souvins alors qu'il était situé au bout d'un long sentier tortueux d'où partaient deux autres chemins plus petits. Les feuilles trempées ne faisaient presque pas de bruit sous mes pieds. En revanche, je laissais de profondes empreintes de pas dans mon sillage. En arrivant devant « Sanctuaire », je balayai le sol avec ma lampe-stylo. Je découvris trois mégots de cigarette écrasés parmi les feuilles. Je m'accroupis. Des Camel sans filtre. La marque de Shana.

Le silence fut soudain déchiré par le gémissement aigu d'une sirène au loin. Un vent capricieux aussi humide que l'intérieur d'une glacière secouait les branches. À cause des puissants effluves s'échappant des sources minérales, il était difficile de percevoir une autre odeur. Celle d'un cadavre, par exemple.

Le jacuzzi était recouvert d'une bâche isotherme dotée d'une

poignée en plastique sur le côté. J'hésitai un moment, puis je la soulevai. Un épais nuage sulfureux m'agressa les narines. L'eau était d'un noir d'encre, immobile comme du verre. Une sorte de brume flottait à la surface. Je sentis ma bouche se pincer. Pas question que je plonge la main jusqu'au coude là-dedans pour savoir si le corps de Shana se trouvait au fond. Je songeai en outre que si Shana avait été tuée et jetée dans le jacuzzi, son cadavre flotterait depuis le temps, gonflé par les gaz... Parfois, je m'écœure moi-même.

À hauteur du genou sous le jacuzzi, j'aperçus une porte en bois qui masquait certainement le système de chauffage et la pompe. Je l'ouvris. Le corps avait été rentré les pieds en premier. Shana se déplaça au niveau de la taille, sa tête ensanglantée venant se poser sur mon pied, ses yeux sans vie me regardaient fixement. Dans un hoquet, le goût de la bile me vint aux lèvres.

— Ne bougez pas !

Je sursautai et me retournai brusquement, une main plaquée sur mon cœur palpitant.

Elva se tenait là, une lampe-torche dans la main gauche.

— Bon sang, Elva, vous m'avez fichu une sacrée frousse.

Elle jeta un rapide regard en direction du corps de Shana, beaucoup moins surprise visiblement que je ne l'avais été. C'est alors que je remarquai qu'elle pointait un petit semi-automatique de calibre 22 sur moi. Les mordus des armes à feu méprisent le 22, persuadés qu'une arme digne de ce nom doit pouvoir faire un trou de la largeur d'un poing dans une planche. Elva quant à elle paraissait bien décidée à me faire un deuxième nombril, juste au-dessus du premier. Prenez une balle de 22 dans le ventre et vous m'en direz des nouvelles. Ça rebondit sur les os comme une boule de flipper, vous transperçant tous les organes au passage.

— J'ai reçu un appel d'un type qui m'a dit que Bailey Fowler était là-haut, déclara-t-elle. Restez où vous êtes, sinon je tire.

Je levai les mains comme dans les films, espérant la rassurer.

— Hé, c'est pas Bailey. C'est moi. (Je désignai d'un mouvement de tête le cadavre de Shana.) J'espère que vous ne croyez pas que c'est moi qui ai fait ça.

— Évidemment que c'est vous. Que feriez-vous ici sinon ?

J'entendais la sirène se rapprocher sur la route en bas. Quelqu'un avait dû également prévenir la police. Il suffisait de mentionner le nom de Bailey pour être servi immédiatement.

— Baissez cette arme, voyons. J'ai découvert les clés de voiture de Shana cet après-midi dans la boîte des objets perdus. J'en ai conclu qu'elle était venue ici et j'ai voulu en avoir le cœur net.

— Où est l'arme ? Avec quoi l'avez-vous frappée, une batte de base-ball ?

— Enfin, Elva, vous voyez bien qu'elle est morte depuis plusieurs jours. Depuis mercredi certainement. Si je venais de la tuer, le sang serait tout rouge et... euh, il jaillirait encore.

Je ne supporte pas les gens qui ne comprennent pas les choses élémentaires.

Elva regarda nerveusement autour d'elle. Le docteur Dunne m'avait dit qu'elle souffrait de schizophrénie paranoïaque. Cette femme était plutôt du genre costaud et j'avais déjà remarqué qu'elle était un peu bizarre. Si elle m'agressait avec une raquette de tennis, de quoi était-elle capable avec une arme ? Deux policiers munis de lampes électriques remontaient le chemin en zigzaguant. Ça commençait à sentir le roussi.

Je laissai mon regard glisser sur son pantalon et je haussai les sourcils.

— Oh, fis-je, vous me croirez si vous voulez, mais il y a une énorme araignée qui grimpe le long de votre jambe.

Elle était obligée de regarder. Comment faire autrement ?

Je balançai ma jambe en avant, ma chaussure de jogging fit sauter son arme. Je vis le 22 effectuer un saut périlleux et disparaître dans l'ombre. Je lui fonçai dedans tel un bélier, l'envoyant dinguer cul par-dessus tête. Elle se mit à dévaler la colline en hurlant.

Le premier des deux policiers avait semble-t-il atteint le milieu de la colline. Je glissai mon stylo-lampe dans ma poche et pris mes jambes à mon cou. Je ne savais pas où j'allais, mais j'espérais y arriver rapidement. Je bifurquai vers les arbres, en direction de la voie de service afin de pouvoir courir plus librement. La Plymouth de Shana bloquait le chemin envahi par la végétation et même s'ils parvenaient à amener une voiture jusqu'ici, ils auraient des problèmes pour passer. Je faisais trop de bruit pour savoir si j'étais suivie, mais il me semblait préférable de faire comme si les flics étaient sur mes talons. J'accélérai l'allure, sautant au passage par-dessus un tronc d'arbre.

Le sentier se mit à grimper abruptement, il s'achevait par une clôture métallique. Je m'élançai, agrippant un poteau et donnant un coup de reins pour me propulser, mais mon pied resta accroché au moment où je passai au-dessus de la clôture et je retombai lourdement de l'autre côté en étouffant un cri de douleur. Je roulai sur moi-même et me relevai. Le revolver m'était rentré dans les côtes. Un vrai plaisir.

Je continuai à courir droit devant moi. La lune n'était pas pleine, mais son éclat suffisait à éclairer le champ vallonné que je traversais. Je devais me trouver à cinq cents mètres environ de la route, une zone inaccessible aux voitures. J'avais besoin de reprendre mon souffle. Je regardai par-dessus mon épaule. Personne ne semblait me suivre. Je ralentis, cherchant un creux pour m'abriter.

Je m'allongeai dans l'herbe, haletante, épongeant mon front

trempé de sueur avec la manche de mon col roulé. Une créature ailée fondit sur moi, puis s'envola, m'ayant prise un instant pour une denrée comestible. Je hais la nature, c'est plein de choses qui piquent, qui mordent et un tas d'autres horreurs. Je ne suis pas la seule à partager ce sentiment. L'homme bâtit des villes depuis la nuit des temps uniquement pour repousser cette saloperie. Bientôt nous vivrons sur la lune et d'autres endroits désolés où on peut soulever un caillou sans qu'une bestiole vous saute au visage. Plus tôt on y sera, mieux ça vaudra en ce qui me concerne.

Il était temps de repartir. Je me relevai péniblement et recommençai à trotter. J'aurais aimé avoir un plan. Impossible de retourner au motel, les hommes du shérif y seraient dans quelques minutes, mais sans voiture et sans argent que pouvais-je faire ? Je songeai tout à coup que j'aurais sans doute mieux fait de rester avec Elva en attendant l'arrivée des policiers. Maintenant, j'étais une fugitive moi aussi et ça ne me plaisait pas trop.

La vision du visage sanglant de Shana traversa mon esprit. Elle avait été frappée à mort de toute évidence, puis glissée sous le jacuzzi jusqu'à ce que le meurtrier se débarrasse d'elle, si telle était son intention. Voilà peut-être ce qui amenait Elva à cette heure-là en haut de la colline ? Je ne savais pas si je devais croire cette histoire de coup de téléphone anonyme. Avait-elle tué Shana Timberlake ? Et sa fille dix-sept ans plus tôt ? Dans ce cas, pourquoi attendre si longtemps ? Et pourquoi tuer Ori Fowler ? À supposer qu'Elva soit effectivement la meurtrière, quel scénario pouvait expliquer la mort d'Ori ? Le coup de fil anonyme avait-il pour but de me faire prendre au piège là-haut ? À ma connaissance, les deux seules personnes à savoir où je me trouvais étaient Jack Clemson et Bert.

Je m'arrêtai de nouveau. Le terrain commençait à s'incliner et, en plissant les yeux, je discernai dans l'obscurité une pente abrupte. En contrebas, une bande grise d'asphalte contournait le pied de la colline. J'ignorais où conduisait cette route, mais si les flics étaient intelligents, ils appelleraient des voitures de renfort afin de me barrer le chemin. Je dévalai la pente rocailleuse aussi vite que possible, trébuchant et glissant parfois sur les fesses. J'avais le souffle coupé, mais je n'osais pas m'arrêter. J'allongeai le pas pour traverser la route, atteignant l'autre côté juste au moment où la voiture de patrouille débouchait dans le virage à environ cinq cents mètres.

Je plongeai dans les buissons et rampai sur le sol. Une fois à l'abri des arbres, je fis une halte le temps de reprendre mon souffle et de m'orienter. Le banc de brouillard reflétait la lumière des lampadaires qui bordaient Ocean Street. Floral Beach n'était pas loin. Malheureusement, entre la ville et moi s'étendait la raffinerie de pétrole. J'examinai la clôture haute de plus de deux mètres et

surmontée de fils de fer barbelé. Impossible de la franchir. D'énormes cuves de stockage se dressaient au loin, peintes de couleurs pastel comme des gâteaux.

J'étais suffisamment près de la route pour entendre les radios des voitures de police garées sur le bas-côté. Les projecteurs fouillaient le flanc de la colline. Pourvu qu'ils n'aient pas amené de chiens. Il ne manquerait plus que ça. Je rampai jusqu'au pied de la clôture. Je m'y accrochai désespérément pour continuer à avancer. J'avais les poumons en feu, mes mains étaient écorchées, mon nez coulait. L'odeur de l'océan me parvenait de plus en plus puissamment ; j'y puisai mes dernières forces.

Brusquement, la clôture tourna à angle droit vers la gauche. J'avais devant moi un sentier jonché de détritux, sans doute un coin fréquenté par les amoureux. Je n'osais pas utiliser ma lampe-stylo. J'étais encore sur les hauteurs de Floral Beach, mais je me rapprochais de la ville. Au bout de cinq cents mètres, je débouchai... dans un cul-de-sac. Je savais maintenant où je me trouvais. J'avais devant moi l'à-pic qui surplombait l'ancienne demeure de Jane Timberlake. Après avoir atteint l'escalier en bois, je pouvais descendre jusqu'à la porte de derrière et me cacher à l'intérieur. À ma droite, j'aperçus la maison de verre et de bois où j'avais sonné en vain cet après-midi-là. Des fenêtres étaient éclairées.

Je longeai la maison entourée d'une haie sauvage de buissons. En passant devant la fenêtre de la cuisine, j'entrevis un homme qui regardait dans ma direction. Je me jetai à terre, comprenant avec retard qu'il se tenait en fait devant l'évier. La fenêtre devait lui renvoyer uniquement son propre reflet. Du moins je l'espérais. Je me relevai prudemment et m'approchai. Dwight Shales !

Je plissai les yeux, en proie à un conflit intérieur. Pouvais-je lui faire confiance ? Étais-je plus en sécurité chez lui ou bien cachée dans la maison abandonnée ? Et puis merde, ce n'était pas le moment d'hésiter. J'avais besoin d'aide.

Je revins sur mes pas et sonnai à la porte en gardant un œil sur la route, craignant de voir surgir à chaque instant une voiture de patrouille. Les flics finiraient bien par s'apercevoir que j'étais passée entre les mailles du filet. Comme il était impossible de pénétrer sur le terrain de la raffinerie, je ne pouvais que me trouver là. La lumière de la véranda s'alluma. La porte s'ouvrit et je tournai la tête.

— Mon Dieu, Kinsey ! Que vous est-il arrivé ?

— Bonsoir, Dwight. Je peux entrer ?

Il recula pour me laisser passer.

— Vous avez des ennuis ?

— En quelque sorte.

Je lui résumai la situation tout en le suivant à travers le vestibule,

bois brut et art moderne. Le salon s'ouvrait devant nous : deux étages de verre donnant sur l'océan. Le toit de l'appartement de Jane n'était pas visible, mais j'apercevais les lumières de Floral Beach qui s'étendaient presque jusqu'au grand hôtel sur la colline à moins d'un kilomètre.

— Je vais vous servir un verre.

— Merci. Puis-je utiliser votre salle de bains ?

Il indiqua le couloir sur sa gauche.

— Dernière porte au fond.

Je me lavai le visage et les mains. Puis je m'essuyai en me regardant dans la glace. J'avais une grande éraflure sur la joue. Mes cheveux étaient collés par la terre. Je trouvai un peigne dans l'armoire de toilette. Après avoir brossé mes vêtements, je retournai dans le salon. Dwight me tendit un cognac dans un grand verre ballon.

Je le vidai d'un trait et il m'en servit un second.

— Merci.

Je sentais l'alcool couler dans ma gorge.

— Asseyez-vous. Vous avez l'air épuisée.

— Je le suis. (Je jetai un regard anxieux vers la porte.) On peut nous voir de dehors ?

Les panneaux de chaque côté étaient en verre dépoli. C'était la grande baie vitrée du salon qui m'inquiétait. J'avais l'impression de me trouver sur une scène. Dwight alla tirer les rideaux. La pièce devint aussitôt beaucoup plus intime et je me détendis un peu.

Il revint s'asseoir dans le fauteuil face à moi.

— Recommencez votre histoire.

Je repris mon récit en donnant plus de détails.

— J'aurais sans doute mieux fait d'attendre la police, conclus-je.

— Vous voulez les appeler et vous rendre ? Le téléphone est juste là.

— Pas pour le moment. J'ai poussé Bailey à se livrer à la police mais maintenant je sais ce qu'il ressent. Ils me garderaient toute la nuit, me harcelant de questions dont j'ignore les réponses.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas. Rassembler mes esprits et tenter d'y voir clair. Vous savez, je suis déjà venue ici tout à l'heure et j'ai sonné, mais il n'y avait personne. Je me demandais si par hasard quelqu'un par ici avait vu Jane emprunter l'escalier.

— L'escalier ?

— Derrière l'appartement des Timberlake. Juste là en dessous.

Je me surpris à montrer le plancher pour indiquer le pied de la falaise.

— Oh oui, c'est exact. J'avais oublié. C'est ça les petites villes, on vit tous les uns à côté des autres.

— En effet.

Un certain malaise commençait à s'emparer de moi. Sa réponse sonnait faux. C'était peut-être son comportement, trop détaché pour être crédible. Faire semblant d'être détendu est beaucoup plus difficile qu'on ne l'imagine. Il y avait quelque chose à creuser là-dessous.

— Vous aviez oublié que Jane Timberlake vivait tout près de chez vous ?

— Je crois que sa mère et elle n'ont habité ici que quelques mois avant sa mort. (Il reposa son verre de cognac sur la table basse.) Vous avez faim ? Je peux vous préparer quelque chose.

Je secouai la tête. J'essayai de le ramener en douceur vers le sujet qui m'intéressait.

— J'ai découvert cet après-midi que la porte de derrière de l'appartement des Timberlake donnait directement sur cet escalier. J'imagine qu'elle pouvait l'emprunter aisément pour monter sur la route où l'attendaient tous les garçons avec qui elle fricotait. Vous ne l'avez jamais vue ?

Il réfléchit un instant.

— Non, je ne crois pas. C'est important ?

— Ça pourrait l'être. Si quelqu'un a vu Jane, il a pu apercevoir également le type qu'elle fréquentait.

— Maintenant que j'y pense, j'ai aperçu plusieurs fois des voitures arrêtées à cet endroit la nuit. Mais je n'ai jamais pensé que c'était quelqu'un qui venait la chercher.

J'adore les mauvais menteurs. Ils font tant d'efforts et c'est tellement flagrant. Il m'arrive à moi aussi de mentir, mais j'ai des années d'entraînement. Et parfois je loupe mon coup. Dwight avait encore du pain sur la planche. Je l'observai sans rien dire, lui laissant le temps de reconsidérer sa position.

Il plissa le front.

— Au fait, dit-il, qu'est-il arrivé exactement à la mère d'Ann ? Mme Emma m'a appelé il y a environ une heure pour me dire que Bailey avait trafiqué les flacons. Je ne peux pas croire que...

— Pourrions-nous revenir à Jane Timberlake d'abord ?

— Oh, désolé ! Je croyais qu'on en avait terminé et je suis terriblement inquiet pour Ann. C'est incroyable tout ce qu'elle doit endurer. Allez-y, continuez.

— Est-ce que vous baisiez Jane Timberlake ?

Le mot était cru et approprié. Dwight laissa échapper un petit ricanement incrédule.

— Comment ?

— Allez. Dites-moi la vérité. J'aimerais vraiment savoir.

— Voyons, Kinsey ! Je suis directeur de collège !

— Je sais ce que vous êtes, Dwight. Je vous demande ce que vous

faisiez.

Il me dévisagea, visiblement troublé par mon insistance.

— C'est ridicule. Cette fille avait dix-sept ans.

Je ne dis rien. Je me contentai de lui adresser un regard sceptique qui fit fondre son sourire. Il se leva et se versa un autre cognac. Puis il se rassit.

— Je pense que nous devrions passer à quelque chose de plus constructif. Je suis disposé à vous aider, mais je n'ai pas envie de jouer avec vous. (Il avait pris un ton professionnel. Fini les conneries, il fallait être sérieux maintenant.) Il aurait fallu être fou pour avoir une liaison avec une élève, reprit-il. Mon Dieu, quelle idée !

Je ne le trouvai guère convaincant.

— Nous sommes capables de nous surprendre nous-mêmes quand il s'agit de sexe, dis-je.

Il resta silencieux. Je le regardai droit dans les yeux. Il baissa la tête et croisa nerveusement les jambes.

— Dwight ?

— Je croyais que j'étais amoureux d'elle...

Prudence, me dis-je. Le moment est délicat. Surtout ne pas le brusquer.

— Ce devait être une période difficile pour vous. Les médecins venaient de diagnostiquer la maladie dont souffrait Karen, n'est-ce pas ?

— Vous avez une excellente mémoire.

Je ne répondis pas.

Il finit par reprendre le fil de sa confession.

— C'est stupéfiant comment ce genre de chose vous affecte. Karen était amère au début. Renfermée sur elle-même. Finalement, elle l'a mieux supporté que moi. Mon Dieu, je n'arrivais pas à y croire, et puis je me suis retourné et Jane était là. Jeune, désirable, disponible.

Il s'interrompit. Je le laissai prendre son temps. Il n'avait pas besoin que je le pousse à parler. C'était une histoire qu'il connaissait par cœur.

— Je ne pensais pas que Karen vivrait jusqu'au printemps. Dans une situation comme celle-ci, vous ne réfléchissez plus, vous adoptez instinctivement un comportement de survie. Je me souviens de m'être dit : « Hé, je peux le faire. De toute façon, notre mariage n'est pas une réussite. » J'avais quoi ? Trente-neuf ans ? Quarante ? J'avais encore un tas d'années devant moi. J'espérais même me remarier. Pourquoi pas ? Karen et moi n'étions pas parfaits tous les deux. Je ne suis même pas certain que nous étions faits l'un pour l'autre. La maladie de Karen a tout changé. Quand elle est morte, je l'aimais plus que je ne l'avais jamais aimée.

— Et Jane ?

— Ah, Jane... (Il secoua la tête.) J'étais fou. C'est la seule explication. Si cette liaison avait été connue... ma vie aurait été détruite. Celle de Karen aussi... enfin, ce qu'il en restait.

— Était-ce votre enfant qu'elle attendait ?

— Je l'ignore. Probablement. Je ne l'ai su qu'après sa mort. Je ne peux même pas imaginer quelles auraient été les conséquences si on avait appris...

— C'est ce qu'on appelle un détournement de mineure.

— Ô mon Dieu, ne dites pas ça ! Aujourd'hui encore ce terme me donne la nausée.

— Vous l'avez tuée ?

— Non, je le jure. J'étais fou à l'époque, mais pas à ce point.

Je sentais qu'il disait la vérité. L'homme que j'avais en face de moi n'était pas un assassin. Il avait peut-être été désespéré, il avait peut-être tremblé après coup de sa légèreté, mais il n'employait pas les arguments rationnels d'un meurtrier.

— Qui d'autre savait qu'elle était enceinte ?

— Je l'ignore. Quelle importance ?

— Rien ne prouve que l'enfant était le vôtre. Peut-être y avait-il quelqu'un d'autre.

— Bailey le savait.

— À part lui ? Quelqu'un d'autre aurait-il pu être au courant ?

— Oui, certainement, et alors ? Je sais qu'elle est arrivée au collège bouleversée et est allée directement dans le bureau du conseiller d'orientation.

— Je croyais que les conseillers ne s'occupaient que de problèmes purement scolaires.

— Il y avait des exceptions. Il fallait parfois aborder des problèmes personnels.

— Jane ne vous a jamais parlé directement ?

Dwight secoua la tête.

— Hélas, non. J'aurais peut-être pu faire quelque chose pour elle, je ne sais pas. Il fallait compter avec ses coups de tête. Elle n'aurait jamais accepté de se faire avorter. Elle aurait insisté pour garder l'enfant et pour se marier, quel que soit le prix à payer. Je dois l'avouer, même si c'est horrible, mais j'ai été soulagé par sa mort. Terriblement soulagé. Quand j'ai compris le risque que j'avais pris... C'était comme un cadeau. À partir de ce jour-là je n'ai plus jamais trompé Karen de ma vie.

— Je vous crois, dis-je.

Pourtant quelque chose me tracassait. Je sentais une idée bouillonner en moi, mais impossible de la préciser. Pendant ce temps, Dwight continuait.

— Le réveil a été brutal quand j'ai entendu toutes les histoires qui

circulaient après sa mort. J'avais été assez naïf pour croire qu'il y avait quelque chose de plus entre nous.

— Si elle n'a pas réclamé votre aide, elle a dû se tourner vers quelqu'un d'autre.

— Oui, mais elle n'a pas eu beaucoup de temps pour le faire d'après ce que j'ai compris. Elle a fait le test de grossesse à Lompoc et elle a eu le résultat dans l'après-midi. À minuit elle était morte.

— Elle avait plusieurs heures. Elle aurait pu appeler la moitié des gars de Floral Beach et quelques-uns à San Luis. Supposons que le père soit quelqu'un d'autre. Supposons que vous ayez servi de couverture à une autre liaison. Vous n'étiez pas le seul dans ce cas à risquer gros.

— Oui, c'est possible, admit-il, soudain dubitatif.

La sonnerie du téléphone résonna dans le calme de la grande maison. Dwight se pencha en arrière pour décrocher l'appareil posé sur la table basse au bout du canapé.

— Allô ? Ah, bonsoir.

Son visage s'éclaira. Il répondait par de petits « hmmm » tandis que la personne à l'autre bout du fil parlait sans discontinuer.

— Non, non. Ne vous inquiétez pas. Ne quittez pas. Elle est ici. (Il me tendit l'appareil.) C'est Ann.

— Bonsoir, Ann. Que se passe-t-il ?

Je devinai au ton de sa voix qu'elle était très énervée.

— Ah, enfin. Où étiez-vous donc passée, bon sang ? Ça fait des heures que je vous cherche.

Je me demandais ce qui avait pu la mettre dans cet état.

— Y a-t-il un policier avec vous ? interrogeai-je.

— Vous avez trouvé le mot juste.

— Vous voulez me rappeler quand il sera parti ?

— Non. Je vais vous dire ce que je veux. Je veux que vous rappliquiez ici immédiatement ! Papa est sorti de l'hôpital et depuis il n'arrête pas de m'emmerder. OÙ ÉTIEZ-VOUS ? hurla-t-elle. Est-ce que vous savez... je vous demande si vous savez ce qui se passe ? Hein ? Vous le savez, bordel ?...

J'éloignai le combiné de mon oreille. Elle était vraiment folle de rage.

— Calmez-vous, Ann. C'est trop compliqué pour que je vous explique maintenant.

— Ne me prenez pas pour une conne. Vous entendez, ne me prenez pas pour une conne !

— Mais pourquoi êtes-vous si énervée ?

— Vous le savez très bien. Que faites-vous là-bas ? Je vais vous dire une bonne chose, Kinsey. Écoutez-moi bien...

Je voulus l'interrompre, mais je devinai qu'elle avait plaqué sa main sur le combiné pour s'adresser à quelqu'un derrière elle. Le

policier ! Oh, la salope, était-elle en train de lui dire où j'étais ?

Je raccrochai. Dwight me regardait d'un air perplexe.

— Quelque chose ne va pas ?

— Il faut que j'aille à San Luis, répondis-je prudemment.

Il s'agissait d'un mensonge évidemment, mais c'était la première chose qui m'était passé par la tête. Ann leur avait dit où je me cachais. Dans quelques minutes, tout le coin serait rempli de flics. Il fallait que je fiche le camp d'ici et j'estimais préférable de ne pas révéler où j'allais réellement.

— À San Luis ? Pour quoi faire ?

Je me dirigeai vers la porte.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Je serai bientôt de retour.

— Vous n'avez pas besoin d'une voiture ?

— J'en trouverai une.

Je refermai la porte derrière moi, sautai les marches de la véranda et repartis en courant.

CHAPITRE XXV

L'*Ocean Street Motel* se trouvait à moins d'un kilomètre de là. Il ne faudrait pas longtemps aux flics pour arriver. J'avancai sur le trottoir jusqu'à ce que j'entende un bruit de moteur venant dans ma direction. Je plongeai dans les buissons au moment où une voiture de patrouille fonçait à tombeau ouvert chez Dwight. Suivie d'une seconde.

La réponse à de nombreux problèmes devient évidente dès que vous savez où chercher. Ma conversation avec Dwight Shales avait modifié ma façon de voir et les questions qui me troublaient jusqu'alors semblaient posséder des réponses tout à fait logiques. Certaines du moins. J'avais encore besoin de confirmations, mais au moins maintenant j'avais une base de réflexion. Jane Timberlake avait été assassinée pour protéger Dwight Shales. Ori Fowler était morte parce qu'elle devait mourir... il fallait se débarrasser d'elle. Et Shana ? Je croyais deviner pourquoi elle était morte elle aussi. Bailey était censé porter le chapeau pour tous ces crimes et il était tombé dans le panneau comme un imbécile. S'il avait eu assez de bon sens pour ne pas s'enfuir, il n'aurait jamais pu être accusé.

J'approchai du motel par l'arrière, à travers un terrain vague parsemé de mauvaises herbes et de verre brisé. De nombreuses fenêtres étaient éclairées. J'imaginai aisément l'agitation créée par la présence des voitures de police. Il devait certainement y avoir un policier posté quelque part dans les parages, peut-être même devant ma chambre. Je me faufilai jusqu'à la porte de derrière des appartements des Fowler. La lumière de la cuisine était allumée et je voyais une ombre se déplacer au fond de l'appartement. Une petite télé noir et blanc posée sur le plan de travail diffusait un flash d'informations dans la pièce vide. J'essayai d'ouvrir la porte de la cuisine. Fermée. Je ne pouvais rester là à essayer de la crocheter.

Je contournai le bâtiment, plaquée contre le mur, cherchant une fenêtre entrouverte. Je ne trouvai qu'une porte latérale située en face de l'escalier dans le couloir de derrière. La poignée tourna dans ma main et je poussai doucement l'huis. Je risquai un œil. Vêtu d'un peignoir défraîchi, Royce avançait vers moi en traînant les pieds, le dos voûté, les yeux fixés sur ses pantoufles. J'entendais ses sanglots entrecoupés de soupirs. Il promenait sa peine comme un enfant, marchant de long en large. Il atteignit la porte de sa chambre et repartit vers la cuisine. Il prononçait le nom d'Ori d'une voix brisée. Heureux le conjoint qui part le premier et ne connaît pas la souffrance de celui qui reste. Royce avait dû signer sa décharge pour sortir de

l'hôpital après la visite du révérend Haws. La mort d'Ori lui avait ôté l'envie de lutter. Que lui importait d'accélérer le dénouement...

Les lumières du salon donnaient à penser que d'autres personnes se trouvaient à proximité. J'entendais deux femmes converser à voix basse dans la salle à manger. Mme Emma était-elle encore avec Ann ? Royce venait d'atteindre la cuisine et je savais qu'il allait repartir en sens inverse.

Je refermai la porte, avançai vers l'escalier et grimpai les marches deux par deux sans faire de bruit. J'aurais dû comprendre en voyant la femme de chambre essayer vainement d'ouvrir la porte de la chambre 20 qu'elle avait été condamnée et qu'elle faisait partie des appartements privés des Fowler au premier étage.

Le palier était plongé dans l'obscurité. J'étais désorientée. Je ne m'attendais pas du tout à ça. Il y avait un petit couloir sur ma gauche, terminé par une porte. Je m'y dirigeai, puis je m'immobilisai en tendant l'oreille. Le silence. Je tournai la poignée et entrouvris très légèrement la porte. Un filet d'air froid entra. C'était le couloir extérieur qui passait devant ma chambre. J'apercevais le distributeur et l'escalier de service. Immédiatement sur ma gauche se trouvait la chambre 20 et juste à côté la chambre 22 dans laquelle j'avais passé ma première nuit. Aucun policier en vue. Devais-je continuer à avancer comme si de rien n'était et me servir de ma clé pour entrer ? Et si le policier m'attendait à l'intérieur ?

Je tendis le bras pour essayer d'ouvrir la serrure de l'extérieur. Impossible. Si je sortais, je ne pourrais pas rentrer, à moins de bloquer la porte. Finalement, je restai où j'étais, refermant délicatement le battant. La porte sur ma gauche n'était pas fermée à clé. Je me glissai à l'intérieur et sortis ma lampe-stylo. Comme le reste des appartements des Fowler, cette pièce était autrefois une chambre, mais elle avait été transformée en bureau.

Une porte-fenêtre coulissante donnait sur un balcon qui surplombait Ocean Street. Les rideaux étaient ouverts et je distinguai un bureau, un fauteuil pivotant, des rayonnages et une lampe de travail. Je promenai le mince faisceau de ma lampe-stylo à travers la pièce. Sur les étagères s'entassaient pêle-mêle des romans et des ouvrages de psychologie. C'étaient les livres d'Ann.

Sur le bureau trônait une photo d'Ori dans sa jeunesse. Elle avait vraiment été très belle, avec de grands yeux lumineux. Je fouillai dans les tiroirs du bureau. Rien d'intéressant. L'alcôve servant de penderie était pleine de vêtements d'été. Rien non plus dans la salle de bains. La porte qui communiquait avec la chambre 20 était verrouillée. Les portes closes sont toujours plus intéressantes que les autres. Cette fois, je sortis tout mon petit attirail et je me mis au travail. Dans les feuilletons à la télé, les types crochètent les serrures avec une

remarquable facilité. Il en va différemment dans la réalité, croyez-moi. Il faut une patience d'ange. Je travaillais dans l'obscurité, tenant ma lampe-stylo entre mes dents comme un cigare, le crochet dans une main, le fil de fer dans l'autre. Je suais à grosses gouttes quand la serrure céda enfin.

La chambre 20 était la réplique de celle que j'avais occupée. C'était la chambre d'Ann, celle dans laquelle ne devait pas entrer Maxine. Et pour cause. Dans le placard, juste devant moi, il y avait un appareil destiné à charger les cartouches, un sertisseur réglable et deux réservoirs à poudre remplis de gros sel. Je m'avançai et m'agenouillai pour examiner cet instrument qui tenait à la fois de la mangeoire pour oiseaux et du percolateur et permettait de remplir une cartouche avec ce que vous voulez. Une décharge de gros sel à bout portant vous rentre sous la peau et vous brûle d'une façon atroce, même si on n'en meurt pas. Tap, lui, en était mort, à cause de la méprise des policiers qui l'avaient cru dangereux.

J'avais décroché le gros lot. Par terre à côté de l'appareil se trouvait un petit magnétophone avec une cassette à l'intérieur. Je rembobinai la bande et j'appuyai sur le bouton « play ». Une voix familière, lente et rauque, débitait des menaces. Je revins en arrière et repassai la bande à la vitesse d'enregistrement. La voix d'Ann expliquait ce qu'elle avait l'intention de me faire avec une hache et une tronçonneuse. Tout ça était ridicule, mais cette fille devait avoir un grain. « Je vais te découper en morceaux... Je vais te trancher la tête... » On faisait des conneries comme ça quand on était gosse. Je souris amèrement en songeant à la nuit où j'avais reçu ces appels. J'avais été rassurée de constater que quelqu'un était réveillé comme moi deux portes plus loin ; le rectangle de lumière paraissait si réconfortant à cette heure-là. Elle était là pendant tout ce temps, téléphonant d'une chambre à l'autre. Je ne me souvenais pas d'avoir dormi une nuit complète depuis mon arrivée ici, tout cela faisait partie de son plan de destruction psychologique. La tension et la fatigue devaient m'empêcher d'analyser clairement la situation. La nuit où ma chambre avait été visitée, Ann s'était simplement servie de son passe avant de crocheter la serrure de la porte-fenêtre pour faire croire à une effraction par le balcon. Je me relevai pour examiner l'étagère au-dessus. Dans une boîte à chaussures je découvris une enveloppe à fenêtre adressée à Erica Dahl et contenant des coupons d'actions IBM. Il y avait plus d'une centaine d'enveloppes identiques soigneusement rangées dans la boîte, ainsi qu'une carte de sécurité sociale, un permis de conduire et un passeport... avec la photo d'Ann Fowler. Les relevés d'investissements de l'agent de change faisaient état d'un achat de titres IBM en 1967 pour une somme totale de quarante-deux mille dollars. Compte tenu de l'évolution du marché, cette somme avait plus

que doublé depuis. Je remarquai qu'« Erica » avait bien pris soin de payer ses taxes sur la plus-value. Ann Fowler n'était pas assez stupide pour se faire pincer par l'inspection des impôts.

Je promenai ma lampe-stylo à travers le salon et la kitchenette en pivotant lentement sur moi-même. Quand le faisceau étroit balaya la tête de lit, j'entraperçus un ovale blanc. Je me pétrifiai. Ann était assise là, adossée au bois de lit. Son visage était d'une pâleur mortelle, ses yeux exorbités remplis de folie et de haine me donnèrent la chair de poule. J'avais l'impression d'avoir été transpercée par une flèche de glace, le froid irradiait à travers tout mon corps. Sur ses genoux était posé un fusil de chasse à canon double qu'elle leva pour le pointer sur ma poitrine. Les cartouches ne contenaient certainement pas du sel cette fois. Et je doutais que le coup de l'araignée marche avec elle.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? demanda-t-elle.

Je levai les mains pour montrer que je savais me conduire.

— Félicitations, dis-je. Vous avez failli réussir.

Elle sourit.

— Maintenant que vous êtes recherchée par la police, je pieux tirer, non ? fit-elle remarquer d'un ton anodin. Il me suffit de presser la détente et de dire que vous vous êtes introduite ici. Légitime défense.

Je n'avais pas encore rassemblé toutes les pièces du puzzle, mais j'en savais assez pour émettre quelques suppositions. Si vous bavardez avec des meurtriers dans ce genre de circonstances c'est que vous espérez contre toute logique : 1) les convaincre de ne pas vous tuer ; 2) gagner du temps jusqu'à l'arrivée de la police par exemple ; ou 3) profiter encore quelques instants de cette chose précieuse qu'on appelle la vie et qui consiste, pour une grande part, à inspirer et à expirer. Ce qui n'est pas évident quand vous avez le palpitant qui bat la chamade.

— Je suppose que dès que votre père mourra, vous vendrez le motel, vous ajouterez cet argent à celui que vous ont rapporté les quarante-deux mille dollars volés et vous prendrez la clé des champs. Sans doute avec Dwight Shales, du moins vous l'espérez.

— Et pourquoi pas ?

— Oui, pourquoi pas ? C'est un beau projet. Est-il au courant ?

— Il le sera bientôt.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il acceptera ?

— Pourquoi refuserait-il ? Il est libre maintenant. Et je le serai moi aussi dès que papa sera mort.

— Vous pensez que ça suffit à créer une relation ?

— Qu'est-ce que vous connaissez aux relations entre les hommes et les femmes ?

— Hé, j'ai quand même été mariée deux fois. Vous ne pouvez pas

en dire autant.

— Vous êtes divorcée. Vous ne connaissez rien aux hommes.

Je ne pus que hausser les épaules.

— Je parie que Jane a regretté de s'être confiée à vous.

— En effet. À la fin, elle s'est même battue farouchement.

— Mais vous avez gagné.

— Il le fallait. Je ne pouvais pas la laisser gâcher la vie de Dwight.

— À supposer que c'était le sien.

— L'enfant ? Évidemment que c'était le sien.

— Parfait. Aucun problème dans ce cas-là, votre crime est justifié.

Sait-il ce que vous avez fait pour lui ?

— C'est notre petit secret. À vous et moi.

— Et comment saviez-vous que Shana se rendrait à la source thermale mercredi soir ?

— C'est simple, je l'ai suivie.

— Mais pourquoi l'avoir tuée ?

— Elle avait couché avec Dwight. Comme vous.

— Elle allait là-haut pour rencontrer Joe Dunne, dis-je. Ni elle ni moi n'avons couché avec Dwight.

— Arrêtez vos conneries !

— Ce ne sont pas des conneries. Dwight est un chic type mais ce n'est pas mon genre. Il m'a avoué que Shana et lui avaient des relations d'amitié, purement platoniques. Ils n'ont pas baisé une seule fois !

— menteuse ! Vous croyez que je suis aveugle ? Vous débarquez en ville et vous commencez à lui tourner autour, vous montez dans sa voiture, vous dînez avec lui en tête à tête...

— Nous bavardions, Ann. Rien de plus.

— Je ne laisserai personne se dresser sur mon chemin, Kinsey. Pas après tout ce que j'ai enduré. J'ai travaillé trop dur et j'ai attendu trop longtemps. Je me suis sacrifiée jusqu'à maintenant et ce n'est pas vous qui allez tout gâcher alors que je suis presque libre.

— Écoutez-moi, Ann... je crois que vous êtes complètement folle. Sans vouloir vous offenser, vous êtes cinglée, ça ne tourne pas rond dans votre tête.

Je continuai à parler tout en songeant à mon pistolet. Le Davis était toujours dans son holster, coincé sous mon sein gauche. Il fallait que je le sorte pour lui balancer un pruneau entre les deux yeux ou ailleurs. Mais il y avait un petit problème. Le temps que je glisse la main sous mon col roulé, que je dégaine mon arme et que je tire, elle m'aurait fait sauter la tête avec son fusil. Pouvais-je feindre un malaise pour essayer de sortir mon arme ? Je ne pensais pas qu'elle tomberait dans le panneau. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité et puisque

je la voyais parfaitement, je supposais qu'il en allait de même pour elle.

— Ça vous ennuie si j'éteins ma lampe ? Je déteste user inutilement les piles.

Le faisceau était dirigé vers le plafond et mes bras commençaient à fatiguer. Les siens aussi, certainement. Un fusil de chasse comme celui-ci pèse au moins trois kilos, pas facile à tenir à bout de bras.

— Restez où vous êtes et ne bougez pas.

— Elva m'a dit exactement la même chose.

Ann se pencha pour allumer la lampe de chevet. Elle paraissait encore plus effrayante dans la lumière. Je découvrais maintenant qu'elle avait un visage fourbe. Son menton fuyant la faisait ressembler à un rat.

Je perçus tout à coup des pas traînants dans le couloir. Royce.

— Ann ? Ann, ma chérie ? J'ai retrouvé des photos de ta mère ; elles vont te plaire. Je peux entrer ?

Je la vis jeter un regard en direction de la porte.

— Je descends tout de suite, papa. On pourra les regarder ensemble.

Trop tard. Royce avait poussé la porte pour glisser la tête à l'intérieur. Il tenait un album de photos à la main ; son visage était empreint d'une telle innocence. Ses yeux paraissaient très bleus. Ses cils étaient encore humides de larmes. Il avait perdu son arrogance, son air bourru et dominateur. Sa maladie l'avait fragilisé et le décès d'Ori l'avait mis à genoux, mais il tenait encore le coup, vieillard rempli d'espoir.

— Mme Maude et Mme Emma te cherchent pour te dire au revoir.

— Je suis occupée pour l'instant.

C'est alors qu'il m'aperçut. Il dut se demander ce que je faisais avec les bras en l'air. Son regard se posa ensuite sur le fusil de chasse qu'Ann tenait à hauteur d'épaule. Je crus qu'il allait refermer la porte et repartir de son pas traînant. Mais il hésita, ne sachant que faire.

— Bonsoir, Royce, dis-je. Devinez qui a tué Jane Timberlake.

Il me jeta un regard hébété avant de se retourner vers Ann comme pour qu'elle réfute cette accusation. Elle se leva et marcha vers lui.

— Descends, papa. J'ai quelque chose à régler et je te rejoins. Royce semblait perdu.

— Tu ne vas pas lui faire du mal, hein ?

— Non, bien sûr.

— Elle va me buter, oui ! criai-je. Que croyez-vous qu'elle fasse avec ce fusil ? Elle va me tuer et faire croire ensuite que je me suis introduite ici par effraction. Elle me l'a dit !

— Papa, je l'ai surprise en train de fouiller dans mes affaires. La police la recherche. Elle est de mèche avec Bailey, elle essaie de l'aider à s'échapper.

— Bailey ?

Pour la première fois, une étincelle s'alluma dans le regard de Royce.

— Écoutez-moi, dis-je. J'ai la preuve que votre fils est innocent. C'est Ann qui a tué Jane...

— Menteuse ! s'écria Ann.

J'avais peine à y croire. Nous étions en train de nous chamailler comme deux gamines, chacune essayant de convaincre Royce. « C'est toi »... « Non, c'est pas moi »... « Si, c'est toi »...

— Si Kinsey a une preuve, on pourrait peut-être l'écouter, suggéra-t-il comme s'il se parlait à lui-même. Tu ne crois pas, Ann ? Si elle peut prouver que Bailey est innocent.

Je sentais la fureur s'emparer d'Ann en entendant ce nom. Je craignais qu'elle ne tire et ne discute ensuite avec son père. La même pensée dut effleurer Royce. Il tendit le bras vers le fusil.

— Pose cette arme, ma chérie.

— NE ME TOUCHE PAS !

Mon cœur se remit à palpiter furieusement. J'avais peur qu'il cède.

— Voyons, Ann. Qu'est-ce que tu fais ?

— Sors d'ici.

— Je veux entendre ce que Kinsey a à dire.

— Fais ce que je te dis, fous le camp d'ici !

Royce referma sa main sur le canon.

— Donne-moi ça avant de blesser quelqu'un.

— Non !

Ann lui arracha le fusil.

Royce se jeta sur elle. Ils luttèrent pour s'emparer de l'arme. Je restai immobile, les yeux fixés sur le gros 8 noir du double canon qui tournoyait dans tous les sens. Logiquement Royce aurait dû avoir le dessus, mais sa maladie l'avait affaibli et la rage d'Ann décuplait ses forces. Royce saisit le fusil par la crosse.

Une étincelle jaillit du canon et l'odeur de poudre envahit la pièce. Le fusil tomba lourdement sur le sol tandis qu'Ann poussait un hurlement.

Elle regardait par terre d'un air hébété. Presque tout son pied droit avait été réduit en bouillie. Une décharge électrique me traversa le corps comme si c'était moi qui étais blessée. La douleur devait être horrible. Le sang continuait à jaillir de cet amas de chairs. Ann perdit ses dernières couleurs. Elle s'effondra sur le plancher. Ses cris se transformèrent en un long et faible gémissement.

Royce recula, horrifié.

— Je... je suis désolé, bredouilla-t-il. Je ne voulais pas... j'ai essayé de...

J'entendis des bruits de pas dans l'escalier. Bert entra le premier, suivi de Mme Maude et d'un jeune policier. Presque un gosse. Il en verrait d'autres.

— Appelez une ambulance ! criai-je.

Je pris une taie d'oreiller sur le lit que j'enroulai autour du pied mutilé d'Ann pour tenter d'enrayer l'hémorragie. Le jeune flic paniquait avec son talkie-walkie tandis que Mme Maude se lamentait en se tordant les mains. Mme Emma qui venait d'arriver poussa un cri en découvrant la scène. Maxine et Bert se tenaient mutuellement, aussi blêmes l'un que l'autre. Finalement, le policier les força à sortir dans le couloir. À travers le mur j'entendais encore les cris stridents de Mme Emma.

Ann était allongée sur le dos, un bras replié sur le visage. Royce lui tenait la main. Elle pleurait comme une enfant.

— Tu n'étais jamais là pour moi... tu n'étais jamais là...

Je songeai à mon propre père. J'avais cinq ans quand il m'avait abandonnée... quand il était parti. Une image me vint, un souvenir enfoui depuis des années. Dans la voiture, juste après l'accident, bloquée sur le siège arrière, recroquevillée, avec ma mère qui ne cessait de pleurer à côté de moi. J'avais passé le bras par-dessus le siège avant et j'avais trouvé la main de mon père, molle et douce. J'avais glissé mes doigts entre les siens, sans comprendre qu'il était mort, persuadée que tout irait bien tant qu'il était là. À quel moment avais-je compris qu'il était parti pour toujours ? Quand Ann avait-elle compris que Royce ne s'en tirerait pas ? Et Jane Timberlake ? Aucune de nous trois n'avait survécu aux blessures que nous avaient infligées nos pères. Quand c'est l'amour qui blesse, comment peut-on espérer guérir ?

ÉPILOGUE

Le procès de Bailey Fowler a été annulé. Bailey s'est rendu spontanément en apprenant l'arrestation d'Ann.

J'ai retrouvé mon bureau de Santa Teresa où j'ai dressé la liste de mes dépenses. En tout, avec mes heures, le kilométrage et les repas, Royce Bailey me doit 1 832 dollars. Il m'avait versé deux mille dollars d'avance. Nous en avons discuté au téléphone et il a insisté pour que je garde la monnaie. Il continue à s'accrocher à la vie avec toute la détermination dont il est capable et au moins Bailey sera-t-il à ses côtés durant ses dernières semaines.

Je regarde Henry Pitts d'un œil nouveau depuis mon retour. Il est peut-être celui qui remplacera le mieux mon père. Au lieu de le considérer avec méfiance, j'ai décidé de profiter de sa gentillesse le temps qu'il nous reste, si court soit-il. Il n'a que quatre-vingt-deux ans et ma vie est plus hasardeuse que la sienne.

Bien à vous,
Kinsey Millhone

*Achevé d'imprimer en août 1997
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

N° d'imp. 1794
Dépôt légal : mai 1994.

Imprimé en France

[1] Fête nationale des États-Unis qui a lieu le quatrième jeudi de novembre. (N.d.T).

[2] Période pendant laquelle les consommations sont moins chères (généralement de 50 %). (N.d.T.)